PATRICIA JOLLY
LAURENCE SHAKYA

# SHERPAS
## FILS DE L'EVEREST

**VIE, MORT ET BUSINESS SUR LE TOIT DU MONDE**

Le Monde ARTHAUD

Patricia Jolly
Laurence Shakya

# Sherpas, fils de l'Everest

## Vie, mort et business sur le Toit du monde

ARTHAUD

Patricia Jolly Laurence Shakya

# Sherpas, fils de l'Everest

## Vie, mort et business sur le Toit du monde

Arthaud

© Flammarion, Paris, 2015
Dépôt légal : avril 2015
ISBN Epub : 9782081350939

ISBN PDF Web : 9782081350946

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081333604

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

Le 18 avril 2014 sur le versant népalais de l'Everest, une avalanche tuait seize sherpas qui préparaient la voie pour leurs riches clients amateurs de sensations fortes. C'était la première fois depuis sa conquête par Edmund Hillary et le Sherpa Tenzing Norgay en 1953, que le Toit du monde tuait autant d'hommes – tous népalais – en une seule journée.
Après cette tragédie relayée par les médias du monde entier, les sherpas ont déserté le camp de base de l'Everest en mémoire de leurs disparus et pour redéfinir leur statut professionnel. Les expéditions qui ne peuvent se monter sans leur collaboration ont été aussitôt interrompues.
Cet accident – et le mouvement de revendication sans précédent qui l'a suivi – a jeté une lumière crue sur les divergences d'intérêts entre ces montagnards locaux qui risquent leur vie pour mieux la gagner, un État népalais corrompu et dépassé et des étrangers consommateurs d'exploits. Les sherpas – conscients de la manne financière que représente « leur » Everest – veulent, eux aussi, obtenir leur part.
Sherpas, fils de l'Everest, rédigé après une enquête et des dizaines d'interviews menées de la vallée de Katmandou jusqu'au camp de base de l'Everest, témoigne de l'évolution des mentalités des porteurs d'altitude, ces montagnards aux capacités physiques hors norme sans qui l'industrie de l'alpinisme et du trekking népalais n'existerait pas.

Patricia Jolly est reporter au Monde depuis 1995. Passionnée de montagne et d'alpinisme, elle passe tout son temps libre dans la vallée de Chamonix.

Laurence Shakya, traductrice-interprète diplômée de l'INALCO en langue népali et fine connaisseuse du monde himalayen, vit à Katmandou depuis trente ans.

Dans la même collection

Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*
Jean-Michel Barrault, *Moitessier, le long sillage d'un homme libre*
Felix Baumgartner, *Ma vie en chute libre*
Hervé Beaumont, *Les Aventures d'Émile Guimet, un industriel voyageur*
Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*
Usain Bolt, *Plus rapide que l'éclair*
Antoine Chandellier, *Frison-Roche, une vie*
Philippe Croizon, *Plus fort la vie*
Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*
Bernard Decré, Vincent Mongaillard, *L'Oiseau blanc, l'enquête vérité*
Catherine Destivelle, *Ascensions*
Philippe Frey, *Passion désert*
Yves Jean, *Les Victoires de Poulidor*
Benjamin Lesage, *Sans un sou en poche*
Lisa Lovatt-Smith, *D'une vie à l'autre*
Reinhold Messner, *Ma voie*
Guillaume Néry, *Profondeurs*
Bernard Ollivier, *Marche et invente ta vie*
Gauthier Toulemonde, *Robinson volontaire*

# Sherpas, fils de l'Everest

## Vie, mort et business sur le Toit du monde

*En mémoire de :*
***Nima Nuru Sherpa**, de Taksindu, district de Solukhumbu*
***Dorji Sherpa**,*
***Nima Sherpa**,*
***Tenzing Chottar Sherpa** et*
***Ang Tshiri Sherpa**, de Namche, district de Solukhumbu*
***Phurba Ongyal Sherpa**,*
***Lakpa Tenjing Sherpa**,*
***Chhiring Ongchu Sherpa** et*
***Then Dorjee Sherpa**, de Khumjung, district de Solukhumbu*
***Pasang Karma Sherpa**, de Jubin, district de Solukhumbu*
***Asman Tamang**, de Sotang, district de Solukhumbu*
***Pem Tenji Sherpa**, de Choksam, district de Solukhumbu*
***Angkaji Sherpa**, de Makalu, district de Sankhuwasabha*
***Phur Temba Sherpa**, de Yaphu, district de Sankhuwasabha*
***Dorje Khatri**, de Lelep, district de Taplejung*
***Ash Bahadur Gurung**, de Laprak, district de Gorkha*
*À leurs parents, à leurs épouses et aux trente et un enfants qui leur survivent.*
*À tous les travailleurs d'altitude.*

# AVANT-PROPOS

Anciennes camarades de lycée, éprises de montagne et du Népal, et inspirées par le documentaire intitulé *Sherpas, les vrais héros de l'Everest*, réalisé en 2009 par les Suisses Frank Senn et Otto C. Honegger, et le Népalais Hari Thapa, nous étions résolues à prendre le pouls de la communauté des travailleurs de haute altitude sur le « Toit du monde » (8 848 mètres). Parce que ceux qu'on désigne aujourd'hui par le terme générique de « sherpas » – quelle que soit leur origine ethnique – ont joué un rôle prépondérant dans la conquête des cimes himalayennes en général, et de l'Everest en particulier, grâce à leurs qualités de porteurs infatigables et à leurs capacités d'adaptation hors norme à l'altitude.

Au fil du temps, ils sont aussi devenus des grimpeurs aguerris qui manifestent légitimement une volonté d'émancipation de la tutelle occidentale imposée dès les années 1920 à leur corporation et qui s'est affirmée aux yeux du monde le 29 mai 1953 avec la conquête du mont Everest par le Néo-Zélandais Edmund Hillary et le Sherpa Tenzing Norgay.

À Katmandou, dans les villages du Solukhumbu, et jusqu'au camp de base de l'Everest, nous sommes allées à la rencontre des sherpas et de tous ceux avec qui ils font commerce depuis près d'un siècle, afin de rendre compte de leur quotidien précaire et de leurs périlleuses conditions de travail.

L'actualité s'est cruellement mêlée d'accompagner notre propos. Le 18 avril 2014, vers 8 h 30 du matin, nous n'étions plus qu'à une poignée d'heures de marche du camp de base de l'Everest lorsque la nouvelle du drame nous est parvenue, au détour du Thukla Pass, un col situé à 4 830 mètres d'altitude sur lequel flottent des dizaines de drapeaux de

prières et où s'alignent les cairns en mémoire d'alpinistes disparus sur les pics environnants…

Deux heures plus tôt, une avalanche descendue de l'épaulement ouest du mont Everest sur le versant népalais avait provoqué l'accident le plus meurtrier de toute l'histoire de ce sommet. L'effroi qui a immédiatement envahi le visage rieur de notre jeune guide, Karma Sherpa, traduisait l'ampleur de la tragédie.

« Il y a eu un accident, des amis à moi sont morts », a soufflé le jeune homme de 23 ans avant de reprendre en hâte la montée du sentier pour en savoir plus.

Des groupes de collègues, la mine chiffonnée, portant des vestes en duvet aux couleurs des opérateurs d'expéditions qui les employaient, affluaient en sens inverse. Ils ralliaient en hâte les villages de Namche, Khumjung ou la capitale, Katmandou, pour réconforter leurs familles et celles des victimes, et prendre part aux cérémonies bouddhistes et à la crémation d'un frère, d'un cousin, d'un voisin, d'un ami. Au passage, sur les instances de Karma, ils égrenaient entre deux mantras les noms des disparus. Une funeste liste qui ne cessait de s'allonger…

À 6 h 45, ce jour-là, alors qu'ils montaient préparer les camps intermédiaires pour les clients d'expéditions commerciales étrangères, seize travailleurs d'altitude – dont treize de l'ethnie des Sherpa – avaient trouvé la mort à la sortie du glacier du Khumbu vers 5 800 mètres d'altitude, avant même d'atteindre le camp I. Tous laissaient de vieux parents et de jeunes veuves sans la moindre ressource, mais aussi trente et un orphelins, dont les plus jeunes n'avaient que quelques mois.

La nouvelle du drame – qui n'avait pourtant tué aucun étranger – a fait la une des médias du monde entier et entraîné un formidable élan de solidarité internationale. En mémoire des victimes, par crainte pour leur propre vie ou pour contraindre le gouvernement népalais à statuer enfin sérieusement sur leur condition, une partie des travailleurs d'altitude a décidé de ne pas gravir le mont Everest ce printemps-là. Ce renoncement a eu un effet « domino » provoquant la désertion du camp de base par les trente-neuf expéditions qui s'y pressaient, et du même coup l'annulation des ascensions pour plusieurs centaines de clients étrangers ayant opté pour le versant népalais, incapables de se passer des services des travailleurs locaux dans cette course peu technique mais très éprouvante physiquement et psychologiquement.

Seule Wang Jing, une riche entrepreneuse chinoise, s'est accrochée au défi qu'elle s'était lancé : atteindre les sept plus hauts sommets du monde et rallier les pôles Sud et Nord dans une même année en un temps record. À grand renfort de dollars, elle a vaincu les réticences d'une poignée de sherpas qui l'ont menée jusqu'au sommet de l'Everest le 23 mai 2014.

Mais en contraignant les agences d'expéditions à faire demi-tour, les travailleurs d'altitude se sont aussi inscrits dans un mouvement de revendication sans précédent pour redéfinir leur statut. Cette réaction a mis en exergue une évolution des mentalités dans leur corporation. Conscients de la manne financière que représente « leur » Everest pour l'économie nationale comme pour les opérateurs étrangers, ces « sherpas du nouveau millénaire » refusent désormais d'être traités en simples auxiliaires suiveurs qui risquent leur vie pour bien la gagner – selon les standards népalais – en assistant des étrangers le plus souvent peu rompus aux techniques de l'alpinisme, mais consommateurs de sensations fortes.

L'avalanche meurtrière du 18 avril 2014 a également mis crûment en lumière l'incapacité de l'État népalais à encadrer et protéger les métiers de la haute altitude sur son propre territoire, autant qu'à gérer et à redistribuer les revenus colossaux générés par l'Everest. Un État qui a rappelé sa propension à se retrancher derrière la générosité de la communauté internationale en cas de catastrophe.

Dans leur volonté de prendre en main leur destin, les sherpas ont exigé du gouvernement une réglementation et une régulation précises de leurs conditions de travail et de leur couverture sociale. Une gageure pour un État qui, après dix années de guerre civile (1996-2006), n'est toujours pas parvenu à promulguer sa Constitution.

CHINE
TIBET
INDE
DOLPO
MUSTANG
KATHMANDOU
TERAI
MONT EVEREST

# SHERPA ET SHERPA

Tous les sherpas ne sont pas des Sherpa, et les Sherpa ne sont pas tous sherpas…

Le terme « sherpa » signifie en tibétain « peuple venu de l'Est ». Orthographié avec un *S* majuscule, il désigne un peuple qui a émigré de la province tibétaine du Kham en traversant la chaîne de l'Himalaya vers le Népal à la fin du XVe et au début du XVIe siècle. Il fuyait une sévère réforme religieuse imposée par l'ordre des Gelugpa – l'école des bonnets jaunes dont est issu le Dalaï Lama – dès le XIIe siècle. Ceux-ci imposaient des codes de conduite draconiens tels que la subordination des pratiques tantriques aux textes de base ou le strict célibat. Leur suprématie était telle que les disciples des autres ordres du bouddhisme tibétain, désireux de rester fidèles à leurs traditions, n'avaient de choix que d'obtempérer ou de s'exiler.

Orthographié avec un *s* minuscule, « sherpa » désigne aujourd'hui par extension tout travailleur d'altitude au Népal, même si nombre d'entre eux sont désormais issus d'ethnies différentes – Tamang, Gurung, Rai, etc. – et ne jouissent pas des mêmes capacités physiologiques que les Sherpa, ce qui n'est pas sans poser des problèmes d'acclimatation et de santé.

Le Népal compte aujourd'hui environ 150 000 Sherpa, soit 0,5 % des 30 millions d'habitants du pays. La plupart se sont établis dans la vallée népalaise du Khumbu, voie d'accès au versant sud de l'Everest. Commerçants et pasteurs itinérants par tradition, ils sont devenus bergers et agriculteurs puis se sont révélés d'efficaces porteurs, indissociables de la saga de la conquête des sommets himalayens tout au long du XXe siècle. Ils faisaient déjà partie des expéditions montées par les Britanniques dès les années 1920 autour des alpinistes George Mallory et Andrew Irvine.

Formidablement adaptés à la haute altitude puisqu'ils vivent ou sont issus de villages situés à une moyenne de 4 000 mètres, les Sherpa sont également devenus d'excellents grimpeurs au fil du temps, s'assurant pour les plus expérimentés des revenus de plusieurs milliers d'euros par saison, quand le salaire annuel moyen est de 79 000 roupies (700 euros) au Népal. Ces émoluments leur ont permis d'investir dans des lodges destinés à l'hébergement et à la restauration des touristes et alpinistes étrangers, faisant aujourd'hui du Khumbu la région la plus riche et la plus touristique du Népal en dehors de la vallée de Katmandou et de la région de l'Annapurna. Ils sont également de plus en plus souvent en mesure d'offrir à leurs enfants une éducation à laquelle ils n'ont pas eu accès eux-mêmes…

Les sherpas ont en effet longtemps été ravalés par les Occidentaux au rang de main-d'œuvre bon marché et de curiosité folklorique, même si leur plus célèbre représentant, Tenzing Norgay – entré dans l'histoire le 29 mai 1953 pour avoir foulé le premier le sommet du mont Everest avec le Néo-Zélandais Edmund Hillary – avait gagné une certaine considération grâce à l'expérience acquise lors de cinq expéditions précédentes, notamment aux côtés des Suisses, en 1952.

Ainsi les décrit le général John Hunt, chef de l'expédition britannique de 1953, dans *Victoire sur l'Everest*, son récit de la conquête du plus haut sommet du monde :

« Les Sherpa sont, on le sait, des montagnards du district de Solukhumbu [Népal oriental]. De race tibétaine – leur langue est très voisine du tibétain –, ils se présentent comme de petits hommes robustes et possèdent toutes les solides qualités des alpinistes-nés. Beaucoup d'entre eux ont émigré à Darjeeling, dans le Bengale, où, encouragés par l'Himalayan Club, ils se sont fait un métier du portage pour le compte des expéditions. Gais, loyaux et courageux, d'une endurance exceptionnelle, quelques-uns d'entre eux sont devenus d'excellents grimpeurs. À ceux dont la technique atteint un niveau suffisamment élevé, l'Himalayan Club décerne l'insigne et le titre de "Tigre". En montagne, les sherpas sont de merveilleux compagnons. »

Une page plus loin, le militaire ajoute :

« Parmi les sherpas venus de Darjeeling, il en était quelques-uns dont on nous avait dit grand bien, qui possédaient des caractères bien marqués. Quoique de mœurs grégaires, les sherpas font montre de personnalité dans

le choix de leurs vêtements et, d’une manière générale, dans toute leur tenue. »

# 1

# Le jour où l'Everest s'en est pris aux sherpas…

Lundi 31 mars 2014, le docteur Suzy Stokes a posé sa trousse médicale et son sac à dos sous la tente blanche frappée d'une croix rouge du poste de

secours d'urgence de la HRA[1] au camp de base de l'Everest à 5 345 mètres d'altitude. Pour la première fois de sa carrière et pendant deux mois, l'urgentiste britannique de 31 ans allait diriger bénévolement ce mini-hôpital de toile saisonnier mis en service douze ans plus tôt par sa consœur américaine Luanne Freer. En compagnie du médecin népalais Sanjiv Bhandari, le docteur Stokes, passionnée d'alpinisme et spécialiste de la médecine en milieux extrêmes, avait pour mission de veiller sur la santé d'environ mille trois cents personnes. Plus de cinq cents membres de trente-neuf expéditions commerciales titulaires de permis d'ascension pour le printemps 2014, et une fois et demie plus de travailleurs d'altitude – aides-cuisiniers, cuisiniers, porteurs, guides de haute altitude, sirdars[2], « Icefall Doctors »[3] – qui fournissent à ces clients logistique et escorte jusqu'au sommet…

Âgé de 25 ans, le docteur Bandhari, qui exerce d'ordinaire à Katmandou, venait tout juste d'obtenir le diplôme de médecine de montagne (DiMM) créé en 2011 au Népal à l'initiative du docteur Stokes. Une spécialité encore confidentielle et peu prisée par les médecins népalais dans cette partie du monde qui compte pourtant les plus hautes cimes de la planète…

La formation débutée en février par des cours théoriques supervisés par la Britannique s'était achevée à l'arrivée du trek menant au camp de base sur le trajet duquel des situations d'urgence avaient été simulées. Les deux professionnels de la santé ignoraient alors qu'ils allaient vivre la plus brève saison d'ascension dans l'histoire du mont Everest et être directement confrontés à son déchaînement le plus meurtrier.

Le camp de base s'ébrouait à la mi-avril 2014 et, bien que nombre des candidats à l'Everest soient occupés à peaufiner leur acclimatation sur des pics voisins d'altitude plus modeste ou à récupérer à des altitudes inférieures, les deux médecins de la HRA avaient déjà reçu durant les deux premières semaines une centaine de patients souffrant d'infections respiratoires, de toux ou de diarrhées d'altitude, de gelures et gerçures dues au froid vif, ou de brûlures solaires. Ils avaient aussi réconforté quelques insomniaques et remonté le moral d'âmes soudainement en proie au doute. Car si les prétendants au sommet de l'Everest répugnent à l'admettre, une fois à pied d'œuvre et même après avoir déboursé 31 000 à 90 000 euros pour y parvenir, le risque de disparaître dans une crevasse, d'être enfoui sous une avalanche ou de succomber à un œdème cérébral ou pulmonaire dû à l'altitude tend à altérer les velléités des plus motivés. Les deux

médecins avaient largement pratiqué la « bobologie » en somme et déployé toute la psychologie nécessaire – à 75 euros la consultation pour les non-Népalais. Ils avaient également profité des visites d'une cinquantaine de travailleurs d'altitude accueillis au tarif symbolique de 50 roupies népalaises (44 centimes d'euro) – et même gratuitement pour les plus démunis – pour jouer les médecins de famille à grand renfort de conseils préventifs sur les effets du tabac et de l'alcool, largement consommés chez les sherpas.

Le 17 avril 2014, avaient été célébrées les *pujas*[4]. Le bouddhisme tibétain est omniprésent dans le quotidien des travailleurs d'altitude, et sans ces cérémonies d'offrandes et de prières orchestrées au camp de base par un lama avant chaque ascension, aucun d'entre eux n'oserait fouler Chomolungma, l'Everest en tibétain. Ce nom est dérivé de celui de Chomo Miyolangsangma, une des « sept sœurs de longue vie » dont la Vertu de Donner est Inépuisable et dont la montagne est le palais. Cette déesse – représentée au Népal à califourchon sur une tigresse dorée – distribue des joyaux porte-bonheur qui permettent d'exaucer les souhaits. En népali, le mont Everest est appelé Sagarmatha : la déesse Mère de l'Univers. Les *pujas* visent à témoigner du respect à cette divinité par l'entremise d'offrandes d'encens, de lampes à beurre, de riz et de *khatas* – ces écharpes soyeuses, blanches ou dorées qui symbolisent la pureté, la bienveillance, les bons présages et la compassion. Durant ces rituels, on récite également des prières pour solliciter la permission de s'introduire dans le palais de la déesse. Les grimpeurs assurent ainsi leur propre protection physique et spirituelle, et celle de leur matériel et de leurs compagnons de cordée, avant de s'aventurer dans le domaine des divinités. D'anciens moines convertis au travail d'altitude vont même, chaque jour que compte l'ascension, jusqu'à célébrer des *pujas* à l'intérieur de leurs tentes dans les camps supérieurs. Seule la fonction nourricière de l'Everest – sur lequel le travail, plus rémunérateur que sur les autres montagnes, peut rapporter jusqu'à 2 600 euros par saison – convainc les sherpas de s'y aventurer.

Selon les religieux – qui fixent la date de début d'ascension en fonction du calendrier bouddhiste tibétain, de l'astrologie et, bien sûr, du bulletin météo –, les conditions propices au lancement de la saison 2014 étaient réunies pour le 18 avril. Le guide néo-zélandais Russell Brice – patron de l'agence Himalayan Experience qui emmène des clients sur l'Everest

depuis une vingtaine d'années – et son staff considéraient eux-mêmes la montagne comme « tout à fait praticable ». Même si l'itinéraire tracé par les Icefall Doctors leur semblait un peu trop proche de l'épaulement ouest de l'Everest surplombé de corniches de glace.

Environ deux cents sherpas s'étaient engagés dans la nuit de ce 18 avril sur cet « Icefall » du Khumbu : un chaos de blocs de glace et de crevasses, dont une section porte le nom évocateur de « Pop-Corn Field »[5]. La plupart de ces travailleurs d'altitude avaient quitté vers 3 h 30 du matin l'éphémère village de tentes orange, bleues ou vertes dans lesquelles les clients emmitouflés se tournaient et se retournaient, en quête d'un sommeil perturbé par les effets de la haute altitude. Ils acheminaient vers le camp I, à 6 035 mètres d'altitude, jusqu'à 50 kilos de matériel chacun. Tentes, duvets, lourdes bouteilles de gaz pour la cuisine, bombonnes d'oxygène, vivres, trousses de premiers soins… Tout le nécessaire afin que les candidats au sommet puissent atteindre le Toit du monde dans les conditions optimales de confort. Mais ils n'étaient pas tous arrivés à bon port quand une sourde explosion a retenti à 6 h 45.

Bien évidemment, ce grondement a tiré Suzy Stokes de son sommeil. Mais, pour avoir passé l'automne 2010 à travailler un peu plus bas, au poste de secours de Pheriche (4 243 mètres), l'urgentiste britannique a appris à ne plus se formaliser au moindre fracas produit par les coulées massives qui dévalent quotidiennement les flancs des sommets himalayens. Elle savait aussi que l'écho que renvoie l'amphithéâtre formé par le mont Everest (8 848 mètres) et ses sommets satellites – le Lolha (6 026 mètres), le Lhotse (8 516 mètres) et le Nuptse (7 861 mètres) – a toujours des accents de désastre.

Ce matin-là, elle a néanmoins abandonné la tiédeur de son duvet pour soulager sa vessie, avaler un thé chaud et attaquer sa journée de travail. Moins d'un quart d'heure après son réveil, le chef d'une expédition commerciale est venu l'avertir qu'un « accident » s'était produit. Suzy Stokes n'a pas pour autant cédé à l'affolement.

« Un accident, ça peut être tout et n'importe quoi, observe-t-elle. L'espace d'un instant, j'ai même imaginé qu'il parlait d'un problème survenu chez moi, en Angleterre. »

C'est alors qu'une alpiniste américaine lui a précisé que l'accident en question était lié au fameux bruit… Un « glaçon » de la taille d'un

immeuble et au poids estimé à plus de 10 000 tonnes s'était détaché de l'épaulement ouest (7 310 mètres). À une vitesse vertigineuse, il était venu s'écraser sur l'itinéraire de montée traversant l'Icefall, un peu en dessous du camp I.

Un sinistre recensement a alors commencé. Les chefs d'expéditions qui équipent systématiquement leurs sherpas de radios et leur imposent de rendre compte régulièrement du déroulement de leur ascension ont passé leurs troupes en revue à distance. Les autres leur ont communiqué les effectifs envoyés cette nuit-là sur la montagne afin que des recoupements soient rapidement effectués.

« Il a d'abord été question de deux, de huit, de dix, puis de vingt personnes », se souvient le docteur Stokes.

Les occupants provisoires du camp de base, KO, n'ont cependant vraiment réalisé l'ampleur du drame que deux heures après l'accident, alors qu'un ballet d'hélicoptères y ramenait les premiers blessés. Lakpa Norbu Sherpa, responsable depuis des années de la logistique pour le poste d'urgence de la HRA, s'était chargé de joindre Simrik Air, une compagnie privée. Avec sa flotte dernier cri, adaptée à la haute altitude et soigneusement entretenue, et ses pilotes népalais qui opèrent depuis 2010 des échanges réguliers avec leurs homologues d'Air Zermatt en Suisse, la société aux hélicoptères rouge et bleu s'est forgé une réputation de fiabilité au Népal. Bien qu'il abrite huit des quatorze plus hauts sommets du monde, ce pays ne dispose toujours pas d'unité spécialement entraînée pour le secours en montagne, ni d'hélicoptères adaptés à la très haute altitude.

Lapka Norbu Sherpa a notamment tiré du lit Siddhartha Gurung, un pilote chevronné déjà à pied d'œuvre en septembre 2012 lors de l'avalanche du Manaslu (8 156 mètres) – qui avait tué onze personnes dont six Français –, et son collègue néo-zélandais Jason Laing. Arrivés à la rescousse, ils ont amené, en renfort au docteur Stokes, Pranav Koirala, un médecin népalais employé à la Nepal International Clinic de Katmandou. Parallèlement, l'urgentiste britannique distribuait – en fonction de leur spécialité et de leur expérience – les différentes tâches aux neuf médecins d'expéditions qui s'étaient spontanément présentés pour prêter main-forte.

Les secours et évacuations ont été organisés à partir des trois plateformes pour hélicoptère du camp de base. Celle située le plus en amont a servi aux appareils déposant des cargaisons. Une autre, située un peu plus bas, faisait

office de point de ralliement pour des sauveteurs en stand-by en cas de suravalanche sur le site où leurs collègues œuvraient. On y ravitaillait les hélicoptères en carburant et leurs pilotes en oxygène, en eau et en nourriture. C'est également là qu'étaient rassemblés les pelles, les sondes, les vivres, les trousses de secours, les réserves d'oxygène ou les cordes. Russell Brice coordonnait leur répartition en fonction des besoins. C'est aussi à cet endroit qu'étaient accueillis les blessés ainsi que les sauveteurs et le matériel qu'ils redescendaient de la montagne.

« C'était très dur, même pour des professionnels entraînés comme nous qui effectuons régulièrement des simulations d'accidents, raconte le docteur Stokes. Dans ce type d'endroits, les sauveteurs et les blessés sont soumis aux mêmes aléas : effets de l'altitude, froid, faim… »

Pour qu'il n'y ait aucune victime collatérale, les allers et retours des secouristes sur la montagne ont donc été soigneusement tenus à jour.

Peu après 11 heures, une fois tous les blessés rapatriés au camp de base, les secouristes se sont mis en devoir d'évacuer les dépouilles. Jusqu'à 14 heures, les hélicoptères de Simrik Air ont effectué une douzaine de rotations entre le site de l'avalanche et l'hélipad pour redescendre ces hommes réduits à l'état de fétus de chair et de sang suspendus au bout de cordes de 30 mètres de long. Aux abords de la zone d'atterrissage située le plus en aval, Anne Brants, médecin néerlandaise de l'expédition Himalayan Experience, âgée de 30 ans et habituée des expéditions en Antarctique, assumait la lourde tâche de déclarer officiellement morts les sherpas alignés sur le sol.

Malgré le concours de leurs collègues ou proches, le docteur Brants a mis du temps à les identifier pour pouvoir inscrire sur leur dépouille, ainsi que sur la bâche dont on les avait recouverts, leur nom et celui de leur village d'origine. C'est ainsi qu'elle a croisé Pemba Tenjing, redescendu fou d'inquiétude du camp I. Il s'est effondré en reconnaissant son père, Ang Tshiri, 56 ans, à ses grosses chaussures de montagne.

Quinze autres travailleurs d'altitude avaient perdu la vie ce jour-là. Asman Tamang, Angkaji Sherpa, Chhiring Ongchu Sherpa, Dorje Khatri, Dorji Sherpa, Lakpa Tenjing Sherpa, Nima Sherpa, Mingma Nuru Sherpa, Pasang Karma Sherpa, Phurba Ongyal Sherpa, Phur Temba Sherpa, Then Dorjee Sherpa et Ang Tshiri Sherpa s'étaient fait surprendre par l'avalanche. Et les corps de leurs collègues Ash Bahadur Gurung, Pem Tenji

Sherpa et Tenzing Chottar Sherpa, ensevelis sous des centaines de mètres cubes de neige compacte, n'ont pu être retrouvés ni même localisés, car aucun d'entre eux ne portait d'appareils de recherche de victimes d'avalanche (ARVA). Quatre autres sherpas ont été grièvement blessés et cinq plus légèrement.

« Il y avait des fractures des membres, de la cage thoracique, des blessures au crâne et à l'abdomen et un des blessés souffrait même d'une hémorragie interne », énumère le docteur Stokes.

Les rescapés ont été stabilisés au camp de base à l'aide de morphine, d'oxygène artificiel, d'antalgiques et on a procédé à l'immobilisation des membres fracturés.

« Plusieurs dizaines de sherpas étaient partis vers 3 h 30 du matin pour porter du matériel au camp I, mais certains d'entre eux ont été stoppés dans le glacier du Khumbu où une triple échelle de franchissement s'était cassée au-dessus d'une crevasse », nous a expliqué Lakpa Rita Sherpa, dévasté, après le drame.

Ce guide népalais installé aux États-Unis et chef d'expéditions pour l'agence Alpine Ascents International a perdu quatre sherpas et amis dans l'accident. Et le corps d'un cinquième manque toujours à l'appel.

« Ils se sont retrouvés à onze bloqués au même endroit, ce qui les a mis en retard sur l'horaire prévu, a-t-il continué. Ils n'ont pas trouvé d'échappatoire quand l'avalanche de glace est tombée. Ils ont compris qu'ils ne parviendraient pas à se sauver et se sont serrés les uns contre les autres… »

Il a fallu interrompre les secours peu après 14 heures, à l'arrivée des nuages qui enveloppent habituellement l'Everest chaque après-midi et rendent les survols dangereux. Par ailleurs, les températures élevées faisaient craindre un nouvel affaissement de l'épaule ouest, ce qui interdisait tout stationnement aux abords de l'Icefall. Ainsi, après avoir ramené douze corps au camp de base, les sauveteurs ont dû patienter jusqu'au lendemain pour redescendre le treizième qu'ils avaient repéré, tandis que trois autres manquaient toujours à l'appel. Mais tous savaient que, pour des raisons culturelles et religieuses, il était essentiel de retrouver prestement les enveloppes corporelles.

Le lendemain, douze guides occidentaux et népalais sont donc remontés sur le site de l'avalanche. Il était convenu qu'ils n'y passeraient pas plus de quatre heures, sauf s'ils découvraient de nouveaux indices probants de la présence d'autres victimes. Mais l'unique dépouille récupérée le 19 avril a été celle du sherpa déjà localisé la veille : Dorje Khatri, coincé tête en bas dans une gangue de glace.

Les hélicoptères ont alors pris la direction de Pheriche (4 243 mètres), tels un cortège funèbre. Durant les secours, un commandant de l'armée de l'air népalaise avait en effet débarqué sans crier gare au camp de base pour signifier qu'un hélicoptère MI17 de vingt places, envoyé sans aucune concertation avec les sauveteurs par le ministère de la Culture, du Tourisme et de l'Aviation civile (MoCTCA[6]), mais trop gros pour se poser au camp de base, était stationné là-bas et embarquerait les corps.

« Le gouvernement a voulu faire diversion et montrer qu'il participait aux opérations de secours », raille Siddhartha Gurung, pilote privé, et pourtant fils d'un colonel de l'armée de l'air népalaise à la retraite.

Les défunts ont donc été débarqués à Pheriche une première fois. Du coup, dans les locaux du poste de secours équipé pour recevoir une poignée de patients, les survivants blessés ont côtoyé les morts pendant plusieurs heures car le gros appareil attendait d'être plein pour repartir.

« Notre idée à nous était de ramener rapidement les corps déjà identifiés au monastère le plus proche, à Tengboche (3 900 mètres), afin que les familles des villages environnants puissent s'y réunir, eu égard à la culture bouddhiste dans laquelle des dispositions funéraires sont prises immédiatement en faveur du karma des défunts », regrette le docteur Stokes.

Les dépouilles auraient en tout cas pu être conservées jusqu'au lendemain dans des conditions sanitaires plus dignes – et entourées de bougies selon la tradition bouddhiste – dans des tentes du camp de base. Au lieu de cela, l'armée les a descendues à l'aéroport de Lukla (2 866 mètres) – point de passage obligé des trekkeurs se rendant à l'Everest – où les linceuls ont été à nouveau débarqués et exposés aux regards le long de la piste d'atterrissage aux fins d'une nouvelle identification par la police. Une mission qui incombait pourtant aux LO[7] – ces représentants désignés par le MoCTCA pour chaque équipe d'ascension, et rémunérés 2 600 euros pour veiller, depuis le camp de base, aux respects des règles par chaque expédition, et faire le lien avec Katmandou en cas de problème. Mais sur les

trente-neuf officiers de liaison qui auraient dû se trouver au camp de base pour chacune des trente-neuf expéditions détentrices d'un permis d'ascension, seuls trois y étaient et ils se sont faits remarquablement discrets.

Comble de malchance, l'hélicoptère MI17 de l'armée a connu une avarie mécanique et est resté cloué au sol toute la nuit à Lukla. Du coup, les dépouilles supposées rejoindre directement les villages voisins du Khumbu – situés à des altitudes supérieures – n'y ont été ramenées que le lendemain par des hélicoptères commerciaux, aux frais des agences d'expéditions. Et les autres ont été redescendues à Katmandou, à quarante minutes de vol. L'on n'a su que le lendemain également que certains blessés avaient dû patienter à Pheriche jusqu'à 18 heures le 18 avril, avant d'être enfin évacués vers Katmandou grâce à la bienveillance de pilotes privés qui ralliaient leur base de la capitale népalaise.

Durant sa mission saisonnière écourtée au camp de base de l'Everest, le docteur Suzy Stokes et ses confrères ont recensé le décès de dix-neuf travailleurs d'altitude, dont les seize victimes de l'avalanche… Quelques jours plus tôt, un autre sherpa avait succombé à un œdème pulmonaire dû à l'altitude peu après son évacuation héliportée de Pheriche vers Katmandou. Deux autres ayant échappé à l'accident du 18 avril ont, de leur côté, trouvé la mort durant leur redescente à pied du camp de base à leur village : l'un dans des circonstances non élucidées, l'autre frappé par la foudre…

# 2

# Montagnards contre hommes des plaines

À l'avalanche du 18 avril 2014 a succédé une période de chaos et d'incertitude. Fallait-il continuer la saison d'expéditions immédiatement après l'évacuation des morts et des blessés afin d'honorer le contrat passé avec des clients ayant déboursé des milliers de dollars pour réaliser leur rêve ? Fallait-il observer un report d'une semaine, le temps de célébrer les obsèques et de laisser retomber l'émotion, puis reprendre le travail ? Ou fallait-il renoncer et regagner les vallées par égard pour les victimes, puisque la culture bouddhiste tibétaine impose une période de deuil de quarante-neuf jours afin que l'âme des défunts puisse se dissocier de leur enveloppe corporelle et se réincarner ?

Remonter sur les pentes de l'Everest au lendemain de l'arrêt des secours paraissait difficilement envisageable. La montagne portait encore les traces de l'accident meurtrier. Le site de l'avalanche était maculé de sang, jonché de débris de casques brisés, de cordes sectionnées, d'objets éparpillés. Et puis il y avait Ash Bahadur Gurung, Pem Tenji Sherpa et Tenzing Chottar Sherpa… Les trois travailleurs d'altitude dont les corps manquaient à l'appel, ensevelis sous des tonnes de neige. Bien sûr, les habitués de l'Everest côtoient sur ses flancs, depuis des décennies, les dépouilles de grimpeurs étrangers ou népalais statufiées par le froid dans les positions les plus incongrues, après avoir succombé à l'épuisement, aux chutes ou aux effets de l'altitude. Mais cette fois, c'était différent. Jamais dans toute son histoire cette montagne n'avait pris la vie d'autant de sherpas en une seule fois, et leurs pairs répugnaient à fouler la sépulture de glace improvisée qui emprisonnait les malheureux demeurés introuvables. Sur le terreau de cette

émotion et de ces interrogations a germé un sentiment d'injustice et d'exaspération alimenté par l'inertie du gouvernement népalais. Celui-ci n'a pas jugé bon d'envoyer dès l'annonce de la catastrophe le moindre représentant au camp de base pour marquer sa solidarité et prendre la mesure de la situation.

Après le fiasco de l'intervention de l'hélicoptère MI17 de l'armée de l'air – l'unique geste esquissé par l'État népalais en matière de secours –, les autorités se sont contentées d'annoncer le versement immédiat d'une indemnité de 40 000 roupies (350 euros) à chaque famille de défunt. Cette somme forfaitaire provenait du Relief Fund for Victims of Disasters, un fonds de soutien géré par le gouvernement local de chaque district et destiné à aider les personnes victimes de catastrophes naturelles en général (inondations, incendies, etc.) et à faire face aux dépenses immédiates. Mais ce geste a été perçu comme une insulte par les proches et collègues des victimes, terrassés d'effroi et de chagrin. Dans leur esprit, il s'agissait d'une obole, d'une dérisoire participation aux frais d'obsèques.

« Notre sang est répandu partout sur cette montagne… Ces 40 000 roupies représentent-elles tout ce que valent nos vies ? » se désolait la guide diplômée et alpiniste népalaise Pasang Lhamu Sherpa Akita, au camp de base, le surlendemain du drame.

À l'abattement a succédé la colère, et la tension est montée ostensiblement. Ce climat, additionné au lourd bilan humain de l'avalanche, a fait ressurgir les revendications déjà anciennes des travailleurs d'altitude portées par une nouvelle génération refusant tout net la précarité qu'avaient connue leurs aînés. La frange la plus revendicative de ces sherpas a rappelé haut et fort les risques de ce métier et la modicité des rétributions par rapport aux quelque 2,6 millions d'euros[1] récoltés chaque année par l'État grâce aux permis d'ascension de l'Everest.

Dès le 20 avril 2014, en fin de matinée, le guide d'altitude Pasang Bothe, 28 ans, et Pasang Tenzing, 29 ans, guide népalais diplômé de la NNMGA[2] qui a gravi dix fois l'Everest – présent en qualité de chef adjoint d'expédition pour une agence britannique – se sont mis à haranguer leurs collègues devant les tentes bleues du SPCC[3], l'organisation locale à but non lucratif qui supervise le travail des Icefall Doctors et la gestion des déchets sur l'Everest. Deux à trois cents travailleurs d'altitude en rangs serrés étaient suspendus à leur discours, certains très remontés, d'autres, perplexes, mains dans les poches.

À cette réunion manquaient tous ceux redescendus à Katmandou ou dans les villages du Khumbu pour les *pujas* funéraires et les crémations. Ils profitaient des « permissions » de quatre à sept jours logiquement accordées par les opérateurs d'expéditions. Certains ne sont jamais remontés au camp de base, cédant à la supplique d'une épouse folle d'inquiétude ou d'une mère ayant déjà perdu trop de proches. D'autres, traumatisés par l'accident, ont déserté, brutalement conscients de la fragilité de leur propre vie.

Le décès dans l'avalanche de Dorje Khatri, 46 ans, a par ailleurs contribué à politiser le drame qui se jouait alors. Sirdar pour l'expédition d'Himalayan Guides Nepal, il était aussi vice-président du syndicat des guides de treks et de rafting du Népal (l'Union of Trekking Travels Rafting Workers Nepal, l'UNITRAV), et membre du Parti communiste népalais (CPN-UML). Les leaders syndicaux du pays ainsi que Madhav Kumar Nepal, Premier ministre de 2009 à 2011, étaient d'ailleurs tous présents à ses funérailles célébrées à Katmandou. À cette occasion, les uns et les autres ont drapé sa dépouille dans les bannières de leurs partis et organisations respectifs.

Dorje Khatri aurait sans doute naturellement pris l'initiative des débats qui ont suivi l'accident, l'effroi et le deuil. Son expérience politique et syndicale a fait cruellement défaut. En son absence, Pasang Bothe, qui l'avait côtoyé plusieurs saisons en expédition, s'est improvisé porte-parole des travailleurs d'altitude au camp de base. Originaire du district de Sankhuwasabha dans la région du mont Makalu (8 463 mètres), il était au camp de base en qualité de guide d'altitude pour l'agence népalaise Seven Brothers Summiters. Il jure que ses qualités naturelles d'orateur seules lui ont spontanément inspiré cette démarche. Il a jugé qu'il était de son devoir d'exprimer « le sentiment général dans l'émotion du moment, face à cette tragédie sans précédent ».

« Tous les sherpas étaient à la fois inquiets et choqués, poursuit Pasang Bothe. J'étais furieux de l'inertie du gouvernement qui n'avait rien fait pour les secours et ne se préoccupait pas davantage de la suite des événements. Je devais agir dans l'intérêt commun. Je connaissais bien Angkaji Sherpa, une des victimes, qui était originaire du même district que moi. J'avais perdu le sommeil à force de penser à lui, mort là-haut. La peine et le devenir de sa famille m'obsédaient, c'est ce qui m'a poussé à parler publiquement. Il faut prendre conscience de la précarité de ces familles et des conditions de travail durant les expéditions pour comprendre. »

Pasang Bhote réfute catégoriquement toute appartenance syndicale ou politique alors que des médias népalais et plusieurs opérateurs d'expéditions étrangers l'ont présenté comme un homme téléguidé par les maoïstes. Sans doute à cause de sa proximité avec Prakash Dahal, fils de Pushpa Kamal Dahal, le chef du parti maoïste qui a joué un rôle déterminant pendant la guerre civile népalaise de 1996 à 2006… Plus connu sous le patronyme de Prachandra, le « Féroce », Pushpa Kamal Dahal a également été Premier ministre de 2008 à 2009. Au moment de l'avalanche, son fils Prakash travaillait au camp de base de l'Everest comme officier de liaison pour la même expédition que Pasang Bothe.

« Prakash Dahal n'a jamais pris la parole en public et s'est tenu à distance des sherpas lors des réunions », le dédouane Pasang Bothe, balayant ainsi les amalgames.

Pasang Bothe se définit comme un « guide d'altitude » et insiste sur le fait qu'il ne l'est pas devenu « par choix », mais « par nécessité ». Il a fait ses classes lors de treks dès l'âge de 13 ans pendant les vacances scolaires. À l'époque, ils étaient onze membres de la même famille – dont sept enfants – à s'entasser sous le même toit à Chepuwa.

« Le soir venu, on déroulait dans la maison des couvertures pour s'endormir blottis les uns contre les autres sur de dures banquettes de bois, se souvient-il. On portait 35 à 40 kilos chacun pour un salaire quotidien de 250 roupies (2,20 euros). Et, quand nous avions payé nos repas, il ne nous en restait guère que 50 à 100. »

Il est arrivé à Katmandou pour ses études secondaires au Saraswati College en 2006, l'année qui a marqué la fin de dix ans de guerre civile au Népal, opposant les forces armées du royaume aux maoïstes. Pourtant Pasang Bothe le jure, même si l'atmosphère était propice à l'engagement politique, il s'est contenté de parcourir les rues de la capitale comme la plupart des autres étudiants sans jamais prendre part à la révolte.

« J'étais plutôt quelqu'un de calme », insiste-t-il.

Parallèlement, il a travaillé dans l'industrie du trekking à laquelle il s'est formé par l'intermédiaire de la NMA[4] dont il est membre, mais il n'entend pas pousser jusqu'au diplôme de guide délivré par la NNMGA.

« C'est une formation qui requiert d'importants moyens financiers et un entraînement physique qui suppose d'avoir du temps. Tout ce dont je ne

dispose pas », souligne celui qui travaille depuis huit ans dans la région de l'Everest qu'il n'a gravi qu'une seule fois.

La réunion qu'il affirme donc avoir présidée par un simple concours de circonstances n'en a pas moins pris un tour de meeting syndical. Les harangues fusaient – auxquels certains de ses collègues, galvanisés, répondaient en brandissant le poing –, le ton semblait monter mais impossible pour les rares étrangers qui s'étaient approchés de saisir vraiment la teneur des débats menés en népali ou en langue sherpa…

« J'ai parlé très fort et d'une voix qui pouvait paraître agressive car il y avait beaucoup de monde et pas de micro, reconnaît Pasang Bothe. À un moment, j'ai demandé : "Vous voulez continuer [la saison] ?" »

Selon lui, la réponse aurait été unanimement négative, mais, pour les observateurs, la situation ne paraissait pas aussi tranchée. Les personnels des différentes expéditions semblaient plutôt dans l'expectative, guettant les réactions de leurs collègues, soucieux de prendre une décision consensuelle. La plupart des travailleurs d'altitude ne perdaient pas non plus de vue que ce blocage provisoire constituait une opportunité pour faire accepter leurs doléances par le gouvernement.

Une liste de revendications a été couchée sur papier, parmi lesquelles l'augmentation des primes d'assurance en cas de décès et d'accidents du travail[5] ; l'obligation d'ériger un monument en mémoire des victimes ; la prise en charge financière de leurs funérailles, des missions de secours héliportées, de l'hospitalisation et des soins indispensables aux blessés, de l'éducation des enfants orphelins et d'une formation professionnelle pour les veuves ; la création d'un fonds de soutien pour les travailleurs d'altitude – financé par 30 % de la somme annuelle générée par les permis d'ascension ; l'autorisation d'utiliser des hélicoptères pour l'acheminement du matériel au camp II et celle de l'y entreposer là jusqu'à la saison suivante – mesure sans dommage pour l'environnement et qui évite surtout les allers-retours multiples des sherpas sur la cascade de glace du Khumbu ; et enfin l'obtention de la totalité des salaires des sherpas pour la saison de printemps quelle qu'en soit l'issue.

Ce document, lu à haute voix aux travailleurs d'altitude et signé par une majorité d'entre eux, a été remis au MoCTCA par le sexagénaire Ang Tshering Sherpa, ancien guide d'altitude très respecté, président de la NMA et fondateur de l'agence d'expéditions Asian Trekking – présente elle aussi

au pied de l'Everest pour la saison printanière 2014 –, et par Pasang Tenzing Sherpa, guide certifié NNMGA.

« La plupart de ces demandes étaient raisonnables, estime Ang Tshering Sherpa. Et les représentants du ministère se sont montrés coopératifs. Mais au Népal tout est si protocolaire qu'on ne peut avancer que très lentement. Ces huit dernières années, nous avons eu quatorze ministres du Tourisme[6], et l'approche du tourisme de montagne est complètement obsolète… »

Le 22 avril 2014, sur les instances de l'EOA[7], de la NMA, de la NNMGA, de la TAAN[8] dont des membres étaient redescendus du camp de base à Katmandou pour faire valoir l'urgence de la situation, douze représentants du MoCTCA ont finalement fait leur apparition au camp de base. Quatre jours après le drame… Sushil Ghimire, alors secrétaire d'État au MoCTCA – remplacé depuis septembre 2014 – et supposé dicter la loi sur les sommets népalais, a justifié ainsi ce temps de latence :

« La priorité dans une telle situation est le sauvetage. Nous n'allions pas mobiliser les hélicoptères dévolus aux secours et aux recherches. »

Mais leur transport express depuis les 1 340 mètres d'altitude de la capitale népalaise, Katmandou, jusqu'aux 5 345 mètres du camp de base, qui les a contraints d'utiliser de l'oxygène artificiel durant toute la réunion, plaçait surtout ces bureaucrates dans une position peu avantageuse pour négocier avec des interlocuteurs beaucoup moins sensibles à l'hypoxie… Selon plusieurs témoins, certains sherpas, furieux, auraient d'ailleurs tenté de débrancher les réserves d'air des officiels. Les travailleurs d'altitude se sont en effet toujours sentis déconsidérés par ces hindouistes de haute caste, lettrés et purs citadins qui monopolisent postes administratifs et portefeuilles gouvernementaux, et délivrent les permis d'ascension à prix d'or en se targant de tout ignorer du milieu de la montagne qui fait la richesse du pays dès que le débat porte sur les conditions de travail des sherpas. Ces hommes des plaines arguent en effet volontiers de leur méconnaissance des cimes pour se défausser sur les opérateurs d'expéditions qu'ils qualifient généreusement d'« experts » et de « responsables » en la matière.

Branchés à leurs bombonnes d'oxygène, les représentants du MoCTCA ont donc rencontré les travailleurs d'altitude pendant deux heures et demie avant d'accéder à toutes leurs demandes.

« Nous leur avons fermement demandé d'honorer leurs engagements envers leurs clients et nous avons trouvé un terrain d'entente », nous a

confirmé Madhu Sudan Burlakoti, alors sous-secrétaire d'État à la Montagne.

Il omet de mentionner les menaces de grève brandies.

« J'ai dit aux gens du ministère : "Soit vous acceptez nos demandes, soit nous cessons le travail et la montagne sera inaccessible", affirme Pasang Bothe. Je leur ai demandé aussi de reverser 30 % des bénéfices tirés des permis d'ascension cette saison aux travailleurs. Le gouvernement a le devoir de protéger les travailleurs d'altitude s'il veut sauver l'himalayisme et le commerce qui s'effectue autour de l'Everest. »

Pasang Bothe reconnaît avoir profité de l'opportunité pour ajouter aux demandes initiales faites aux autorités des exigences supplémentaires. Comme l'obtention de trois sièges parlementaires pour les Sherpa de la région de l'Everest.

« C'était le moment ou jamais, estime-t-il, puisqu'on était en pleine rédaction de la Constitution népalaise, et ça se justifiait, car les Sherpa devraient pouvoir défendre eux-mêmes leurs droits et leur région. »

À cette requête audacieuse, il a ajouté celle de l'établissement d'un salaire minimum et d'un bonus garantis pour les travailleurs d'altitude atteignant le sommet. Il a également demandé que ces derniers bénéficient de 60 % de réduction sur les prix du marché pour l'achat de leur équipement de montagne. Mais ces derniers points – du ressort du Parlement népalais ou des opérateurs d'expéditions – n'ont pas été pris en compte par le MoCTCA.

En dépit de ces incidents, l'accueil au camp de base et l'atmosphère de la discussion avec les sherpas ont été, selon M. Burlakoti, « sereins ». Tout juste a-t-il regretté que « certaines personnes aient profité de la situation pour évoquer des questions politiques qui n'étaient pas à l'ordre du jour ». Le représentant du ministère n'a en fait reconnu qu'une seule erreur de la part de l'État népalais : celle d'un déficit de communication. Il aurait pu ajouter celle de ne s'être informé de l'évolution de la situation au camp de base que par l'intermédiaire des blogs et réseaux sociaux…

« Nous n'aurions pas dû faire nos communiqués seulement en langue népali, s'est-il contenté d'admettre. Nous avons ainsi prêté le flanc aux rumeurs relayées par des médias internationaux peu connaisseurs du monde de l'himalayisme et qui ont livré des récits embrouillés et négatifs sur un sujet extrêmement sensible. »

La situation était d'autant plus confuse que le gouvernement n'a pas pris ses informations comme il l'aurait dû auprès de ses officiers de liaison. En principe, ces fonctionnaires grassement rémunérés, au regard des standards népalais – ils touchent 2 600 euros pour deux mois et demi de travail –, sont chargés de faire le lien entre les agences et les autorités, de vérifier que les ascensions effectuées correspondent aux permis délivrés et de remplir diverses tâches administratives.

Pour décrocher ce type de mission, il faut être titulaire d'un certificat délivré par la Nepal Academy of Tourism and Hotel Management, accordé après quelques semaines de formation dispensées à Katmandou contre 3 500 roupies (31 euros). Le candidat doit être policier, militaire ou travailler dans la fonction publique. Récemment, le poste de LO a été ouvert à ceux qui ont gravi l'Everest, ce qui donne la possibilité à des sherpas de l'assumer. Mais ils sont encore peu nombreux à postuler.

Dans les faits, les LO brillent surtout par leur absence et leur incompétence par rapport au contenu de la mission qu'ils doivent remplir. Ils sont raillés par les Occidentaux depuis les toutes premières expéditions pour leur méconnaissance du milieu montagnard, leur inaptitude à la vie en altitude et leur propension à disparaître du camp de base pour aller se divertir dans des villages plus animés en aval ou même rentrer chez eux. Les travailleurs d'altitude ont, de leur côté, assimilé leurs travers à ceux des autres représentants de l'État – prompts à profiter des gains générés par le tourisme d'altitude, mais peu intéressés par ses arcanes.

Aussi, quand P. C. Bhattarai, directeur du département de l'industrie du tourisme, a annoncé fin 2013 qu'une équipe – nommée The Integrated Service Centre et composée de trois policiers, trois militaires et trois représentants du gouvernement – serait désormais présente au camp de base de l'Everest pour remplir le rôle d'officier de liaison, la nouvelle a-t-elle réjoui tout le monde. Et plus particulièrement les opérateurs d'expéditions qui attendaient depuis des années d'être débarrassés des anciens LO qu'ils rémunéraient à prix d'or – 88 000 euros au total pour les trente-neuf expéditions présentes au camp de base de l'Everest du printemps 2014 – pour un service inexistant. Mais ces LO nouvelle version n'ont jamais pointé leur nez au camp de base.

Officiellement, ils n'ont pu se rendre à pied d'œuvre « à cause de la météo » – météo qui n'a pourtant empêché ni le staff ni les membres des expéditions d'arriver. Du coup, le jour de l'avalanche, ils n'étaient que trois

LO, ancienne version, alors que les règlements prévoient que chacune des trente-neuf expéditions titulaires d'un permis d'ascension aurait dû disposer du sien. Et ces trois-là ont été à la hauteur de la mauvaise réputation qui les précède depuis toujours.

« Ils auraient dû transmettre les informations au ministère et signer les certificats de décès, mais ils ne semblaient même pas au courant de ce qu'ils devaient faire », raconte Russell Brice.

Les LO auraient effectivement dû se charger de l'identification des corps. Leur inertie dans ce domaine s'était déjà manifestée de manière aiguë lors d'une autre avalanche qui avait emporté onze personnes au mont Manaslu (8156 mètres) en pleine nuit, fin septembre 2012.

« Il y avait alors six officiers de liaison au camp de base, se souvient Russell Brice qui se trouvait sur place, mais avant 8 heures du matin, ils étaient tous partis sans laisser d'adresse. »

Et, là encore, les secours avaient été organisés grâce à des initiatives et des moyens privés.

Mais le souci principal du MoCTCA, après l'avalanche du 18 avril 2014, était que les sherpas continuent à grimper. Car tandis qu'avaient lieu les palabres du 22 avril 2014, les clients étrangers attablés pour le déjeuner dans les tentes « mess » voisines n'imaginaient pas un instant devoir renoncer à leur projet. Dans celle d'Ascent Himalayas, une poignée d'entre eux – tout juste rentrés de leur période d'acclimatation sur le Lobuche Peak (6 119 mètres) – devisait paisiblement au sujet des créneaux météorologiques entre la poire et le fromage sans se douter que leur ascension était compromise.

L'un d'eux, un homme d'affaires britannique quadragénaire et père de quatre enfants qui avait échoué deux ans auparavant « à cause du mauvais temps », entendait qu'on ne le prive pas de son rêve une seconde fois.

« Ça fait deux ans que je pense tous les jours à cette montagne », disait-il.

À table, entre assiettes en porcelaine et cloches à plats rutilantes, les neuf clients – dont deux femmes – assistés par dix-huit membres du personnel demeuraient tous prêts à relever le défi.

« Demandez à notre leader, Mingma Tsiri Sherpa, proposaient-ils. Il est très confiant dans le fait que la saison va continuer… »

Les sherpas de Russell Brice auraient eux aussi honoré leur engagement, mais son sirdar, Phurba Tashi Sherpa, 44 ans, fort d'une longue expérience, a recommandé au Néo-Zélandais de renoncer. Il a confié à son patron

qu'une poignée d'individus au camp de base avait menacé son staff de représailles matérielles et familiales. Les rumeurs et l'atmosphère délétère qui avaient pris le camp de base en otage ont donc fini par avoir raison des déterminations les plus ancrées, et à faire plier bagages à la totalité des expéditions présentes. Dix jours après l'avalanche, l'endroit était désert.

Depuis ces événements, Pasang Bothe a appris que son nom figurait sur une « liste noire » du gouvernement. Il ignore les implications exactes de cet inquiétant « honneur », mais affirme qu'il ne « craint rien ». Avec le recul, il estime que ses collègues ont manqué une bonne occasion de se structurer plus efficacement après l'avalanche du 18 avril, sans en être surpris.

« La société népalaise souffre d'un manque de conscience collective général, qu'il s'agisse des conditions de travail, de l'environnement ou de la santé », regrette-t-il.

Il ne croit pas pour autant que la mise en place d'un syndicat des travailleurs d'altitude serait efficace.

« Au Népal, dans ce type d'organisation, tout comme dans beaucoup d'organisations non gouvernementales, on ne sait jamais ce que l'argent devient, regrette-t-il. Et il est utopique de vouloir fédérer des travailleurs d'altitude qui viennent aujourd'hui des quatre coins du Népal. Il y a trop de distance entre l'est et l'ouest du pays et trop de différences culturelles d'une région à une autre… »

Pasang Bothe ne compte pas exercer l'activité de sherpa éternellement.

« Peut-être encore deux ans, dit-il. Ensuite j'aimerais œuvrer dans le domaine social et plus particulièrement dans les soins aux personnes âgées. »

Il a déjà créé une association qui vise à sensibiliser la population à la précarité de l'existence des anciens dans les villages népalais.

« Aujourd'hui, tous les jeunes partent pour Katmandou ou pour l'étranger afin de trouver du travail, et les personnes âgées restent seules au village dans des conditions très rudes et sans le moindre soin. Mon projet consiste à mettre en place dans ces lieux reculés un système pour assurer la présence permanente de groupes de jeunes locaux qui s'engageraient à passer deux mois par an dans leur village d'origine. J'aimerais que les lamas se sentent également concernés et créent un fonds de solidarité pour permettre aux anciens de s'alimenter correctement et d'avoir accès aux soins. »

# 3

# Les « Poilus » de l'Everest

Sur le chemin qui mène du minuscule aérodrome de Lukla (2 866 mètres) au camp de base de l'Everest (5 345 mètres), les haltes se succèdent dans des villages tous pourvoyeurs de « main-d'œuvre » pour l'industrie touristique d'altitude himalayenne. Si elle n'en est pas le centre administratif – situé à Salleri (2 438 mètres), plus au sud – la plus grosse de ces bourgades, Namche Bazaar, perchée à 3 440 mètres, est la capitale commerciale de la région du Khumbu. C'est une juxtaposition de bâtisses aux toits bleus qui s'élèvent au fil d'une succession de terrasses. Namche n'est pas qualifiée de « Bazaar » par hasard. On y trouve de tout : boulangeries, pâtisseries, salons de thé, bureau de poste, cybercafés, salles de billard, dentiste. Des films de montagne y sont projetés pour animer les soirées, et deux magasins d'équipement d'alpinisme et de trek ultramodernes sont là pour dépanner les étourdis qui auraient omis de fourrer dans leur sac à dos ce qui convient à une équipée au-dessus de 5 000 mètres d'altitude.

Tous les samedis matin, il s'y tient un immense marché proposant une telle diversité et une telle profusion de produits (volailles vivantes, légumes, œufs, épices et même chaussures…) qu'ils semblent surgis de nulle part. Sur des carrés de tissus posés à même le sol ou dans des cagettes en plastique, les paysans des vallées environnantes disposent leurs trésors et tentent d'attirer le chaland. Au sommet de ces terrasses couvertes de victuailles et de vêtements se trouve une halle couverte. D'énormes quartiers de viande de yak se balancent au bout de crochets ou gisent sur les étals d'une armée de bouchers portant à la ceinture le *khukuri* (prononcer

*khukri*) : le terrifiant couteau des Gurkha aux dimensions proches de celles d'un sabre.

Mais le marché et le shopping de dernière minute ne sont pas les seules attractions de Namche. En haut du village, on ne peut manquer le stupa et le musée construits à la gloire des travailleurs d'altitude et de la culture des Sherpa. À l'origine de ces ouvrages, Lapka Sonam Sherpa, 53 ans, propriétaire du coquet lodge adjacent. L'endroit célèbre l'histoire du peuple des Sherpa mais surtout du portage, puis de l'alpinisme, qui a fait sa notoriété internationale. Fils de Sonam Girmi – un travailleur d'altitude engagé à la fin des années 1960 par l'alpiniste et photographe suisse Ruedi Homberger pour une expédition sur l'Annapurna –, Lakpa Sonam, dont la maman était une proche de la famille de Tenzing Norgay, est l'auteur d'un colossal travail statistique sur les Sherpa ascensionnistes de l'Himalaya. La visite de l'enfilade de pièces aux murs tapissés d'une inestimable collection de portraits et de coupures de presse plastifiées à la gloire des héros locaux vainqueurs des cimes environnantes donne le tournis. On la négocie contre quelques roupies, tout comme le passage par les toilettes rustiques.

Atteint de surdité à la suite d'une méningite contractée à l'adolescence, Lakpa Sonam préfère les échanges écrits aux bavardages. Une fois informé du sujet d'étude qui nous amène dans la région, il livre un avis peu engageant.

« Une enquête sur les travailleurs d'altitude ? Personne, par ici, n'aime beaucoup parler des morts », griffonne-t-il sur notre carnet de notes.

L'hôtelier-archiviste-collectionneur indique tout de même les noms de quelques personnes à rencontrer au fil de la montée, même si l'espérance de vie des hommes n'est manifestement pas des plus élevées aux abords de l'Everest. L'Himalayan Database – base de données de référence recensant toutes les ascensions dans l'Himalaya népalais de 1905 à nos jours et scrupuleusement tenue par les Américains Elizabeth Hawley et Richard Salisbury – dénombre près de deux cents sherpas morts en montagne au Népal, dont quatre-vingt-dix-neuf sur les pentes de l'Everest. Et, dans le même laps de temps, on a enregistré dans les rangs de ces travailleurs d'altitude autant de blessures irréversibles dues à des chutes de pierres, de gelures conclues par des amputations, ou de maladies mortelles contractées à force de séjours en haute altitude…

L'Everest a d'ailleurs causé une hécatombe au printemps 2013. Le 8 avril 2013, Mingmar Sherpa, 48 ans, un des six Icefall Doctors, a fait une chute mortelle dans une crevasse près du camp II, alors qu'il préparait la route pour la saison printanière. Le 25 janvier de cette même année, Ang Nima Sherpa, leader des Icefall Doctors, usé par ce travail stressant, s'était éteint à son domicile de Pangboche (3 985 mètres), à l'âge de 59 ans.

Le 5 mai, au camp III (7 160 mètres), Da Rita Sherpa, 37 ans, guide d'une expédition occidentale, a été victime d'une attaque après avoir ressenti un étourdissement. Le 8 mai, Lobsang Sherpa, 22 ans, qui redescendait du camp III, est lui aussi mort après avoir chuté dans une crevasse. Et le 16 mai, Namgyal Sherpa a succombé à une crise cardiaque après sa dizième ascension de l'Everest.

En dépit de ces macabres statistiques, on trouve, à Namche Bazaar, non loin de chez Lakpa Sonam Sherpa, un « vétéran » de l'Everest au destin extraordinaire. Kancha Sherpa, 82 ans, est un magnifique vieil homme. Derrière les larges carreaux de ses lunettes, son visage lisse témoigne d'une immense sérénité. Assis auprès de son épouse qui arbore la tenue traditionnelle des Sherpa – robe longue sans manches croisée sur la poitrine, blouse soyeuse et tablier à bandes multicolores –, Kancha n'est que sourire. Le couple, analphabète, coule une retraite paisible et fêtera dans peu de temps soixante ans de mariage.

Les photos d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants qui envahissent la pièce principale – spacieuse et richement décorée – ne parviennent pas à occulter la place qu'a occupée l'Everest dans l'existence de Kancha Sherpa. Et pour cause… Le maître des lieux est l'unique survivant des cent deux sherpas engagés pour l'expédition britannique de 1953, victorieuse du Toit du monde. Les clichés de cette aventure, en noir et blanc ou en sépia, figurent les porteurs sans l'assistance desquels le Néo-Zélandais Sir Edmund Hillary et le Népalais Tenzing Norgay ne seraient jamais parvenus au sommet. La pose est assez folklorique. Bonnets et lunettes de glacier ont un petit air penché, les silhouettes frêles semblent gauches, mais les sourires étincelants sont ceux d'hommes qui vivent des moments à part. Sur une autre image en couleur, on découvre Kancha Sherpa et sa femme, un peu empruntés, promenés en calèche à travers les rues de Katmandou telles des têtes couronnées en visite officielle. Le vieil

homme explique que la photo remonte aux célébrations nationales du cinquantième anniversaire de l'ascension de l'Everest, en mai 2003.

Kancha Sherpa, le « dernier des premiers » ainsi que la BBC l'a baptisé dans un de ses mini-documentaires, est aujourd'hui considéré comme un des notables de Namche Bazaar, où il possède un lodge. Et un peu plus de soixante ans après la conquête du Toit du monde, il n'a toujours pas parfaitement compris pourquoi tant de monde en fait toute une histoire. Même s'il a aimé apprendre les rudiments de l'alpinisme, cette activité n'a été pour lui qu'un moyen de subsistance. Pauvre comme Job, il a quitté son village à pied avec une poignée de copains, à l'âge de 19 ans, pour aller chercher du travail en Inde, à Darjeeling, alors point de départ des expéditions étrangères. Ce périple de plusieurs jours de marche était à lui seul une gageure. Kancha assure qu'à l'époque, la forêt environnante était si dense que « tout le village s'arrangeait pour aller puiser l'eau en même temps, de peur de rencontrer des ours ».

En Inde, il a eu la chance d'être recruté par les organisateurs de l'expédition britannique de 1953, au tarif de 8 roupies (7 centimes d'euro) par jour de travail. Une aubaine pour lui qui ne savait même pas grimper…

Sans rechigner, il a enfilé d'énormes souliers comme il n'en avait jamais vu auparavant et il a fixé dessus les drôles de pointes acérées qu'on lui avait procurées. Gauche, avec ces crampons aux pieds, il n'a pas tardé à comprendre qu'il valait mieux avancer jambes légèrement écartées pour ne pas réduire en lambeaux ses bas de pantalons.

« Je n'avais jamais rencontré d'hommes aussi grands que ces Anglais, se souvient-il. Ils étaient tellement costauds qu'on flottait dans tous les vêtements qu'ils nous avaient donnés. »

Avec ces « sahibs », les « saabs » comme prononçaient alors les porteurs, Kancha n'a jamais communiqué autrement que par gestes.

« Je ne savais ni lire ni écrire et je ne parlais pas anglais au-delà de quelques mots. »

Il se souvient cependant d'avoir échangé avec Tenzing Norgay, « un homme de cœur » selon lui. Le vieil homme se rappelle aussi avoir dû tailler – avec les autres sherpas – dans des troncs d'arbres les échelles indispensables aux Occidentaux et à leurs aides pour la traversée de la cascade de glace du Khumbu.

« À l'époque, je me demandais vraiment pourquoi grimper sur cette montagne-là était tellement important pour ces étrangers, sourit Kancha.

Moi, je n'y étais que pour gagner ma vie. »

Manque de chance, l'expédition prévue pour durer trois mois a été bouclée en quarante-cinq jours, mais l'accueil triomphal réservé à Katmandou à toute l'équipe lui a permis de se rendre pour la première fois de sa vie dans la capitale de son pays qu'il n'aurait jamais imaginé connaître un jour. Kancha Sherpa n'était pourtant allé que jusqu'au col sud, vers 7 900 mètres. Et il n'a jamais atteint le sommet de l'Everest non plus lors des six expéditions qu'il y a effectuées ensuite…

« À cette époque, les étrangers ne nous en donnaient pas l'opportunité, explique-t-il. On faisait le travail, mais c'étaient eux qui montaient tout en haut. »

En 1973, Kancha a tiré un trait sur les expéditions.

« Trop de sherpas mouraient en montagne, et ma femme ne voulait plus que j'y aille. »

Dans le hameau de Thamo (3 450 mètres), Lhamu Chhiki aussi a supplié son mari de ne plus partir vers les sommets. En vain et pour son malheur… Sur les marches du Tashi Dele Restaurant & Lodge – la halte pour trekkeurs que Chhewang Nima Sherpa et elle avaient acquis grâce à l'argent rapporté des expéditions, pour compléter leurs revenus et envoyer leurs enfants étudier à Katmandou –, Lhamu Chhiki ne sait même plus ce qu'elle attend. Son mari n'est plus là pour faire des projets avec elle.

Pour cette veuve quadragénaire, le temps semble s'être arrêté. Son visage trahit une profonde lassitude, et son regard se perd dans le vague. Sur les murs, les certificats attestant des multiples ascensions de Chhewang Nima sur l'Everest lui infligent une torture quotidienne. Elle se résout pourtant à les y laisser, car ils contribuent à la bonne réputation de son lodge. Mais elle est bien plus fière des attestations scolaires de ses fils qui côtoient les titres de gloire montagnards de son mari disparu. Elle se réjouit qu'Ang Gyaltzen et Lhakpa Tenzing – respectivement âgés de 14 et 12 ans à la mort de leur père – ne manifestent pour l'heure aucune inclination pour les sommets. La partie n'était pas gagnée tant ses enfants ont grandi bercés par les récits des expéditions de leur père.

Le 24 octobre 2010, Chhewang Nima Sherpa – qui travaillait régulièrement pour l'agence américaine Alpine Ascents International, basée à Seattle aux États-Unis – faisait une « pige » au Baruntse (7 129 mètres). Son unique cliente, cette saison-là, était Melissa Arnot, une guide

américaine et auxiliaire médicale spécialisée dans les secours en milieux extrêmes alors âgée de 26 ans.

Cette mission sur un sommet peu technique mais fréquemment gravi par de futurs candidats à l'Everest devait rapporter 900 euros à Chhewang Nima : une belle somme pour la saison automnale… Ce jour-là, il s'est encordé avec Nima Gyalzen, un collègue de la région toute proche du Rolwaling. Les deux hommes ont joint leurs forces pour faire la trace et poser les cordes fixes permettant aux clients de se hisser jusqu'à la cime.

L'accident s'est produit en début d'après-midi à moins de 200 mètres du sommet. Le sol s'est brusquement dérobé sous les pieds de Chhewang Nima qui se trouvait sur une corniche : un surplomb de neige formé par le vent sur une arête… En dégringolant, des blocs de glace ont sectionné la corde qui le reliait à Nima Gyalzen, évitant à ce dernier d'être entraîné dans la chute fatale à son compagnon.

Bien que résidant à quelques jours de marche du camp de base de l'Everest, Lhamu Chhiki n'a jamais rien voulu savoir de la haute montagne et répugne à parler. Elle dit seulement qu'elle détestait que son époux s'y rende « parce que c'est si dangereux ». Elle répète qu'il est mort « parce qu'il n'avait pas un bon compagnon de cordée ». Et elle ne cesse de le pleurer depuis, même si elle semble avoir retrouvé récemment un semblant d'entrain pour assurer un petit service de restauration et garnir de mets locaux les quelques tables qui meublent la salle commune de son lodge.

« Elle n'a littéralement pas fonctionné normalement pendant deux ans, se souvient Melissa Arnot qui a fait rechercher, par hélicoptère et à ses frais, le corps de Chhewang Nima juste après l'accident. Profondément marquée par ce drame, la guide américaine installée dans le Montana rend visite deux fois l'an à Lhamu Chhiki et lui apporte de l'argent pour l'éducation et l'entretien de ses fils. Avec son ami le guide Lakpa Rita Sherpa, habitué de l'Everest et basé depuis quatorze ans aux États-Unis, à Seattle, Melissa a fondé l'organisation caritative Juniper Fund qui s'attache à soutenir financièrement les veuves de travailleurs d'altitude népalaises, et à contribuer à l'éducation de leurs enfants. La situation des uns et des autres est réévaluée tous les cinq ans.

La région de l'Everest ne tue pas tous les travailleurs d'altitude qui la fréquentent, mais il faut admettre que la fréquentation du Toit du monde a généré – et génère toujours – un impressionnant contingent de « gueules

cassées ». Le terme n'est pas exagéré tant ces hommes ressemblent à de grands blessés de guerre…

À Phortse (3 840 mètres), par exemple, on s'invite chez un de ces survivants : Lhakpa Gyalzen Sherpa. À 67 ans, il est bien trop âgé pour avoir jamais profité du KCC[1] établi en 2003 dans son village natal, à l'usage des travailleurs d'altitude. De célèbres alpinistes et guides occidentaux viennent régulièrement y partager leur science de l'escalade avec les jeunes sherpas.

Plusieurs centaines d'entre eux ont bénéficié des conseils dispensés durant ces sessions consacrées à la technique. À notre arrivée dans son habitation sherpa traditionnelle à l'unique pièce encombrée d'une batterie de cuisine en cuivre et située au-dessus de l'étable à yaks, Lhakpa Gyalzen se redresse aussi promptement qu'il peut. Comme s'il craignait d'être pris en flagrant délit de paresse… Manifestement, nous interrompons le repos qu'il s'accorde, frigorifié sous une mince couette rose, sur l'étroite banquette de cette salle commune. Son bras gauche émerge lentement de la couverture. Figé, il forme presque un angle, et les doigts de sa main sont recroquevillés comme des serres d'oiseau. Lhakpa Gyalzen est devenu hémiplégique en 2000, à la suite d'une attaque survenue sur le versant tibétain de l'Everest, à 8 200 mètres d'altitude.

« Je me suis brusquement senti très fatigué et affaibli, explique-t-il. Mais mon client, un Chinois, s'en moquait pas mal et il m'a laissé sur place. »

Incapable de s'alimenter – car faire fondre de la glace pour fabriquer de l'eau à cette altitude peut prendre des heures –, Lhakpa Gyalzen s'est étendu sur le flanc dans une tente.

« J'y suis resté tout seul pendant deux jours, souffle-t-il. C'est un miracle que j'aie survécu. »

Très inquiet pour lui, Patemba Sherpa, un de ses amis, est remonté du camp de base pour tenter de le retrouver, et le guide néo-zélandais Russell Brice – qui a fini par passer par là – a donné de l'oxygène au pauvre bougre.

« Mon copain m'a ensuite enroulé dans la toile de tente, raconte Lhakpa Gyalzen. Il a ficelé avec une corde le paquet que formait mon corps et m'a fait glisser sur la neige sur plusieurs centaines de mètres avant de me porter sur son dos. C'est un bus chinois qui m'a finalement amené jusqu'à l'hôpital où j'ai passé un mois. Ma famille et mes amis ont dû régler tous les frais, car à l'époque on n'avait pas d'assurance. Ni l'opérateur

d'expéditions népalais – pourtant bien connu – pour lequel je travaillais, ni les clients n'ont fait un geste. »

Malgré sa paralysie du côté gauche, Lhakpa Gyalzen ne peut se résoudre à rester chez lui. Il se déplace à grand-peine à l'aide d'une canne, mais lorsqu'il s'aventure au-delà des abords de son foyer, il lui arrive de tomber. Ces jours-là, s'il ne trouve personne aux alentours pour lui venir en aide, il se traîne au sol jusque chez lui tel un ver de terre…

Non loin de chez Lhakpa Gyalzen, à Thame (3 820 mètres), Ang Tsering Sherpa, 67 ans, conte sa propre histoire. Son sourire découvre une dent en or dont il est fier. Jeune berger, il a fréquenté jusqu'à l'âge de 9 ans une école bâtie dans le cadre du programme d'alphabétisation de la vallée du Khumbu par Sir Edmund Hillary. Il avait 18 ans lorsqu'il a atteint pour la première fois le col sud (7 900 mètres) sur le versant népalais. C'était sa première expédition sur le Toit du monde.

« Je ne savais pas grimper, mais un de mes frères m'avait prêté un baudrier et un mousqueton, et je me suis débrouillé, s'amuse-t-il. J'étais fort et je n'utilisais jamais d'oxygène artificiel. De toute façon, je ne supportais pas le masque : ça me donnait l'impression d'être prisonnier. »

Très demandé par les chefs d'expéditions, Ang Tsering a vu sa carrière basculer en 1982.

« J'ai dû dormir trois nuits au col sud tout seul, se souvient-il. Il y avait des vents très violents, et les clients qui devaient monter du camp III et pour lesquels j'avais tout préparé ne sont jamais venus. Comme nous n'avions pas de radio à l'époque, je n'ai pas su qu'ils étaient redescendus. »

Ang Tsering a décidé de rallier le camp de base lui aussi, mais il a contracté de sévères gelures aux mains en fixant ses crampons. Il les a trop serrés, ce qui lui a également valu des gelures au pied droit.

Il est aujourd'hui convaincu que les mantras qu'il n'a cessé de réciter tout au long de son calvaire lui ont permis de survivre.

D'abord transporté à l'hôpital de Kunde (3 840 mètres) trop peu équipé pour le type de soins dont il avait besoin, il a eu les mains et le pied droit bandés, avant d'être évacué vers Katmandou où il a subi plusieurs amputations. Trois mois d'hospitalisation au total…

Il manque désormais à Ang Tsering deux orteils. Les cinq doigts de sa main droite, eux, sont réduits à une unique phalange chacun. De l'autre côté, il ne peut plus compter que sur son index et son majeur. Mais il ne

songe pas à s'en plaindre puisque les médecins ont aussi réussi à sauver une partie de son pouce gauche. Cette « pince », comme il l'appelle, lui permet d'attraper un panier à pommes de terre tout proche, d'où émanent des gazouillis. À l'intérieur, sur coussin disposé en guise de matelas, pédale un nourrisson : un de ses petits-enfants qu'il se prépare à aller promener…

Amputés ou handicapés par des maladies dues à la fréquentation excessive de la très haute altitude, nombre d'anciens travailleurs d'altitude vivent ou survivent ainsi sur leurs terres d'origine, totalement dépendants des soins et de la bienveillance de leur descendance qui officie en général aussi dans le travail d'altitude, mais émigre souvent à Katmandou. Pourtant, l'Everest fait aussi d'heureux hommes.

À 44 ans, Phurba Tashi Sherpa a gravi vingt et une fois l'Everest – la dernière fois en 2013 –, un record absolu d'ascension qu'il partage avec Apa Sherpa, aujourd'hui retraité des sommets himalayens et comme lui originaire de Thame. Phurba Tashi est aussi le seul homme à avoir atteint trente-cinq sommets de plus de 8 000 mètres, mais il n'en est guère ému.

« Je me suis contenté de faire mon métier et, à force de grimper, c'est arrivé », explique-t-il.

Même s'il est conscient de la valeur de ces performances, il n'est pas en quête de publicité ni de sponsors. Il considère plutôt que la pression que lui imposerait consciemment ou inconsciemment le fait d'en bénéficier serait une « distraction dangereuse » dans une profession aussi engagée que la sienne.

Ce père de quatre enfants, fervent bouddhiste, et dont le fils aîné étudie dans un monastère de Katmandou, est particulièrement attaché aux traditions. Et il trouverait presque suspect l'empressement que mettent certains de ses congénères à rejoindre l'Eldorado que représentent les pays occidentaux. Selon lui, « on peut gagner sa vie au Népal dans le respect de la culture des Sherpa ».

Phurba Tashi s'emploie d'ailleurs discrètement à lever des fonds pour l'entretien des ponts et des chemins du Khumbu, ou en faveur du développement d'un centre culturel intégré à l'école de Khumjung offerte par sir Hillary.

Russell Brice a « découvert » Phurba Tashi Sherpa alors qu'il travaillait comme aide-cuisinier sur le versant tibétain de l'Everest dans une expédition organisée par l'agence népalaise Asian Trekking d'Ang Tshering Sherpa.

Brice a deviné que Phurba Tashi recelait de véritables talents de grimpeur et n'a pas été déçu. Le duo forme depuis des années un tandem inséparable et le Népalais est désormais sirdar. Selon son « boss », peu de travailleurs d'altitude sont capables de tenir la cadence de Phurba Tashi lorsqu'il fait la trace en altitude.

« Il est honnête, bosseur, ambitieux au sens noble du terme et c'est un parfait gentleman, insiste Russell Brice. S'il était originaire d'un pays industrialisé, il aurait sûrement reçu une distinction pour sa contribution à l'harmonie de l'humanité. »

# 4

# Veuves et orpheline de l'Everest

Anita Lama, Menuka Magar Gurung et Doma Khatri se sont faites belles pour notre rendez-vous dans une pizzeria de Katmandou. Elles plaisantent, elles rient même, tout en mangeant de bon cœur. Mais ce déjeuner n'est qu'une parenthèse dans leur triste quotidien. L'atmosphère s'alourdit brutalement à l'évocation de l'avalanche du 18 avril 2014 qui les a poussées les unes vers les autres. Il y a seulement quelques mois, les trois jeunes femmes ne se connaissaient pas. Aujourd'hui, soudées par le drame qui les a frappées, elles se téléphonent presque chaque jour pour tenir le coup. Conscientes qu'il en va de leur avenir, elles suivent plusieurs fois par semaine des cours d'anglais alors financés par le fonds de l'ERC[1], dont les fonds sont supervisés par la NMA, le Club alpin népalais qui les soutient depuis l'accident. Aux autres élèves, elles taisent leur histoire.

L'avalanche a tué les époux d'Anita, 23 ans, et de Menuka, 25 ans – mamans d'enfants en bas âge –, ainsi que le père de Doma, 21 ans. Cette dernière, célibataire, a désormais la lourde charge de faire vivre sa mère, son frère et sa sœur. La tradition bouddhiste leur interdisant toute célébration festive durant trois ans, aucune de ces trois jeunes femmes sans grandes ressources ni formation professionnelle ne peut songer à se remarier avant le printemps 2017. Pour autant, il leur faut continuer à vivre et trouver des solutions pour subvenir aux besoins des leurs.

L'Everest a toujours servi de toile de fond à leur existence. Dans leur milieu et leur entourage, rares sont les hommes qui n'y passent pas deux à trois mois chaque printemps, avant de repartir encore aussi longtemps à l'automne sur des sommets environnants. Ces jeunes femmes n'ont pourtant

qu'une notion vague des contraintes et des dangers auxquels ils font face. Comme les épouses de travailleurs d'altitude des générations précédentes, elles préfèrent ne pas savoir. Étonnamment, la généralisation des téléphones mobiles n'a pas stimulé leur curiosité. Si leur utilisation a largement fait évoluer les rapports familiaux en instaurant la possibilité d'un contact permanent inenvisageable auparavant, les portables ont surtout contribué à créer l'illusion qu'une expédition sur le Toit du monde est pour leurs hommes l'équivalent d'une succession de journées bien remplies comme d'autres en passent au bureau. Grâce à leurs Smartphone et aux tarifs abordables au Népal des textos et des communications, les travailleurs d'altitude donnent désormais des nouvelles rassurantes, parfois plusieurs fois par jour.

Menuka Magar Gurung échangeait ainsi quotidiennement des nouvelles du foyer avec son mari Ash Bahadur Gurung, âgé de 28 ans. La veille de sa mort, il avait encore appelé pour parler de tout et de rien. Toujours sous le choc, sa jeune veuve raconte mécaniquement qu'elle avait épousé Ash Bahadur sept ans plus tôt et qu'elle avait donné naissance à une fillette, Alishma, et à un garçon, Abin, respectivement âgés de 5 ans et 10 mois au moment du drame. Ash Bahadur travaillait comme porteur depuis l'âge de 15 ans. À 19 ans, il avait participé à sa première expédition à l'Everest, mais son manque d'expérience l'avait cantonné au camp II (6 400 mètres).

« Il était confiant, toujours content de partir, dit Menuka, mais j'étais plus mitigée. Je ne connais pas la haute montagne car nous sommes originaires des collines, de Laprak (2 200 mètres), dans le district de Gorkha. »

Plusieurs oncles de Menuka ont été eux aussi travailleurs d'altitude, et elle a souvent entendu des histoires de destins tragiquement abrégés par la montagne, et vu de nombreuses familles basculer dans la dépendance et la misère après la mort sur les sommets d'un père ou d'un fils. Elle sourit en évoquant son époux disparu. En népali, nous apprend-elle, Ash signifie « espoir » et Bahadur, « brave » ou « courageux ». Elle le décrit comme un petit homme jovial, enrobé et bon vivant.

« Il aimait bien manger et il parlait toujours des expéditions comme d'une occasion de faire de l'exercice et de perdre du poids, se souvient la jeune femme. Cette fois, il était prévu qu'il aille au sommet et j'étais contente pour lui. »

Avec tous ses collègues grimpeurs, Ash Bahadur avait pris part aux *pujas* du 17 avril 2014 à la gloire de Miyolangsangma, la déesse dont l'Everest

est le palais. Il avait prié avec ferveur et avait ensuite prévenu son épouse que ses collègues et lui commenceraient dès le lendemain à acheminer vers le camp I le matériel indispensable aux clients pour réaliser leur rêve de sommet. Des tentes, des bouteilles de gaz pour la cuisine, des bombonnes d'oxygène pour mieux supporter l'altitude, des duvets, mais aussi des cordes à fixer pour leur permettre de se hisser jusqu'en haut.

« Comme toujours il m'a demandé des nouvelles des petits, comme toujours je lui ai recommandé d'être prudent, et comme chaque fois il m'a rassurée en me disant de ne pas écouter les fables qui circulent à propos de l'Everest, ni les oiseaux de mauvais augure. »

Menuka Magar Gurung a passé une nuit puis une matinée comme les autres avec ses enfants. Le 18 avril, une de ses tantes a appris la nouvelle de l'avalanche en regardant la télévision, mais ses oncles ont décidé de ne pas alarmer inutilement la jeune femme.

« Ils voulaient tous me protéger tant qu'on n'était sûr de rien », les excuse-t-elle.

Lorsqu'elle a eu vent de l'accident survenu en passant par hasard devant un écran de télévision, en plein après-midi, elle avoue ne s'être « pas sentie concernée ».

« Ash Bahadur m'avait bien dit qu'il partirait le 18 avril à "3 heures" du camp de base, mais j'avais compris que c'était 3 heures de l'après-midi », se souvient-elle, confirmant son manque de familiarité avec les us et coutumes des expéditions en haute altitude.

« J'étais persuadée qu'il n'avait pas encore entamé sa montée, mais, comme les nouvelles continuaient à arriver, de plus en plus alarmantes, j'ai essayé de le joindre avec insistance, sans résultat… »

Dans le deux-pièces familial de Lainchaur, un quartier situé au nord du palais de l'ex-roi du Népal, devenu un musée national, elle venait de coucher son fils Abin lorsqu'un oncle est venu lui annoncer l'atroce nouvelle. Ash Bahadur avait disparu dans l'avalanche et son corps – ainsi que celui de deux collègues – n'avait pas été retrouvé.

« J'ai cru à un mauvais rêve, murmure-t-elle. Mon cœur me soufflait qu'il pouvait être encore en vie, mais mon esprit savait bien qu'il était parti pour toujours. »

Comme Anita pour son mari et Doma pour son père, Menuka est allée prier au monastère sherpa proche du stupa de Bodhnath – site international de prières et de pèlerinage –, soutenue par sa sœur, un oncle et une tante.

« Afin que l'âme d'Ash Bahadur parte en paix », puisqu'il est peu probable que son corps ressurgisse un jour des tonnes de neige sous lesquelles il est enseveli et qu'une mort brutale n'est jamais de bon augure.

Là a eu lieu une *puja* funéraire, une *powa* : un rituel complexe de trois jours et trois nuits. Le bouddhisme tibétain considère en effet que, durant cette période, l'*âtman*, le souffle vital, n'a pas encore quitté le défunt et que celui-ci peut ressusciter. Les bons offices d'un lama ou d'un moine l'en préservent. Pendant plusieurs jours pourtant, à sa petite Alishma qui demandait quand son papa reviendrait, Menuka n'a rien voulu répondre, comme si Ash Bahadur allait réapparaître.

Sous la main qui lui prodigue une caresse de réconfort, le dos de la jeune veuve se raidit. Les bras croisés, le teint cireux sous les traits de crayon khôl et le rouge à lèvres écarlate, elle est résolue à faire face.

« Je n'aime pas pleurer, lâche-t-elle farouchement. Ce qui nous arrive est difficile, mais nous devons être fortes et aller de l'avant. Il est évident que personne ne le fera pour nous. »

Son époux disparu, elle a réalisé qu'elle et ses deux bambins ne représentent plus qu'un fardeau aux yeux de sa belle-famille.

« La famille de mon mari ne m'aide en rien, constate-t-elle. Ils se contentent de me donner du "Bonjour, ça va ?", comme si rien ne s'était passé. Je dois trouver du travail, apprendre à subsister par moi-même et prendre soin de moi autant que de mes enfants. »

Une fois son anglais un peu plus solide, Menuka prévoit d'étudier la gestion hôtelière et, plus tard peut-être, de partir travailler aux États-Unis. Elle pourrait en cela bénéficier du soutien d'un parfait inconnu : l'avocat californien Edwin Marzec. Retraité des prétoires, cet homme de 67 ans tentait au printemps 2014 de devenir l'Américain le plus âgé à atteindre le sommet de l'Everest[2]. Il était client de l'opérateur d'expéditions pour lequel travaillait Ash Bahadur. Il a manifesté une tristesse sincère empreinte de culpabilité au moment de la disparition d'Ash Bahadur Gurung. Il avait en effet insisté pour que ce dernier fasse partie de l'aventure et soit son guide sur l'Everest. Lors d'une expédition antérieure au Yala Peak (5 520 mètres), le Népalais l'avait sauvé d'une mort certaine alors qu'il perdait pied sur la voie où son groupe progressait. En larmes, Edwin Marzec a loué dans les médias l'humanité et la simplicité de son sherpa favori qui avait toujours minimisé son acte altruiste en affirmant n'avoir fait « que son devoir ».

Décrit comme « doux mais déterminé » par ses proches, le père de Doma, Dorje Khatri, âgé de 46 ans, s'était affirmé au fil du temps comme un leader politique et syndical. Membre du Parti communiste népalais et vice-président de l'UNITRAV, il avait fédéré ses collègues et militait en faveur de salaires corrects et de la reconnaissance de droits professionnels pour sa corporation. Également défenseur très actif de l'environnement, il dénonçait régulièrement les effets du réchauffement climatique sur l'Everest. En 2011, il avait planté le drapeau de la Confédération syndicale internationale (CSI), organisme de défense des travailleurs du monde entier, au sommet de l'Everest. Et il avait participé, fin 2011, en Afrique du Sud, à la conférence de Durban sur les changements climatiques.

Ironie du sort, c'est la disparition de son père qui a ouvert à Doma Khatri les portes du monde du travail. De 10 à 17 heures, six jours par semaine, elle est désormais réceptionniste-standardiste et aide à la comptabilité à Himalayan Guides Nepal, l'agence de trekking et d'expéditions située dans le quartier touristique de Katmandou, et pour laquelle travaillait Dorje. Mais, tout comme les autres familles de victimes, Doma Khatri a dû attendre patiemment l'automne 2014 pour percevoir les indemnités de décès (un million de roupies, soit 9 000 euros) des primes d'assurance des travailleurs d'altitude. Le ministère des Finances a bloqué cette somme pendant des mois, évoquant le retard du Parlement à valider la nouvelle réglementation. Par ailleurs, les économies réalisées chaque saison par son père fondent comme neige au soleil, et son salaire mensuel de 11 000 roupies (100 euros) ne constituera pas longtemps un appoint suffisant pour subvenir aux besoins de sa sœur Phupu Lhamu, 18 ans, de son frère Chhiring Dorjee, 14 ans, et de sa mère Phupu Thakche Sherpa, 42 ans. Rongée par le chagrin et la culpabilité, cette dernière s'est murée dans le silence et ne sort plus de chez elle. Deux mois avant sa mort, Dorje Khatri avait été victime d'un accident de montagne qui avait sonné pour les siens comme un avertissement. Pris dans une avalanche, il en avait été extrait *in extremis* avant d'être évacué par hélicoptère vers un hôpital de Katmandou.

« Il suffoquait sous la neige quand on l'a sorti, raconte Doma. Et les deux autres travailleurs d'altitude qui étaient avec lui sont morts. »

Il était, selon elle, « encore mal remis » quand il est retourné sur l'Everest pour la saison printanière. Doma et sa mère ont pourtant ravalé leurs réticences à le voir partir.

« C'était lui qui faisait vivre la famille et il semblait renaître à l'idée de retrouver son activité, plaide la jeune femme. Cette fois encore, ajoute-t-elle fièrement, il devait faire le sommet qu'il avait déjà réussi neuf fois en dix expéditions depuis ses débuts comme travailleur d'altitude en 2003. »

Le 14 avril, à l'occasion du nouvel an népalais, Dorje Khatri s'était brièvement entretenu par Skype avec ses enfants. Mais la communication s'était brutalement interrompue, le privant de parler à son épouse. Doma, son frère et sa sœur s'étaient consolés de ne pouvoir rétablir le contact en se convainquant qu'ils pourraient tous échanger à nouveau sous peu.

Dans cette famille, originaire du village de Gunsa, dans le district de Taplejung, au nord-est du pays près de la frontière indienne, d'autres hommes exercent la même profession que Dorje. Tous ont conscience des dangers auxquels sont exposés les travailleurs d'altitude : avalanches, chutes, hypoxie, œdèmes pulmonaires ou cérébraux… C'est l'un d'eux, un oncle maternel installé à Bodhnath, qui s'est chargé de prévenir Doma en début d'après-midi, le 18 avril. Propriétaire d'une agence de treks et d'expéditions, il comptait parmi ses clients plusieurs candidats à l'Everest à ce moment-là. Une tante vivant dans la montagne s'est également manifestée par téléphone. A alors débuté une période d'angoisse mêlée au fol espoir d'un miracle…

Suspendue aux nouvelles diffusées par les chaînes d'information en continu, la famille Khatri s'est d'abord refusée à croire à la disparition de Dorje et est entrée en prière.

« Tout le monde répétait qu'il était impossible que papa fasse partie des victimes, qu'il était trop fort, trop expérimenté pour s'être fait piégé », se souvient Doma.

L'attente s'est installée, interminable, inhumaine, jusqu'à ce que le téléphone retentisse dans l'après-midi. C'était l'employeur de Dorje qui confirmait la disparition de seize travailleurs d'altitude sans révéler d'identités. Mais il livrait ce détail sans grande équivoque : on avait retrouvé le sac de Dorje Khatri, mais sans le localiser, lui. Les sauveteurs l'ont retrouvé le lendemain, suspendu tête en bas dans une crevasse.

Doma et les siens ont voulu revoir Dorje avant sa crémation, lorsqu'un hélicoptère l'a ramené, enroulé dans une bâche.

« Nous voulions nous assurer qu'il parte paisiblement », explique sa fille aînée.

Ils ont découvert un visage très abîmé et un corps démantibulé par la violence de l'avalanche : la dépouille d'un homme méconnaissable dont l'image tourmentée restera à jamais gravée dans leur mémoire…

« Ma mère ne cesse de pleurer, le jour, la nuit, se désole Doma tout en se mouchant dans son gilet. Elle répète que son compagnon de vie est parti, et qu'il a dû avoir tellement froid. Elle refuse toute visite. »

Le jeune frère de Doma est « malade ».

« Quand il parle, c'est de papa, dit-elle. Depuis sa mort, il a sans arrêt mal à la tête et au ventre. Il est incapable d'aller à l'école. Il l'admirait tellement qu'il est complètement perdu. »

Comme s'il avait eu une prémonition, Dorje Khatri avait recommandé à son aînée de « prendre bien soin de tout le monde au cas où il [lui] arriverait quelque chose ». Doma s'efforce dorénavant d'assumer cette écrasante responsabilité. Sa vie de femme ? Il lui est interdit de l'envisager jusqu'au printemps 2017, date de la fin du deuil traditionnel bouddhiste. Durant cette période, les membres de la famille peuvent assister aux fêtes ou aux cérémonies, mais la tradition leur interdit de prendre directement part aux réjouissances, comme de danser, par exemple… Par ailleurs, pendant trois ans ils doivent organiser une cérémonie commémorative à la date anniversaire du décès.

Des trois compagnes d'infortune, c'est sans doute Anita Lama qui peine le plus à remonter la pente. Les babillages de sa petite Dolma parviennent tout juste à lui arracher un sourire. Broyée par la perte de son mari Asman Tamang, âgé de 26 ans, Anita a été recueillie par son frère aîné âgé de 40 ans, sa belle-sœur de 38 ans et son neveu de 18 ans, dans leur maison sur les collines de Bansbari surplombant Katmandou et Bodhnath. Son grand frère fait de longs séjours réguliers à Dubai ou au Qatar, où il travaille dans la restauration rapide pour assurer une existence confortable à sa famille. Anita souffre d'insomnie et pleure presque constamment. Elle rêvait de devenir journaliste avant d'épouser Asman, rencontré à Katmandou. Il exerçait l'activité de guide de trek sur le circuit de l'Annapurna. Il avait opté pour les expéditions en 2012 peu avant la naissance de Dolma, premier enfant du couple, pour mieux « gagner sa vie ». Ce printemps 2014 n'était que le second qu'il passait sur l'Everest. Par le biais de la NMA, il avait suivi une formation de base pour apprendre à cramponner et à grimper. Il comptait se perfectionner à la faveur d'autres

cours dispensés par cette association. Idéalement, il aurait aimé pousser jusqu'au diplôme népalais de guide de haute montagne reconnu au niveau international depuis 2012 : une formation onéreuse qui dure plusieurs années…

Anita a appris l'accident en écoutant la BBC en milieu de journée, le 18 avril. Peu avant que le patron de l'agence Himalayan Ecstasy, qui avait recruté Asman pour la saison, ne lui annonce son décès au téléphone… Comme il se doit, la jeune femme a reçu 40 000 roupies népalaises (350 euros) du Relief Fund for Victims of Disasters. Puis, à l'instar des autres familles de victimes, et par le biais du comité de secours d'urgence – l'ERC, chapeauté par le président de la NMA et tout spécialement mis en place pour faire face aux conséquences de l'avalanche –, Anita a reçu 50 000 roupies (440 euros) de la NMA, la même somme de la TAAN, et enfin 25 000 roupies (220 euros) de l'EOA.

Sans ressources à l'heure actuelle, Anita n'a pourtant pas gardé les indemnités de l'assurance vie pour elle. Elle en a reversé la moitié (soit 4 500 euros) à sa belle-mère, maman d'une tribu de six filles et deux garçons dont Asman était le benjamin. Celle-ci vit seule et sans revenu dans un hameau situé à plusieurs jours de marche de Salleri, bourg administratif du district de Solukhumbu. Comme toutes les veuves, Anita a dû sacrifier aux rituels entourant les funérailles dans la religion bouddhiste : des cérémonies visant à favoriser la réincarnation du défunt et pour le règlement desquelles nombre de familles empruntent à des taux élevés à des usuriers ou à des relations. Dans certains cas, signe d'abnégation suprême, les femmes vont jusqu'à vendre leurs bijoux. Le coût de ces obsèques – exorbitant dans le contexte économique népalais – a largement dépassé le montant des primes d'assurance touché par Anita, puisqu'elle a dû payer deux fois.

Les funérailles de son époux ont en effet été célébrées une première fois à Katmandou où le corps avait été ramené pour des cérémonies organisées par le comité de bienfaisance Tamang de la capitale, puis il a fallu recommencer dans le village d'origine d'Asman. Par tradition, la mère et les proches du défunt se devaient de lui offrir les mêmes égards avec le lama principal du monastère le plus proche, et ils n'y auraient dérogé pour rien au monde.

« Nous avons dépensé 360 000 roupies (3 160 euros), car les trois premiers jours, il faut s'attacher les services de seize lamas afin que les

prières soient continuelles, explique Anita. Après le troisième jour, treize lamas sont restés ainsi que le Rinpoché[3] qui était le maître de la cérémonie. »

Ce dernier a orchestré le traditionnel rituel de quarante-neuf jours permettant à l'âme de se séparer du corps et durant lesquels les cent huit volumes de texte du canon bouddhique sont lus jour et nuit sans discontinuer.

La NMA a assuré à Anita que l'éducation de sa fille Dolma, âgée de 11 mois au moment de l'accident, serait prise en charge grâce à un fonds géré par l'association, tout comme celle des autres orphelins de l'avalanche. Mais à l'aube de 2015, la jeune femme se montre déçue et sceptique. Ses tentatives d'approche des responsables de l'association pour leur soumettre son projet de reprise d'études et présenter la facture de ses cours d'anglais – 5 000 roupies par mois (44 euros) – ont été, selon elle, fraîchement accueillies. Une première requête pour se lancer dans des études d'infirmière a été jugée « trop chère », puis sa proposition d'étudier le journalisme a également été refusée. À la suggestion qu'elle a faite de participer aux frais de scolarité, elle n'a obtenu aucune réponse. Résolue à « ne plus rien demander », la jeune femme considère son avenir comme sérieusement compromis. Maigre consolation : le fait de ne pas appartenir à une ethnie hindouiste dispense Anita de prendre à vie le deuil vestimentaire blanc et l'autorise à se marier un jour. Sa petite Dolma, elle, gambade et resplendit de santé. Très entourée par la famille de sa mère, la fillette ne réalise pas encore qu'elle ne connaîtra jamais son père.

# 5

# Wang Jing-Phurba Gyaltsen : alliance sino-népalaise sur le Toit du monde

Phurba Gyaltsen Sherpa porte beau et brandit volontiers l'« honneur des sherpas » dont il s'estime un des meilleurs garants. L'immeuble qu'il possède dans le quartier de Chabahil à Katmandou – un bâtiment de cinq étages dont les deux plus bas sont le siège de son agence de trekking et d'expéditions Himalayan Sherpas Adventures –, témoigne de sa réussite sociale et professionnelle. En cet automne 2014, il rentre tout juste d'un voyage en famille à Paris et à Barcelone. Son père déambule dans le spacieux appartement, où il vient chaque automne pour quelques mois rompre un peu avec les rigueurs de l'altitude. Comme il le fait chez lui au village, le vieil homme égrène son *malla* à cent huit perles en bois tout en récitant des mantras. La vie de ce Népalais qui sait à peine lire s'écoule à un rythme diamétralement opposé à celui qui anime celle de ses petits-enfants. Le fils de Phurba Gyaltsen est étudiant aux États-Unis, à l'université du Minnesota, et sa fille tout juste bachelière s'offre une année sabbatique pour choisir sereinement l'université européenne dans laquelle elle devrait entamer un cursus de commerce et de management.

Le maître des lieux est également propriétaire des hôtels d'altitude dans les villages de Phakding (2 610 mètres) et de Kongde (4 250 mètres), tous deux situés le long du chemin ultrafréquenté qui conduit au camp de base de l'Everest. Âgé de 47 ans, Phurba Gyaltsen est originaire de Lukla, point de passage obligé des trekkeurs de la vallée du Khumbu et des prétendants au sommet du Toit du monde. C'est sur le minuscule aérodrome considéré comme le plus dangereux du monde et tenant en une seule et étroite piste de

500 mètres de cette bourgade campée à 2 860 mètres d'altitude qu'ils débarquent par dizaines tous les quarts d'heure, chaque jour au début du printemps, d'avions bimoteurs ou d'hélicoptères en provenance de Katmandou. De là, ces alpinistes entament une marche d'acclimatation d'une huitaine de jours qui les mènera au camp de base.

Dans le Khumbu, Phurba Gyaltsen a coulé une existence similaire à celle de la plupart des jeunes garçons de l'ethnie des Sherpa. Il a fréquenté l'école de Khumjung (3 970 mètres), construite dans le district de Solukhumbu dans le nord-ouest du Népal en 1960 grâce aux fonds collectés par le Néo-Zélandais Sir Edmund Hillary après sa conquête de l'Everest le 29 mai 1953, au sein d'une expédition britannique, au côté du plus célèbre des Sherpa : Tenzing Norgay. Sir Edmund, soucieux d'offrir un accès à l'éducation aux enfants du peuple qui l'avait accompagné dans sa quête, a ainsi bâti une vingtaine d'établissements scolaires dans cette région de haute montagne. Mais contrairement à beaucoup d'hommes de sa génération, Phurba Gyaltsen a poussé les études plus loin.

Titulaire de licences en littérature et journalisme décrochées à l'université Tribhuvan de Katmandou, et d'un master en sociologie, il a d'abord exercé durant deux ans la profession de journaliste dans un hebdomadaire népalais.

« Je rêvais de devenir un bon journaliste, explique-t-il. Car il n'y en avait pas à l'époque chez les Sherpa. »

Phurba Gyaltsen s'est cependant très vite révélé bien meilleur homme d'affaires qu'homme de plume. Lors d'un séjour de trois mois au Japon, une rencontre avec un tour-opérateur qui envoyait des clients au Népal l'a encouragé à changer de voie. Il s'est ainsi intéressé au tourisme de montagne et il est revenu créer sur son sol natal une agence de trekking en 1992. Depuis Katmandou, il assure la logistique pour des clients et des opérateurs d'expéditions étrangers contraints par la loi népalaise à faire appel aux services d'agences nationales. Cet univers ne lui était pas inconnu.

« Quand j'étais jeune, pendant les vacances, je travaillais comme porteur, raconte-t-il. Dans ce cadre, j'ai gravi des "trekking peaks[1]" comme l'Island Peak (6 189 mètres) ou le Lobuche Peak (6 119 mètres). J'aimais vraiment grimper, mais je devais le faire à l'insu de mes parents. Ils voyaient trop de sherpas mourir dans l'Himalaya, et je suis le seul garçon dans ma fratrie, parmi quatre sœurs. »

Phurba Gyaltsen dit avoir largement développé son entreprise au-delà des frontières népalaises.

« Mon agence a des antennes en Allemagne, à Barcelone, à Vienne, en Croatie, au Japon et à Bratislava, énumère-t-il fièrement. Je draine huit cent cinquante clients par an dans l'Himalaya et j'emploie sept personnes dans mes bureaux. »

L'essentiel de sa clientèle vient d'Allemagne. Il assure pouvoir concocter une expédition couronnée de succès au sommet de l'Everest pour 40 000 euros. Entre marche d'approche, acclimatation, ascension et redescente, il propose ainsi cette équipée d'un peu plus de deux mois à un tarif très compétitif par rapport à ceux pratiqués par les opérateurs étrangers qui peuvent atteindre 70 000 à 90 000 euros. Il explique ses prix alléchants – pour un service qu'il garantit identique à celui de ses concurrents par l'épaisseur de son carnet d'adresses et l'économie d'intermédiaires qu'il réalise – quand les agences occidentales ne peuvent se passer de leurs services.

« Je suis Sherpa, je vis à Katmandou où les travailleurs d'altitude viennent chercher du travail et je les connais tous, dit-il. Je peux donc recruter directement les meilleurs, or ils sont la force vive des expéditions. »

De fait, sans les qualités d'infatigables porteurs et la résistance à la haute altitude des sherpas, aucune tentative commerciale ne serait couronnée de succès. Les arguments de Phurba Gyaltsen ont immédiatement séduit Wang Jing. Quelques jours après l'avalanche qui a emporté seize sherpas, le 18 avril 2014, le patron d'Himalayan Sherpas Adventures a accepté de faire de cette alpiniste et femme d'affaires chinoise âgée de 39 ans l'unique « cliente » à se hisser sur le Toit du monde par le versant népalais ce printemps-là. Ce succès les a tous deux placés au cœur d'une vive controverse qui fera date dans l'histoire du plus haut sommet de la planète. Car l'énergique Chinoise au format de poche doit à peu près autant cette « distinction » à son opiniâtreté qu'à son portefeuille fort bien garni. Elle s'est taillé depuis plusieurs années une réputation de généreuse donatrice dans la vallée du Solukhumbu – ce pays sherpa qui débouche sur le camp de base de l'Everest. Elle a distribué de l'argent sonnant et trébuchant à des opérateurs étrangers, tout autant qu'aux Icefall Doctors, et même à une compagnie d'hélicoptères népalaise. Elle a notamment signé un chèque de 26 000 euros à l'école de Chaurikarka, proche de Lukla, puis a donné la

même somme à l'hôpital de Namche (3 440 mètres) lors de sa redescente de l'Everest en mai 2014. Elle apporte aussi régulièrement son écot à des opérations de nettoyage et traitement d'ordures sur les sommets népalais. Et elle signale que le montant de ses dons est « beaucoup plus élevé » en Chine et qu'ils concernent essentiellement des projets environnementaux.

Originaire de Ziyuan, un petit village de la province du Sichuan, fille d'un ouvrier et d'une employée municipale et dernière d'une fratrie de quatre enfants, Wang Jing se destinait à devenir institutrice avant d'arrêter l'école à 15 ans pour gagner sa vie comme serveuse. C'est dans le restaurant où elle travaillait qu'elle a rencontré en 1993 son époux Qinghua, de six ans son aîné. Ensemble, ils ont acquis la licence d'un modèle de tente de camping dont la jeune femme aurait cousu le prototype de ses mains. Le couple a ensuite fondé une fabrique de tentes baptisée Tianhui – « Que du bonheur » en chinois – et s'est diversifié dans l'équipement *outdoor* en créant en 1999 la marque Toread qui signifie « petits lutins protégeant la forêt ». Le duo, parent de deux fillettes de 11 et 9 ans, est aujourd'hui à la tête d'un empire commercial de mille cinq cents boutiques en Chine dont la devise est « *Growth Together, Share Together*[2] », et les ventes de Toread à l'étranger représentent 2 % de son chiffre d'affaires.

Wang Jing, qui affirme avoir repris et achevé avec succès des études universitaires de management entre-temps, est férue de ski et de plongée sous-marine. Elle s'est découvert une passion pour l'alpinisme en 2007 en testant ses propres produits. La dame a rapidement visé très haut. Elle explique avoir vaincu un total de neuf montagnes de plus de 8 000 mètres – plus le Nuptse (7 861 mètres) sans oxygène, ce qui fait d'elle la Chinoise la plus officieusement « titrée » dans ce domaine. En 2010, elle a gravi une première fois l'Everest, avant de rééditer la performance en 2012. C'est à cette époque qu'elle s'est mise en tête d'atteindre dans la même année et en un temps record les *Seven Summits*, les sommets les plus élevés de chacun des continents : l'Everest pour l'Asie, l'Aconcagua (6 962 mètres) pour l'Amérique du Sud, le mont McKinley ou Denali (6 194 mètres) pour l'Amérique du Nord, le Kilimandjaro (5 895 mètres) pour l'Afrique, le mont Elbrouz (5 642 mètres) pour l'Europe, le massif Vinson en Antarctique (4 892 mètres) et la pyramide Carstensz (4 884 mètres) en Indonésie pour l'Océanie. Ce challenge a été imaginé et réalisé en avril 1985 par l'Américain Richard Bass, propriétaire de la station de ski Snowbird dans l'Utah. Wang Jing y a ajouté sa touche personnelle en

ralliant à skis les pôles Sud et Nord. Elle réfute l'idée qu'il s'agissait pour elle de promouvoir sa marque au plan international.

Dans le cadre de ce défi, la Chinoise s'apprêtait donc à remonter sur l'Everest et terminait la première partie de son acclimatation sur le Lobuche Peak (6 119 mètres) le 18 avril 2014, jour de l'avalanche meurtrière. Comme les autres, l'expédition du guide néo-zélandais Russell Brice dont elle était membre a fait demi-tour. Mais Wang Jing n'entendait pas pour autant tirer un trait sur ses ambitions. C'est ainsi que, le 2 mai 2014, Phurba Gyalsten est entré en scène. Par l'intermédiaire d'une connaissance commune, il s'est chargé de s'occuper discrètement et rapidement de la logistique nécessaire à l'alpiniste chinoise – qui ne parle pas népali et maîtrise mal l'anglais – afin qu'elle poursuive sa quête sur l'Everest déserté. En trois jours, l'agent a recruté une équipe de cinq sherpas et deux assistants avec lesquels elle dit avoir, comme toujours, communiqué « par des dessins, des gestes ou dans un anglais basique ». Phurba Gyalsten a également affrété un hélicoptère de la compagnie Fishtail Air qui a effectué la bagatelle de vingt-huit vols entre le camp de base et le camp II pour acheminer grimpeurs, cuisiniers et matériel, leur épargnant ainsi les dangers de la traversée de l'Icefall, la cascade de glace du Khumbu qui n'était plus sécurisée.

Le mont Everest n'est pourtant pas le domaine de prédilection du Népalais, tant s'en faut. Il n'y a organisé « que » quatorze expéditions depuis ses débuts en 1992 et lui préfère les sommets moins élevés. Mais l'occasion était trop belle d'utiliser ses solides réseaux dans un État rongé par la corruption. Il est un des cinq membres du secteur privé sur les onze que compte au total la NTD[3], l'organisme qui délivre, entre autres, les certificats d'ascension.

« Wang Jing a d'abord pensé reporter sa tentative sur le versant tibétain, mais le gouvernement chinois lui a refusé le permis d'ascension. Alors il était encore plus improbable que des sherpas obtiennent leurs visas », poursuit Phurba Gyaltsen. Qu'à cela ne tienne, puisqu'il entretenait de bonnes relations avec le ministère népalais du Tourisme de l'époque (MoCTCA) – entièrement remanié en septembre 2014, après quatorze mois aux affaires –, il s'est « adressé directement à lui ».

Il affirme que les autorités lui ont « demandé d'emmener dix clients, puis seulement un ou deux autres en plus de Wang Jing » pour enrayer la rumeur

de « fermeture » de l'Everest et de grève des travailleurs d'altitude qui avait suivi le demi-tour des expéditions après l'avalanche d'avril.

« Mis à part Jing, tous les clients étrangers étaient de toute façon repartis, plus personne ne semblait avoir envie de grimper. »

C'est encore le MoCTCA qui a permis que Mme Wang et son équipe de sherpas utilisent un hélicoptère du camp de base au camp II, leur permettant ainsi d'entamer l'ascension depuis l'altitude de 6 400 mètres. Une pratique totalement exceptionnelle, puisque seuls les appareils intervenant pour porter secours sont en principe autorisés à voler au-dessus de l'altitude du camp de base, et une entorse à l'éthique de l'alpinisme dont une règle non écrite ne considère une ascension accomplie que lorsqu'elle a été effectuée du pied au sommet d'une montagne en restant « à sa surface ».

« Cette fois, c'était un cas vraiment particulier », plaide Phurba Gyaltsen.

L'accident du 18 avril 2014 s'est en effet produit avant que la montagne ne soit totalement équipée pour la saison. Les 11 kilomètres de cordes fixes qui permettent depuis 2010 à des grimpeurs pas toujours rompus aux techniques de cramponnage et d'escalade d'évoluer sur la montagne n'avaient pu être installés. Et la traversée de la piégeuse cascade de glace du Khumbu, qui bouge d'un mètre par jour, engloutissant les échelles de franchissement, était encore plus aléatoire que d'ordinaire.

« Mais la partie la plus difficile de l'ascension commence au camp II, et Wang Jing l'a réalisée, argue encore Phurba Gyaltsen. Sur le versant tibétain, côté chinois, le camp de base avancé de l'Everest se trouve à 6 400 mètres d'altitude, comme le camp II côté népalais. »

Lié par une clause de confidentialité sur le montant que lui a versé pour sa prestation sa richissime cliente, Phurba Gyaltsen assure ne s'être livré à aucun marchandage. Selon lui, elle n'a pas payé « si cher que ça ».

« Jing avait déjà gravi l'Everest deux fois. Elle connaît parfaitement les tarifs de rémunération des travailleurs d'altitude comme ceux des rotations en hélicoptère. Elle avait besoin des sherpas pour l'emmener au sommet ; je les lui ai fournis, et elle les a payés directement. »

Wang Jing, elle, affirme avoir réglé un forfait toute prestation comprise à l'opérateur d'expéditions et l'avoir laissé gérer les détails. Elle considère avoir déboursé « un budget normal pour une ascension de cette envergure ». Ni l'un ni l'autre ne conteste en tout cas la hauteur des montants qui a circulé dans la communauté des travailleurs d'altitude et a été rapportée par les médias : 9 000 à 13 000 euros par sherpa, plus un bonus de 1 700 euros

pour ceux qui ont escorté Wang Jing au sommet. Des chiffres qui représentent une fortune dans un pays où le salaire annuel moyen est de 700 euros…

Parmi les recrues pour l'opération Wang Jing se trouvait Tashi Tenzing Sherpa, 32 ans, un des travailleurs d'altitude impliqués dans la rixe du 27 avril 2013 avec les alpinistes italien Simone Moro, suisse Ueli Steck et britannique Jonathan Griffith au camp II de l'Everest. Les deux grimpeurs professionnels européens et leur photographe anglais avaient coupé la route de Tashi Tenzing Sherpa et de ses collègues, chargés d'équiper l'itinéraire en cordes fixes, alors qu'il est de mise d'attendre que les sherpas aient fini leur travail pour lancer chaque saison la première ascension. L'incident, finalement réglé au camp de base par la signature d'un accord de « paix » entre les différentes parties, avait été relayé par les médias du monde entier et présenté comme une véritable rébellion des sherpas face à la condescendance occidentale.

En montant l'expédition permettant à Wang Jing d'accéder coûte que coûte au sommet de l'Everest, Phurba Gyaltsen s'est, lui, heurté à un autre « Occidental », le guide néo-zélandais Russell Brice qui organise depuis plus de vingt ans sur l'Everest des expéditions aux taux de réussite très élevés, au service impeccable et aux campements alignés au cordeau. Titulaire du permis d'ascension sur lequel figurait initialement le nom de Wang Jing, ce dernier a été menacé de sanctions par les autorités népalaises qui considéraient la grimpeuse chinoise comme étant toujours sous son entière responsabilité. Il s'est retrouvé soupçonné d'avoir organisé l'ascension « sauvage » de celle-ci, alors qu'il avait officiellement annoncé l'arrêt de son expédition.

À la veille de la saison printanière 2015, le ministère du Tourisme népalais n'avait toujours pas tranché son cas et le Néo-Zélandais ignorait s'il pourrait bénéficier de l'extension de permis consentie pour deux à cinq ans – compte tenu des circonstances exceptionnelles – à tous les organisateurs et leurs clients de 2014. Une fois le succès de Wang Jing assuré, Phurba Gyaltsen ne s'est plus caché d'avoir menti à son confrère étranger…

« Quand Russell Brice m'a téléphoné pour savoir si j'avais récupéré l'organisation de l'expédition de Jing, j'ai nié car c'était un sujet sensible qui devait rester confidentiel. D'autant qu'une minorité de sherpas avait

menacé de représailles physiques et familiales ceux qui persistaient à vouloir grimper. »

En épaulant la Chinoise, Phurba Gyaltsen affirme avoir voulu « contribuer à laver le nom des sherpas, sali mondialement par la fausse rumeur de leur grève ».

« Je voulais prouver que nous sommes des gens honnêtes et travailleurs, martèle-t-il. Je me suis fait des ennemis en organisant l'ascension de Jing, mais je suis heureux de l'avoir fait car cela a redoré le blason de la communauté sherpa qui avait tellement perdu d'argent et souffert d'un déficit d'image avec cette crise d'avril. »

Phurba Gyaltsen ne voue pas un respect particulier aux guides de haute montagne diplômés, qu'ils soient népalais ou étrangers. Pour lui, les médailles de guides et diplômes reconnus par l'UIAGM[4] ne font pas loi sur l'Everest. Il le clame haut et fort : ceux de ses congénères qui ont appris le métier de guide d'altitude sur le tas, en partant du bas de l'échelle comme simple porteur ou aide-cuisinier sont devenus au fil des années aussi compétents – voire davantage – que les guides diplômés. Il dit cependant regretter que les rassemblements spontanés qui ont suivi l'avalanche d'avril 2014 au camp de base de l'Everest n'aient pas créé chez les travailleurs d'altitude une cohésion débouchant sur un mouvement massif poussant les autorités à redéfinir leur statut professionnel.

« Ils sont rentrés chez eux et n'ont pas élevé la voix. Chacun ne s'est plus intéressé qu'à son cas personnel. »

Après son ascension, Wang Jing a, de son côté, sauté dans un vol commercial pour l'Alaska afin de gravir le mont McKinley. Lors de sa redescente vers Katmandou par la vallée du Khumbu, en pays sherpa, elle a été accueillie en héroïne par la population locale et couverte de *khatas*. Ces étoles symbolisent la pureté de l'intention, la bienveillance et la compassion de celui qui les offre ; elles représentent également le bon présage et leur longueur est synonyme de longue vie.

« Nous sommes fiers d'elle », a déclaré Da Gyalje, le guide de 28 ans qui l'a accompagnée au sommet au quotidien népalais *The Himalayan Times*.

« L'Everest est notre gagne-pain », martelaient de leur côté les habitants des villages que Wang Jing a traversés, bien conscients que la Chinoise avait rémunéré une poignée de leurs pairs trois à cinq fois plus que le tarif en vigueur. Un précédent dont ils se prenaient forcément à rêver qu'il ne demeure pas un cas isolé…

Le 29 mai 2014, « Jour de l'Everest » au Népal depuis la conquête de 1953, les autorités népalaises ont délivré à Wang Jing son certificat d'ascension en bonne et due forme, en dépit des réserves émises par des fonctionnaires scrupuleux mais subalternes du MoCTCA. L'un d'eux avait même réclamé la création – pour examiner ce cas litigieux – d'une commission d'enquête incluant la NMA, la NNMGA et l'EOA.

Mais le gouvernement devait bien un document en forme de blanc-seing à la femme qui venait de lui sauver la mise, prouvant que le Toit du monde n'était pas « fermé », comme l'avaient interprété les médias du monde entier, et qu'il n'était nullement aux prises avec un mouvement social des travailleurs d'altitude. Pourtant, juste avant l'attribution du précieux document, le même MoCTCA avait fait preuve d'une confondante duplicité en prétendant par la voix du secrétaire d'État adjoint à la Montagne, Madhu Sudan Burlakoti, qu'une enquête sur la réalité de l'utilisation de l'hélicoptère par Wang Jing – qu'il avait lui-même autorisé – était en cours.

Cette « cuisine » népalaise n'a pas perturbé Wang Jing. La femme d'affaires considère ne pas avoir triché et a réponse à tout.

« Je n'ai pas réalisé que j'avais besoin de la permission de qui que ce soit pour voler jusqu'au camp II, à part celle de la compagnie d'hélicoptères, prétend-elle. Pour monter dans un avion, il suffit d'acheter son billet et c'est ce que j'ai fait pour l'hélico. »

Elle avait tout de même commencé par jurer avoir traversé à pied avec ses sherpas la cascade de glace du Khumbu. Mais trop de protagonistes étaient impliqués et son expédition drainait trop d'argent pour que le secret ne s'évente pas. Et sa révélation lui a valu de virulentes critiques dans son pays.

Au sujet de la validation de son ascension tronquée, Wang Jing botte également en touche.

« Ce n'est pas moi qui juge si grimper depuis le camp II au sommet doit être considéré ou non comme une véritable ascension, dit-elle. Mais j'avais de toute façon déjà gravi l'Everest deux fois auparavant, et beaucoup d'alpinistes avant moi se sont fait héliporter jusqu'au camp II. »

Il n'est en tout cas pas de bon ton de s'en vanter… Wang Jing prédit même qu'à l'avenir « beaucoup de gens iront jusqu'au camp II en hélico pour éviter les dangers de la cascade de glace du Khumbu, car l'objectif, quand on fait de l'alpinisme, c'est de se lancer un défi personnel et de prendre du plaisir, pas de rechercher la mort ».

Pour elle, en tout cas, pas de doute, son expédition controversée est « la plus difficile qu'elle ait jamais réalisée ».

« Vous n'avez qu'à regarder mon film », dit-elle, évoquant la vidéo qui la montre au sommet remerciant ses sherpas. « Quand on veut accomplir quelque chose d'important, il est normal de rencontrer des obstacles et des difficultés en cours de route. Alors, les dangers, les pleurs, cela valait totalement le coup pour moi dans un contexte comme celui-là. »

La Chinoise ne s'émeut pas non plus outre mesure des sanctions encourues par Russell Brice en raison de son obstination à atteindre le sommet.

« Quand Himalayan Experience, l'agence de Russell, a annulé son expédition, dit-elle, j'étais déçue, comme tout le monde, et j'étais triste de la mort des seize sherpas, mais je ne renonce pas facilement quand j'ai décidé quelque chose. Ma volonté de persévérer n'avait rien à voir avec le record que je tentais d'établir, mais avec ma personnalité en général. L'organisateur d'expéditions népalais grâce auquel j'ai pu aller au sommet m'avait assuré qu'il demanderait un nouveau permis d'ascension ; je n'ai donc pas pensé que Russell Brice serait affecté puisqu'il n'avait plus rien à voir avec mon projet. »

Elle a tout de même promis au Néo-Zélandais une lettre d'avocat pour le dédouaner auprès des autorités népalaises.

L'essentiel pour Mme Wang est d'avoir tenu son pari des « sept sommets plus deux Pôles » : un défi bouclé en cent quarante-trois jours, du pôle Sud atteint le 15 janvier 2014 au mont McKinley gravi en Alaska le 6 juin 2014. Dans sa communication, elle signale qu'elle a également établi au passage un nouveau record du monde féminin pour les trois « extrêmes », les deux Pôles et l'Everest, atteints en cent vingt-neuf jours. Et pour corser la performance et couper court aux débats sur la valeur de son « exploit », elle a ajouté à son programme deux ascensions sur des sommets considérés eux aussi comme des références continentales dont le mont Blanc (4 810 mètres).

C'est d'ailleurs en France, à Chamonix, le 15 juin 2014, qu'elle a célébré la fin de son équipée lors d'une réception intime avec une bande d'amis venus de Chine dans le cadre somptueux de l'Espace Tairraz, musée des Cristaux du massif du Mont-Blanc. Par précaution, expliquait ce soir-là un compatriote et proche de l'alpiniste, trader à New York, qui assurait la traduction, aucun journaliste n'avait été convié. Wang Jing se serait fait un

réel plaisir de conter son aventure, mais elle soupçonnait que l'affaire de l'Everest était encore trop sensible et ne voulait pas risquer qu'on lui gâche sa fête.

« Je ne pensais pas que mon ascension de l'Everest susciterait autant de discussions et de malentendus, mais je suppose qu'il en est ainsi parce que ça [le décès des seize sherpas] a bouleversé les projets de tous les alpinistes et des agences d'expéditions qui s'y trouvaient cette saison », se désolait-elle en picorant des petits fours au milieu de ses copines en robes de créateur, perchées sur des stilettos. J'ai été très choquée par les informations erronées et les commentaires blessants. D'abord, on a dit que j'avais 41 ans alors que j'en ai seulement 39… »

Blague à part, la presque quadragénaire a confessé sa « colère » d'avoir vu son accomplissement minimisé par les médias ou sur les réseaux sociaux parce qu'elle y avait consacré d'importants moyens. Elle a aussi évoqué le « sentiment de trahison » éprouvé en voyant ainsi détaillées, étalées et critiquées les coulisses de cette opération. Mais la « paix intérieure » qu'elle a retirée de son projet mené à bien n'a été que brièvement perturbée.

« J'ai rapidement retrouvé mon calme parce que je n'ai rien fait d'autre que de réussir un défi monumental que je m'étais lancé, même si je pense que le gouvernement népalais voyait également son propre intérêt dans l'affaire. »

Phurba Gyaltsen aussi, sans doute, mais il s'en défend.

« J'ai organisé l'expédition pour aider Wang Jing, pas pour l'argent », assure-t-il en désignant son spacieux salon de réception aux vitrines remplies de magnums d'alcools forts importés du monde entier pour signifier qu'il n'est pas dans le besoin. « Je l'ai fait parce que je désapprouvais l'attitude des autres opérateurs d'expéditions qui avaient rebroussé chemin après l'avalanche », se défend Phurba Gyaltsen, dont les confrères étrangers n'ont pas apprécié la manœuvre. « Tout le monde aurait pu grimper, les sherpas n'étaient pas en grève, mais les opérateurs craignaient forcément que Wang Jing réussisse et que son succès incite leurs autres clients à exiger un remboursement immédiat. »

# 6

# Le sherpa du nouveau millénaire

Dans la cour fleurie de l'hôtel Shambala Garden à Kopan, dans la banlieue de Katmandou où il passe ses hivers, Tashi Tenzing Sherpa déboule dans un nuage de poussière au guidon d'une grosse cylindrée pétaradante. Ray-Ban Aviator sombres sur le nez et blouson en skaï noir sur le dos, l'ancien moine bouddhiste âgé de 32 ans a manifestement changé d'habit. Originaire de Shermading, près du gros bourg de Phakding (2 610 mètres) dans le Solukhumbu, il tient un discours aux antipodes de celui que délivrent les travailleurs d'altitude des générations antérieures. Si son père, Pasang Sherpa, exerçait cette activité pour nourrir sa nombreuse famille, lui affirme avoir embrassé cette profession saisonnière autant pour gagner sa vie que par plaisir personnel. Selon lui, « on a toujours le choix ».

« Personne ne nous oblige à aller travailler en montagne où la survie est aléatoire. »

Tashi Tenzing Sherpa ne glose pas sur le danger qui guette en altitude, ni sur la condition précaire du travailleur d'altitude. Célibataire, il n'a pas non plus le souci d'offrir des études à sa progéniture, puisqu'il n'en a pas. Il aspire en revanche à être reconnu comme un véritable alpiniste et non comme un servile auxiliaire voué à risquer sa peau dans l'ombre et pour le bon plaisir de riches et capricieux clients en mal de sensations fortes.

L'homme qui revendique le droit de traiter d'égal à égal avec les guides occidentaux – dont il estime qu'ils jouissent d'un respect exagéré et supérieur à celui qu'on lui témoigne alors qu'il connaît mieux qu'eux « [ses] montagnes » – a pourtant grandi dans un système qui n'aime voir qu'une tête et deux oreilles.

Comme de nombreux enfants sherpas de familles modestes, Tashi Tenzing a été envoyé très jeune dans un monastère bouddhiste : celui de Kopan, qui se dresse sur une colline toute proche de notre lieu de rencontre. Parce que c'est un des moyens les moins onéreux d'y acquérir une éducation sérieuse, il y a passé sept ans, le crâne rasé, vêtu d'une petite robe grenat et d'une veste safran, à suivre le cursus scolaire national népalais. Dans la Mount Everest School, un bâtiment réservé aux moines âgés de 7 à 25 ans, il a en outre reçu les enseignements du bouddha Shakyamuni et ceux du bouddhisme tibétain. Il y a étudié de nombreuses années la langue tibétaine et sa calligraphie, le népali, l'anglais, les maths, les sciences, l'astrologie et les rituels.

C'est dans ce cadre également qu'il a été initié aux rudiments de la médecine traditionnelle tibétaine. Considérée comme une des cinq sciences fondamentales, elle date de deux mille cinq cents ans et tire ses principes des sciences thérapeutiques traditionnelles ayurvédiques et chinoises qui visent à établir un équilibre entre l'âme et le corps, et entre les sens et l'esprit. Ses remèdes, concoctés à partir de plantes et minéraux, sont accompagnés de rituels présidés par l'*amchi*, le moine médecin. Tashi Tenzing a prodigué ce type de soins en qualité de volontaire dans trois dispensaires différents, dont celui du monastère de Kopan et celui d'Ani Gompa : un monastère de nonnes.

À l'âge de 24 ans, en dépit des protestations de sa famille, il a tiré un trait sur cette existence austère, bien décidé à gagner la montagne pour mieux venir en aide aux siens.

« Mon père assurait seul notre subsistance, explique-t-il. Le travail d'altitude restait le meilleur moyen de participer aux finances de la maison. »

Ses premières expériences sur l'Everest ne l'ont pas mené directement au sommet. Il s'est d'abord contenté, comme il est d'usage, d'assurer la logistique dans les différents camps d'altitude. Jusqu'à 7 900 mètres sur le versant népalais, puis jusqu'à 8 300 mètres sur le versant chinois, au Tibet. En 2010, désireux de progresser techniquement, il s'est inscrit à une formation d'escalade dispensée gratuitement par la NNMGA.

« La nouvelle génération de travailleurs d'altitude a compris que se former sur le tas ne suffisait plus, dit-il. Dans ce métier concurrentiel, il faut suivre des filières officielles qui permettent d'être repéré par les agences

d’expéditions les plus sérieuses et réputées pour obtenir des boulots plus rémunérateurs. »

En 2011, il est parvenu au sommet de l’Everest dans le cadre d’une expédition commerciale sans aucune préparation particulière. Il se souvient de cette expérience comme d’un « grand moment », un repère marquant dans la vie d’un sherpa.

« Malgré l’épuisement, vous continuez à avancer parce que vous sentez le sommet de la plus haute montagne du monde à portée de main », dit-il.

Il n’en a pas tiré le bénéfice financier escompté.

« L’agence qui m’employait a considéré cela comme un moyen de tester mes capacités, explique-t-il, mais une fois qu’on a acquis une réputation de fiabilité, on peut gagner sur cette montagne environ 2 600 euros par saison. »

Désireux de se perfectionner, il a suivi un stage de secours en haute altitude en 2012. Il aimerait se présenter à l’entrée à la formation d’aspirant guide dispensée par la NNMGA, l’organisme officiellement reconnu par les instances internationales de la montagne depuis 2012, et qui mène – après plusieurs années d’enseignement – au diplôme népalais de guide de haute montagne. C’est, selon Tashi Tenzing, le plus sûr chemin pour ne plus faire office de suiveur ou d’auxiliaire en montagne, et pour s’affirmer comme leader. Mais c’est aussi le plus long et le plus onéreux. Il n’existe encore au Népal qu’une cinquantaine de ces professionnels certifiés dont seulement trente-deux en exercice qui doivent encore souvent louer leurs services à des opérateurs d’expéditions étrangers.

Mais Tashi Tenzing Sherpa n’a pas eu à attendre de pouvoir arborer sa médaille internationale de guide de montagne pour se tailler fortuitement une réputation dans le milieu de l’alpinisme mondial, le 27 avril 2013. Ce moment marquait le jubilé de diamant de la conquête de l’Everest par le Néo-Zélandais Sir Edmund Hillary et le sherpa Tenzing Norgay, le 29 mai 1953. Et avec quarante-cinq expéditions au camp de base de l’Everest en cette période anniversaire, une certaine fébrilité régnait.

« Les étrangers étaient très excités, se souvient Tashi Tenzing. Pour nous, travailleurs d’altitude, ça n’était pas si important. »

Le 27 avril 2013 donc, sous la direction de l’expérimenté Mingma Tenzing Sherpa, Tashi Tenzing Sherpa et Karma Sarki étaient occupés à installer entre le camp II (6 400 mètres) et le camp III (7 160 mètres) les

interminables cordes fixes qui permettent aux prétendants à l'Everest de se hisser au sommet à l'aide de poignées autobloquantes.

« Différentes équipes composées de membres du staff des diverses expéditions commerciales se relaient tous les jours pour fixer les cordes, explique Tashi Tenzing. Les deux jours précédents, des guides étrangers avaient dirigé les équipes, mais la route qu'ils avaient tracée n'était pas sûre et on a dû tout recommencer. »

Cet épisode a suscité quelques tensions.

« Certains sherpas ne voulaient pas remonter travailler, car, la veille, ils avaient suggéré aux guides étrangers de choisir un autre itinéraire et n'avaient pu se faire entendre, poursuit Tashi Tenzing. Du coup, on avait perdu une journée de travail. C'est vrai, les étrangers aident aussi à poser les cordes fixes, mais ils s'arrogent les lauriers pour cette tâche alors que ce sont depuis longtemps les sherpas qui font le plus dur. »

Tashi à droite de l'itinéraire, Mingma Tenzing à gauche et Karma juste au-dessous d'eux ne s'attendaient en tout cas pas à croiser âme qui vive au beau milieu de leur mission, puisque la date de chaque lancement d'ascension est définie lors d'un briefing général et qu'elle n'avait pas été fixée ce jour-là.

« On faisait du bon boulot, quand trois types se sont pointés sur la face du Lhotse. On a pensé à des grimpeurs qui s'acclimataient. »

Il s'agissait, en fait, de l'alpiniste professionnel suisse Ueli Steck, du guide italien Simone Moro, alpiniste professionnel lui aussi, et du photographe britannique Jonathan Griffith, embauché pour documenter leur ascension par une voie tenue secrète.

Bien en peine de les reconnaître sous leur épaisse tenue, Mingma Tenzing les a sommés de s'arrêter, mais les trois hommes ont continué, arguant qu'ils ne faisaient que traverser pour rejoindre un autre itinéraire. Tandis que les Européens enjambaient la corde posée par les sherpas, un morceau de glace s'est décroché de la paroi, blessant l'un d'eux au visage. Furieux du passage en force du trio, Mingma Tenzing a informé le camp II qu'il redescendait avec ses compagnons. C'est alors que la situation a dégénéré. Selon Tashi Tenzing Sherpa, Simone Moro aurait insulté les travailleurs d'altitude tandis qu'Ueli Steck et Mingma Tenzing en venaient aux mains bien que l'un et l'autre eussent été encombrés de leurs piolets. De retour au camp II vers 14 heures, les sherpas ont constaté que les détails de l'incident

avaient été entendus par tous, car les différentes expéditions utilisaient la même fréquence radio. Du coup, parmi la centaine de sherpas présente, certains se sont mis à témoigner une franche irritation.

« L'altitude a des effets néfastes sur tout le monde et de petites choses peuvent prendre d'énormes proportions. Il fallait parler, régler le problème, explique Tashi Tenzing. Après une discussion entre collègues, j'ai été choisi comme porte-parole parce que je me débrouille en anglais et que je ne me dégonfle pas. On avait décidé qu'il était temps de mettre un terme aux insultes et à ce comportement irrespectueux envers nous et envers la montagne et la déesse Chomolungma, et d'empêcher ces étrangers de gravir l'Everest, qui est tout de même notre montagne. »

D'autant que, dans le souci probable – mais maladroit en la circonstance – de se rendre utiles, Simone Moro et Ueli Steck avaient cru bon de terminer le travail des sherpas en fixant 200 mètres de corde supplémentaire sans les consulter.

Dans une tentative de régler le conflit, mais avec une conception très personnelle de la diplomatie, le guide néo-zélandais Marty Schmidt – décédé depuis, à l'été 2013, avec son fils dans une avalanche au K2 (8 611 mètres, au Pakistan) – a tenté d'intercepter Tashi Tenzing et Mingma Tenzing qui marchaient droit sur les tentes de Moro et Steck. Il aurait attrapé l'un d'eux par la veste, tout en se faisant passer pour le Suisse…

« Ce contact physique a été la goutte qui a fait déborder le vase, explique Tashi Tenzing. J'allais vers leurs tentes pour obtenir des excuses et des explications, et je me contrôlais parfaitement jusqu'à ce que Marty s'en mêle… »

Melissa Arnot s'est interposée aussi.

« Elle essayait de nous empêcher d'approcher, mais Simone avait déjà déguerpi de sa tente, et on a exigé qu'il revienne. »

Tashi Tenzing assure avoir simplement lancé à Simone Moro :

« Arrête de te croire supérieur ! Nous sommes éduqués nous aussi ; tu nous dois des excuses. »

Il a alors ordonné à l'Italien de s'agenouiller. Une sévère humiliation pour ce dernier et une attitude surprenante de la part d'un ancien novice bouddhiste…

« Il a finalement reconnu son erreur et s'est excusé, dit Tashi Tenzing. Mais tout le monde était très nerveux et agressif. Simone a reçu une gifle ou un coup de pied d'un sherpa, et il lui a été ordonné de quitter les lieux. »

Finalement, alors que la pose des cordes fixes était interrompue, les acteurs principaux de ce psychodrame se sont retrouvés deux jours plus tard au camp de base pour signer un accord de réconciliation assorti des excuses de tous, en présence d'un officier de liaison, d'un major de l'armée indienne présent sur les lieux et du très respecté guide Lakpa Rita Sherpa installé aux États-Unis mais qui travaille régulièrement dans l'Himalaya.

« Nous autres, Sherpa, avons été élevés à l'ancienne par des pères qui savaient se taire [face aux exigences des Occidentaux], observe Tashi Tenzing Sherpa. Mais si nous persistons dans cette attitude sans jamais prendre position et sans nous défendre quand nous sommes offensés, nous n'obtiendrons jamais le respect, ni l'accès à des positions sociales plus élevées. »

Il assure cependant regretter qu'il ait fallu en passer par un affrontement physique.

« Ça n'aurait jamais dû arriver », reconnaît-il en ajoutant tout de même que nombre de ses collègues l'ont félicité d'avoir tenu bon.

De son côté, Simone Moro a joué le jeu en déclarant lors de la signature de l'accord :

« Ce qui est arrivé est arrivé, oublions le passé. »

Mais les travailleurs d'altitude n'avaient pas prévu qu'en dépit de l'engagement pris par les uns et les autres de ne plus évoquer le sujet, l'Italien prendrait à témoin des médias internationaux déjà alertés par l'entremise des réseaux sociaux. Selon Tashi Tenzing, Simone Moro a livré à la presse une version très dramatisée de leur altercation et contacté les autorités népalaises en affirmant que les sherpas avaient tenté de le tuer.

« Il a menti en disant qu'on l'avait attaqué avec un couteau qui avait heureusement ripé sur la ceinture de son sac à dos, s'insurge le Népalais. Il y avait suffisamment de témoins oculaires pour confirmer que c'est complètement faux. Il a dû entailler le sac lui-même… »

Sans que la moindre enquête soit menée, il a été brièvement question de placer les sherpas bagarreurs en détention. Mais le major de l'armée indienne a raisonné les autorités en faisant observer que l'arrestation de travailleurs d'altitude ne manquerait pas de provoquer une grève de leurs collègues, gâchant ainsi irrémédiablement les festivités du soixantième anniversaire de la conquête de l'Everest.

Simone Moro refuse désormais catégoriquement d'évoquer « ce jour maudit », arguant que les Sherpa sont présents « partout dans le monde » et

qu'il reçoit régulièrement des menaces. Pourtant, en janvier 2014, il a confié sa version des faits dans une interview au mensuel espagnol spécialisé *Desnivel*.

« Quand les sherpas fixent les cordes, personne d'autre n'est censé grimper, mais nous, nous ne nous les utilisions pas et nous étions en possession d'un permis d'ascension en bonne et due forme. Nous étions donc libres de monter du moment que nous ne dérangions pas [les travailleurs d'altitude]. Nous avons gravi quelques centaines de mètres à la gauche des sherpas et, quand on s'est retrouvés à côté d'eux [pour enjamber la corde], ils en ont pris ombrage et sont devenus violents. L'un d'entre eux a empoigné Ueli, et c'est à ce moment que je me suis énervé. Les sherpas sont redescendus et Ueli et moi avons terminé leur travail de pose de cordes avant de redescendre. Ils ont ensuite prétendu que j'avais offensé tous les sherpas en les traitant de "fils de pute", que je leur avais lancé de la glace depuis le haut, blessant l'un d'entre eux, et que je leur avais dit : "Attendez-moi au camp II, on va régler ça quand je serai descendu." C'est faux, totalement faux, mais à cause de tous ces mensonges, tous les sherpas du camp II m'attendaient pour me tuer. On le voit sur des vidéos, je me suis mis à genoux pour demander pardon pendant qu'on me frappait. »

Les sherpas lui ont ensuite dit :

« Votre expédition est terminée. »

Simone Moro affirme qu'ils ont ajouté : « Si on vous revoit, on vous tue », ce que l'autre partie nie.

« On a dû descendre sans corde par un nouvel itinéraire et on est arrivés au camp de base de nuit », a raconté l'Italien, toujours à *Desnivel*.

« Je me suis alors dit : "Mais qu'est-ce qu'on fait, là ?" Le danger vient des hommes, pas de la montagne. »

Moro assure qu'il a reçu un accueil compatissant au camp de base.

« Les vrais sherpas, surtout les vieux, étaient très tristes et m'ont demandé pardon pour ce qui était arrivé, assure-t-il. Ils répétaient : "Nous, nous ne sommes pas violents." Il est apparu peu à peu que l'histoire des sherpas était fausse. Mais pour éviter la tension entre Occidentaux et Népalais, il y a eu ce communiqué public d'excuses. »

Pour l'Italien, tout est question d'ego.

« Certains sherpas refusent de reconnaître qu'il puisse exister des alpinistes plus forts qu'eux, dit-il. C'est le résultat des tensions qui règnent depuis vingt ans dans les expéditions commerciales [entre travailleurs

d'altitude et clients], et de la spéculation qui s'est effectuée sur le dos des sherpas qui portent depuis cinquante ans les charges des Occidentaux. »

Simone Moro estime qu'étant devenus de forts grimpeurs, les travailleurs d'altitude jouent maintenant la « concurrence » avec les guides [diplômés] et les alpinistes professionnels. Pour autant, il martèle que la montagne est à tout le monde.

« Nous [les alpinistes professionnels] n'utilisons par d'oxygène artificiel, nous n'embauchons pas de sherpas d'altitude, et ça ne leur plaît pas de voir des alpinistes autonomes grimper par des voies normales sans être des clients. »

Selon la version de l'Italien, la rixe a duré quarante-cinq à cinquante minutes et l'Américaine Melissa Arnot a fait bouclier de son corps.

« Sans elle, nous serions morts », estime Moro.

Melissa Arnot a réalisé l'ascension de l'Everest cinq fois – plus que n'importe quelle femme au monde –, mais chaque fois avec oxygène artificiel. Depuis sept ans, elle passe quatre à six mois à grimper au Népal. Aux États-Unis, quand elle n'exerce pas son métier de guide, elle travaille comme auxiliaire médicale à 75 % pour une compagnie d'ambulance et 25 % dans un hôpital. Spécialiste de la médecine en milieu extrême, elle intervient volontiers sur les sites d'accident au Népal – comme elle l'a fait lors de l'avalanche du 18 avril 2014 – et connaît bien le milieu des travailleurs d'altitude.

La veille de l'incident d'avril 2013, elle avait dîné au camp II avec Ueli Steck, Simone Moro et Jonathan Griffith. L'atmosphère était, selon elle, chaleureuse et des plus décontractées.

« Ils ne se souciaient pas de réussir le sommet, raconte-t-elle. Ils n'étaient pas là dans un esprit de compétition et ils se réjouissaient d'avoir pris vraiment du plaisir jusque-là ».

Le lendemain, tous quatre ont encore pris un thé ensemble.

« Ils savaient qu'une équipe de sherpas posait des cordes fixes, mais ils n'avaient pas l'intention de les utiliser », se souvient Melissa Arnot.

À portée d'une radio, la jeune femme a entendu les premiers éléments de la dispute opposant ses amis et les sherpas posant les cordes.

« J'ai empoigné l'émetteur et j'ai enjoint à Simone et aux autres de redescendre immédiatement. Je me souviens d'avoir dit : "Il y a le feu, rappliquez vite fait." Mais j'ignorais ce qui s'était passé. »

L'Américaine a alors appris par le leader d'une expédition occidentale que les sherpas interrompaient leur travail pour redescendre et que trois étrangers y étaient pour quelque chose.

« Simone semblait surexcité, mais j'ai insisté pour lui parler personnellement car je savais qu'il m'écouterait. Il m'a répondu : "T'inquiète pas, on finit de fixer les cordes puisque les sherpas ne l'ont pas fait puis on redescend." De retour au camp II, Ueli semblait complètement perdu, incrédule qu'une telle chose se soit produite. Vu l'atmosphère, je lui ai conseillé de quitter le camp II tout de suite, mais il était trop tard. Plus personne ne contrôlait la situation. Les sherpas ont commencé à lancer des crampons, des piolets et toutes sortes de choses. J'ai vu quelqu'un qui saignait de la tête, c'était Marty Schmidt. Je l'ai attrapé et poussé dans sa tente. Entre-temps, Ueli ayant été blessé lui aussi, j'ai tenté une conciliation avec l'aide de mon ami, Paneru Sherpa. J'ai dit aux autres sherpas : "Plus de violence, s'il vous plaît, plus de violence, il faut qu'on parle !" Je les suppliais presque. Ils exigeaient des excuses à genoux de Simone. J'ai demandé à Simone de s'exécuter en lui faisant jurer qu'il ne ferait pas de commentaires, car il a cette tendance. Il s'est agenouillé et quelqu'un lui a décoché une gifle, tandis qu'un autre lui donnait un coup de pied. Je l'ai empoigné pour le faire rentrer dans sa tente et j'ai demandé aux sherpas comment on pouvait mettre un terme à cette lamentable affaire. Ils ont exigé que Simone et les autres quittent la montagne sur-le-champ. Je l'ai convaincu de partir et j'ai imploré que les sherpas le laissent tranquille. »

Puis la jeune femme s'est elle-même excusée auprès d'eux.

« Ueli était terrifié, se souvient-elle. Mais Simone n'a pas été plus perturbé que ça, ça n'est pas dans sa nature. »

Plus tard, Tashi Tenzing Sherpa aurait déclaré avoir apprécié l'intervention de Melissa, qu'il dit beaucoup respecter « parce qu'elle travaille dur en faveur des sherpas ». Par la suite, cette dernière a eu l'occasion de regarder des photos de la rixe prises par des Occidentaux.

« J'ai alors mesuré toute la violence de l'incident et compris que nous nous en étions tous tirés à bon compte. »

Ueli Steck, lui aussi, a dit avoir « perdu toute confiance en l'être humain ». L'homme, surnommé « The Swiss Machine » pour sa capacité à enchaîner les solos et les records de vitesse dans des conditions extrêmes[1], nous a avoué avoir connu des mois d'insomnie à la suite de l'incident dont il pense qu'il aurait pu lui coûter la vie. Il a hésité à remettre les pieds au

Népal. Pas trop longtemps cependant. Ses projets l'y ont ramené dès octobre 2013, sur l'Annapurna (8 091 mètres) cette fois, dont il a réalisé l'ascension en solitaire de la face sud dans le temps record de vingt-huit heures.

Cette performance lui a valu en mars 2014 de remporter un « Piolet d'or », sorte d'Oscar de l'alpinisme. Elle a fait l'objet d'une nouvelle polémique. Une partie de la presse spécialisée allemande l'a mise en doute, reprochant au Suisse de ne fournir aucune preuve tangible de la réussite de son ascension.

« Non, je n'ai pas de photo du sommet de l'Annapurna, car j'ai perdu mon appareil et un gant lors d'une petite avalanche dans laquelle j'ai accepté pour la première fois l'idée que j'allais mourir », s'est justifié le grimpeur dont l'altimètre est alors également malencontreusement tombé en panne.

Preuve que tous les travailleurs d'altitude népalais ne lui en veulent pas, deux d'entre eux ont pris sa défense : l'aide-cuisinier Ngima Dawa et le logisticien de son camp de base Tenji Sherpa. Les jeunes gens, qui connaissaient à peine le Suisse et son palmarès, ont assez mal vécu d'être soupçonnés par les mêmes médias de connivence avec ce professionnel européen de la montagne.

« C'est l'agence d'expéditions qui nous emploie qui nous paie, pas les étrangers pour lesquels nous faisons du portage », nous a répondu Tenji Sherpa, vexé.

Avant de s'avouer bluffé par les qualités physiques et mentales de l'alpiniste suisse : « Ueli Steck est le premier athlète de ce genre que je rencontre en montagne. Il est capable de faire en une heure ce que les gens normaux font en une journée. »

# 7

# Diplômés ès Himalaya

Le 3 mai 2012 restera dans les annales de la NNMGA. C'est à cette date, lors d'une assemblée générale de l'UIAGM organisée à Tignes (Savoie), que la NNMGA est devenue, à l'issue d'un vote unanime, membre de plein droit de l'organisation qui regroupe au niveau mondial tous les guides de montagne diplômés et leurs associations nationales.

À l'époque, la NNMGA comptait vingt-quatre guides qualifiés, et ils n'étaient pas peu fiers de leur intégration. Celle-ci signifiait la reconnaissance au plan international de leur diplôme d'État créé en 2005.

« On m'appelle *Monsieur* depuis que je suis guide certifié », dit fièrement Pasang Tenzing Sherpa, 29 ans, qui a décroché son diplôme népalais en 2008.

Secrétaire du bureau de la NNMGA, il arbore l'écusson UIAGM sur sa veste de montagne et un autocollant identique à l'avant du scooter qu'il chevauche en zigzaguant dans la circulation infernale de Katmandou.

En dépit de leur histoire intimement liée à la conquête de l'Himalaya et du rôle essentiel qu'ils y ont joué, les Népalais ont longtemps été privés de la possibilité de se prévaloir du titre de guide de haute montagne qui vaut une formidable aura à leurs homologues occidentaux. Ce n'est qu'en 1978 qu'une formation technique de base d'escalade sur glace et sur rocher a commencé à être dispensée au Népal par le biais de la NMA grâce à l'aide du Slovène Alès Kunavern, un guide qui avait dirigé sur place plusieurs expéditions pour son pays. D'autres nations ont suivi le mouvement.

Les Français s'y sont mis avec ferveur, dispensant au Népal des sessions d'initiation, puis de perfectionnement aux techniques d'escalade sous l'impulsion notamment de guides professeurs à l'École nationale de ski et d'alpinisme (ENSA) de Chamonix comme Yves Pollet-Villard, Jean Coudray ou Anselme Baud. Dès 1982, des Népalais sont également venus par petits groupes suivre les enseignements d'intervenants du milieu français de la montagne, chaque été, à Chamonix. Au total, une quarantaine d'entre eux ont bénéficié de ce soutien pédagogique.

Fondée en 1965 à l'initiative de l'Italie, la France, l'Autriche et la Suisse, l'UIAGM compte aujourd'hui une vingtaine de pays membres. Elle fixe les conditions d'accès pour les pays candidats, définit les standards de la formation du métier de guide de haute montagne et veille à leur application et à leur uniformité dans le monde entier. Elle œuvre pour la reconnaissance mutuelle des diplômes, encourage les échanges et la coopération entre associations et guides nationaux sur le plan international. Elle garantit également la transparence en ce qui concerne la qualification des guides.

Dès la création de la NNMGA, en avril 2005, les associations nationales de guides slovène, française, autrichienne et suisse se sont mises en devoir de l'aider à mettre en place des programmes d'enseignement conçus et supervisés par l'UIAGM. En théorie, le 3 mai 2012 était donc pour le Népal un repère historique, suggérant que ses guides diplômés pourraient désormais prendre le leadership dans l'organisation des expéditions et ascensions dans leur propre pays. Mais on ne balaie pas au moyen d'un simple texte cent ans d'habitude. Et les « anciens » ne se soucient guère que les « jeunes » aient suivi une formation de sept ans – dispensée par modules de plusieurs mois chaque année –, dépensant près de 9 000 euros en examens, cours et équipement…

Aussi, Pasang Tenzing Sherpa décrit-il une relation parfois délicate sur le terrain entre guides diplômés et guides « de fait » – ceux qui ont appris le métier sur le tas et se sont fait un quotidien de gravir des sommets de 8 000 mètres devenant, pour les meilleurs, d'excellents grimpeurs.

« Les sirdars ont accumulé une expérience remarquable et ils sont leaders depuis des années. Chez nous, l'âge et l'expérience sont naturellement respectés et souvent beaucoup mieux considérés qu'un diplôme. »

Le Français Alexis Mallon, actuel responsable du département alpinisme à l'ENSA, confirme :

« L'admission du Népal à l'UIAGM posait plusieurs questions ».

La difficulté principale était de légitimer une formation des guides népalais qui soit reconnue par leur propre gouvernement. Le deuxième problème tenait à une structuration interne compliquée de l'activité montagne chez eux. Il fallait à la fois former les gens, faire reconnaître leurs compétences par les autorités, et leur donner une légitimité par rapport aux *summiters* multiples, ces travailleurs d'altitude très aguerris et qui collectionnent les sommets.

Le Népal compte bien cent cinquante nationaux qui ont gravi l'Everest – dont certains à plusieurs reprises – et beaucoup d'autres qui cumulent une longue expérience sur d'autres sommets de plus de 8 000 mètres. C'est ainsi que Sunar Bahadur Gurung, unique guide népalais diplômé de l'ENSA et ancien président de la NNMGA – qui préfère l'himalayisme jusqu'à 7 000 mètres – a eu un peu de mal à faire accepter son point de vue.

Par ailleurs, le débat au sein de l'UIAGM a pris un tour affectif et politique. Nombre de pays membres et particulièrement membres fondateurs – que ce soient les Slovènes, les Tchèques, les Italiens – avaient aidé à la formation des futurs guides au Népal, mais en ordre dispersé. Et certains soupçonnaient la France – forte de trente années de liens étroits avec le milieu de la montagne au Népal – de vouloir faire passer en force la candidature népalaise. Des experts d'autres pays qui avaient eu l'occasion de jauger la formation des Népalais ne les estimaient pas prêts et réclamaient encore du temps.

Un autre point sensible du débat sur l'admission de ce nouveau pays portait sur le fait que ses guides – en l'absence de stations de sports d'hiver dans leur pays – ne pratiquent pas le ski alpin.

« Certains prétextaient donc qu'il était inutile d'intégrer la NNMGA à l'UIAGM, si l'incapacité de ses guides à skier leur interdisait de venir travailler en Europe », dit Alexis Mallon.

Mais la Bolivie, dans une situation similaire, avait fait son entrée à l'UIAGM en 2004, et l'association internationale affiche dans ses statuts « une vocation d'assistance et de réciprocité pour aider les guides à circuler et travailler par-delà leurs frontières nationales ».

Le dossier népalais a donc fini par aboutir.

« Le but était que les Népalais deviennent maîtres de leur formation de guides puisqu'ils sont les plus qualifiés sur les sommets de leur territoire, reprend Alexis Mallon. Il s'agissait aussi de les aider à devenir leaders chez

les organisateurs d'expéditions commerciales en haute altitude qui emploient souvent des guides étrangers à ces postes. Qu'ils puissent imposer leur expérience était un juste retour des choses, mais cette émancipation déconstruit un équilibre ancien. C'est un des aspects de la "décolonisation de l'Himalaya" que nous n'avions pas forcément anticipé. »

L'ENSA a également accueilli très régulièrement des guides et aspirants guides népalais de la NNMGA pour des sessions de quinze jours à quatre semaines afin de les former au métier de… formateurs. De son côté, la NNMGA sait qu'elle doit rester unie car l'UIAGM n'accepte qu'une association de guides par pays, et aucune admission n'est définitive. Si aucune nation n'en a jamais été exclue, certaines ont été suspendues pour n'avoir pas maintenu des critères d'admission rigoureux et des standards de formation élevés qui sont contrôlés régulièrement.

Pemba Gyalje Sherpa, le président de la NNMGA, constate un intérêt croissant pour la profession et les formations au métier de guide.

« Nous recevons quatre-vingts dossiers de candidature tous les ans et nous retenons trente-cinq à quarante candidats qui ont un âge moyen de 25 ans. Une dizaine d'entre eux seulement va en général au bout de la formation. »

Mais avec seulement trente-deux guides diplômés en activité et dix-huit aspirants guides – dont deux femmes en tout –, et des promotions qui n'excèdent pas une poignée de personnes chaque année, la NNMGA fait encore figure de poids léger dans le monde népalais de la haute altitude.

Les opérateurs d'expéditions trouvent les prétentions salariales de ses guides diplômés exagérées par rapport à celles de la plupart des travailleurs d'altitude, et certains guides étrangers rechignent à considérer ces nouveaux « collègues » comme leurs égaux sur le plan salarial et technique. En privé, ils glosent volontiers sur l'« incapacité culturelle » des Népalais à assumer en montagne un leadership qu'eux-mêmes ne sont pas encore disposés à partager.

« Nos formations techniques sont équivalentes, rétorque Pasang Tenzing. Ce sont nos environnements qui diffèrent et influent sur le style choisi. En Europe, l'altitude raisonnable des montagnes permet de privilégier le style alpin[1]. Au Népal, il n'y a pas de courses à la journée, alors on met des cordes fixes et de l'oxygène à la disposition des clients – et on en utilise aussi parfois –, parce que les expositions répétées à très haute altitude

peuvent causer des accidents mortels ou des maladies irréversibles. Chez nous, on apprend à choyer le client, en Europe, ce n'est pas toujours le cas… »

Malgré ces approches différentes, les guides népalais diplômés ne désespèrent pas de trouver leur place. Ils prennent leur destin en main et assument leurs responsabilités de professionnels de la montagne. Le 18 avril 2014, la douzaine d'entre eux qui se trouvait au camp de base de l'Everest, pour le compte d'agences d'expéditions, a immédiatement apporté son concours à la mission de secours consistant à dégager les blessés puis à rechercher les dépouilles. « En cas d'accident en montagne, les guides et aspirants guides NNMGA viennent d'autant plus spontanément en aide qu'ils sont de mieux en mieux formés en matière de secours », observe leur président Pemba Gyalje Sherpa…

Mais il fait remarquer qu'en l'absence au Népal d'une unité de secours spécialement formée et entretenue par l'État, il est de la responsabilité des agences d'expéditions d'assurer leur sécurité et les secours.

Tshering Pande Bothe était l'un des guides actifs sur le site de l'avalanche du 18 avril 2014. Âgé de 37 ans, cinquième d'une fratrie de onze enfants, ce père de deux jeunes garçons, originaire du district de Sankhuwasabha dans la région du Makalu et ancien gardien de yaks, a commencé à travailler à l'âge de 16 ans comme porteur sur les treks puis les expéditions.

« Je ne cessais d'observer le sirdar, se souvient-il. Il était le boss et c'était ce que je voulais devenir. »

Il n'en est aujourd'hui pas loin. Il a commencé à grimper à l'âge de 20 ans et, à force d'économies et de sacrifices, il a obtenu son diplôme de guide puis la qualification d'instructeur.

Parallèlement, il a monté, il y a sept ans, sa propre agence de treks et d'expéditions : Top Himalaya Guides. Fou de nouvelles technologies et passionné de photo, il a croisé lors d'un cours le réalisateur népalais Hari Thapa, coréalisateur avec les Suisses Frank Senn et Otto C. Honegger du documentaire *Sherpas, les vrais héros de l'Everest* sorti en 2009. Le cinéaste cherchait deux hommes capables de grimper haut, caméra au poing. Tshering a été l'un d'eux.

Précurseur du secours héliporté en montagne au Népal – dont les guides NNMGA commencent à compter quelques spécialistes dans leurs rangs –,

Tshering Pande Bothe a suivi au Swiss Rescue Center une formation dans ce domaine. Il a également fait des stages d'application en Suisse au sein de la compagnie Air Zermatt, comme certains pilotes népalais. Chez Simrik Air, la compagnie népalaise d'hélicoptères qui l'emploie, Tshering fait équipe avec l'un d'eux : Siddhartha Gurung.

« C'est un pilote formidable qui sait parfaitement calculer les risques à haute altitude, dit Tshering. Et on travaille sur un pied d'égalité. »

Tshering Pande Bothe est un spécialiste du *long line rescue* ou hélicordage. Le secouriste arrime le blessé ou la dépouille d'une victime au bout d'une ligne de corde de plusieurs dizaines de mètres, permettant ainsi de le redescendre rapidement.

« Les atterrissages sont compliqués et périlleux dans certaines zones, explique-t-il. Les hélicoptères légers qui peuvent s'y aventurer ne disposent pas de suffisamment de place pour transporter aussi des médecins qui devraient de toute façon travailler à ces altitudes sous oxygène artificiel, comme les pilotes. »

Tshering Pande Bothe a perdu un de ses instructeurs favoris au Kusum Kanguru (6 367 mètres) en 2005, puis son beau-frère au K2 (8 611 mètres) au Pakistan en 2008, et bien d'autres proches et amis encore. D'où son attachement particulier au développement de secours rapides et efficaces… De conserve avec son président Pemba Gyalje Sherpa et Pasang « Jiri » Sherpa, secrétaire général de la NNMGA, il prône la mise en service au Népal d'un centre d'appel gratuit dédié à la coordination des secours en montagne et utilisable aussi pour le reste du pays en cas de catastrophe. Le meilleur moyen, selon lui, de mettre à disposition des secours à un prix raisonnable.

« Un secours en hélicoptère est facturé environ 2 200 euros de l'heure et le double au-dessus de 5 800 mètres d'altitude, explique Tshering Pande Bothe. Mais les *brokers*[2] prélèvent leur part et s'en mettent plein les poches. La création d'un numéro d'appel serait une mesure imparable pour leur couper l'herbe sous le pied. »

Il est persuadé que la pose des cordes fixes – particularité de l'himalayisme – devrait également être effectuée par des guides certifiés et que la NNMGA pourrait parfaitement en assurer la coordination.

Pour améliorer la prise de conscience en matière de secours et de sécurité chez les opérateurs d'expéditions et les travailleurs d'altitude, des ateliers ont été organisés, fin août 2014, à l'initiative de l'ONG népalaise Mountain Spirit (Himali Josh en népali) – qui travaille à la protection de l'environnement et à la préservation de la culture montagnarde –, avec le concours de la NNMGA et de la HRA. Des travailleurs d'altitude de différentes régions sont intervenus au cours des débats qui ont réuni soixante personnes le premier jour et cent le deuxième. C'est peu par rapport à l'énorme fréquentation saisonnière de la région de l'Everest, mais c'est un début.

« L'objectif était de faire comprendre l'importance de partager des données précises en cas d'accident afin de procéder à une intervention rapide qui peut sauver des vies, explique Pemba Gyalje Sherpa. Les ateliers visaient à donner des avis et à indiquer la marche à suivre à nos guides. Il y a eu un débriefing sur l'accident d'avril et des accidents mortels antérieurs. On s'est interrogé sur les raisons pour lesquelles on ne pouvait faire baisser les taux d'accidents et de décès, sur la possibilité d'anticiper ce qui s'est produit, sur les causes des accidents, sur la façon d'en annoncer la nouvelle et d'informer le public en prenant d'abord en considération l'intérêt des familles, puis les questions politiques, l'image du pays et la réaction de la communauté nationale et internationale… »

Une des conclusions principales a porté sur la communication de crise. De l'avis général, le Népal manque cruellement d'un porte-parole pour diffuser des informations fiables et fournir des explications cohérentes en cas d'accident. Selon Pemba Gyalje Sherpa, « cela empêcherait pourtant les médias de colporter des informations erronées et les obligerait peut-être à respecter les familles et à faire preuve d'humanité ».

# 8

# Sherpa taille patron

Le magasin amiral Sherpa Adventure Gear (SAG) trône le long d'une avenue aérée de Katmandou et s'offre une vue sur l'ancienne résidence royale. Spacieux, réparti sur trois niveaux, il n'en est pas moins en pleins travaux d'agrandissement. Sur les portants, en rangs serrés, des doudounes, des duvets, des sous-vêtements thermiques et des pantalons de montagne en matières techniques dernier cri et aux couleurs *flashy*. Sur les étagères, un large choix de chaussures d'altitude ou de marche d'approche et de matériel sophistiqué – parfois superflu – dédié aux activités *outdoor*. Un coup d'œil sur les étiquettes permet de constater que les prix sont à la hauteur de ceux pratiqués par les grandes marques internationales d'équipement de montagne dont on trouve depuis quelques années des magasins officiels dans le Thamel, quartier touristique de Katmandou qui regorge par ailleurs de contrefaçons.

Les créateurs de l'enseigne SAG ont saisi la portée internationale de ce vocable qui évoque immanquablement l'Himalaya aux quatre coins du monde, et en ont fait une marque de fabrique. « *We are Sherpa*[1] », « *The Sherpa Heart in Action* [2] », « *Tested by Sherpa, Worn by all* [3] », « *Made in Nepal, Just Like Us* [4] », clament les publicités sur les façades et murs intérieurs du magasin. Ici, on surfe allégrement sur le nom de l'ethnie qui a rendu le Népal mondialement célèbre.

Il ne reste pourtant de népalais à Tashi Sherpa, P-DG et fondateur de SAG, que ses racines. Si ses ateliers – que nous n'avons pu visiter – se trouvent tous dans la vallée de Katmandou, le siège de son entreprise est,

lui, à Seattle, sur la côte pacifique américaine où il vit depuis toujours avec sa famille qui ne fait au Népal que des sauts de puce.

Originaire de Namche Bazaar, la bourgade commerciale principale du Khumbu, ce quinquagénaire a grandi en Inde où il fréquentait un internat privé et a acquis une maîtrise de l'anglais des plus académiques.

« Mes parents se sont sacrifiés pour les études de leurs enfants et ont oublié en route de nous enseigner la langue sherpa », plaisante-t-il.

La langue de Shakespeare lui a été plus utile puisqu'il a ensuite suivi des études à New York avant de s'installer sur la côte pacifique américaine avec une épouse sherpa aux attaches taïwanaises.

À Seattle, il était déjà à la tête d'une usine de fabrication de vêtements quand l'idée lui est venue en 2003, l'année du cinquantième anniversaire de la première ascension de l'Everest, qu'il manquait une marque d'équipement *outdoor* à sa terre natale.

« C'était en regardant une affiche sur laquelle j'ai reconnu mon oncle, Ang Gyalzen Sherpa, assis près de Sir Edmund Hillary dans une calèche du cortège lors de leur retour triomphal », se souvient Tashi Sherpa.

La marque Sherpa Adventure Gear était née…

Aujourd'hui, l'entreprise emploie quatre cents personnes. Toute sa production est manufacturée au Népal, dans quatre usines de la vallée de Katmandou. Outre son magasin dans la capitale, elle dispose de franchises en altitude à Namche Bazaar, Pokhara et Manang. Mais Tashi Sherpa se garde bien de pavoiser. Il affiche même une prudence de petit commerçant.

« Nous n'avons pas un travail facile ; on lutte chaque jour, assure-t-il. Le succès, c'est très relatif, c'est une question de perspective. »

Ses produits sont tout de même distribués dans des dizaines de métropoles américaines et dans une douzaine de pays dont le Canada, Taïwan, la Nouvelle-Zélande, le Japon, les Émirats arabes unis, le Panama, la Grande-Bretagne, la Suisse, l'Allemagne. Tashi Sherpa trouve la France, avec laquelle il n'a pas encore fait affaire, « trop regardante et critique » sur les prix qu'il entend imposer.

« Notre marque est aujourd'hui mondialement connue, mais nous n'avons pas de ressources comparables à celles des grandes marques occidentales pour faire des campagnes promotionnelles équivalentes à celles qu'elles lancent régulièrement. »

Le patron de SAG reconnaît tout de même bénéficier d'un sérieux atout :

« L'estampille *Made in Nepal* est notre originalité et notre meilleure publicité, admet-il. Elle suggère automatiquement l'hospitalité et la nature chaleureuse de notre peuple. »

Si les ouvriers qui usinent à la fabrication des produits SAG sont tous népalais, les designers, eux, sont américains.

« Nous sommes une entreprise américaine, mais avec une âme népalaise », pirouette Tashi Sherpa.

Il ne se cache pas d'observer de près les évolutions des grandes marques occidentales en matière de textiles et de design.

« Toutes les marques s'épient entre elles, mais chacune a son propre style. »

On ne voit pourtant guère de différence entre SAG et les autres en matière de coupe, de coloris ni en matière de prix comme on l'a déjà signalé. Ainsi, on croise dans les rayons de sa lumineuse boutique une immense majorité de touristes étrangers. Seuls les guides diplômés par la NNMGA peuvent s'équiper de pied en cap en SAG, car la maison leur consent plus de 50 % de remise. Les autres travailleurs d'altitude, eux, continuent de porter les contrefaçons de vêtements occidentaux qui pullulent dans les échoppes du Thamel, à quelques centaines de mètres de là.

« Nous sommes une entreprise, pas une œuvre de charité, résume Tashi Sherpa. Nous devons faire des bénéfices pour exister et nous renouveler sur un marché très concurrentiel. »

Mais il ne sera pas dit que SAG est dépourvu de cœur et insensible au sort des moins favorisés.

« Cinquante cents sont prélevés sur la vente de chaque article et reversés à notre fondation qui aide une vingtaine d'enfants sherpas de familles modestes », signale fièrement le patron.

Sa gigantesque enseigne de Katmandou est dirigée par un authentique Sherpa, son cousin, Ang Phurba Sherpa, 51 ans. Le business de la montagne n'a pas de secret pour lui. En 1976, à 12 ans, il était déjà au camp de base de l'Everest en soutien d'une expédition pour laquelle travaillait son père et portait du matériel. Il a lui-même par la suite atteint trois fois le sommet du Toit du monde, gravi deux fois le Manaslu (8 156 mètres) et une fois le Dhaulagiri (8 167 mètres). Ang Phurba Sherpa grimpait, raconte-t-il, « aussi bien pour gagner [sa] vie – 1 000 roupies pour le sommet (9 euros) et 50 roupies par jour de travail (44 centimes d'euro) – que pour le plaisir et

les joies de ce qu'il considérait comme un sport. En 2000, il a publié un livre en forme d'hommage aux sherpas de l'Everest, *Nepalese Climbers on Mount Everest*, un trombinoscope légendé de leurs références et exploits sur la plus haute cime de la planète. Ses journées chargées de patron du magasin SAG ne lui laissent pas le temps de mettre cet ouvrage à jour.

Sherpa Adventure Gear travaille sa renommée grâce à des ambassadeurs sherpas, et quelques étrangers : une équipe de sportifs au niveau athlétique et technique solide auxquels elle fournit matériel et vêtements techniques adaptés à la haute altitude. Le plus cosmopolite et respecté d'entre eux est Lakpa Rita Sherpa. Le CV de ce père de famille quinquagénaire ne compte aucune référence très spectaculaire par rapport à sa longue et solide expérience d'alpiniste. SAG mise délibérément sur des porte-drapeaux doux et rassurants, épris de sécurité. Lakpa Rita a réussi l'ascension des *Seven Summits* : une série bouclée par le sommet du Kilimandjaro (5 895 mètres) en Tanzanie, en 2009. Il est fier d'avoir été le premier Sherpa à travailler comme guide de montagne aux États-Unis où il a suivi la formation spécifique destinée aux professionnels de la montagne outre-Atlantique, et qui compte une semaine de formation médicale et autant de temps pour les secours en milieux extrêmes, pourtant il ne se remet pas d'avoir vu disparaître cinq sherpas de l'expédition dont il était un des leaders lors de l'avalanche du 18 avril 2014.

C'est sur le continent américain que Lakpa Rita a découvert la marque SAG, en croisant la sœur de Tashi Sherpa dans les couloirs d'un aéroport, quelque part entre le Népal et les États-Unis en 2004.

Dawa Yangzum Sherpa et Pasang Lhamu Sherpa Akita, également sponsorisées par SAG, ont, elles, été contactées sur le sol népalais.

Pasang Lhamu Sherpa Akita a attiré l'attention des dirigeants de la marque à la suite de la publication d'un article de fond paru en 2007 dans l'hebdomadaire national *Nepali Times*. Cette année-là, elle avait participé à une expédition de nettoyage sur l'Everest par le versant tibétain, côté chinois, dirigée par le Japonais Ken Noguchi : un itinéraire considéré comme moins dangereux que celui du versant népalais miné par la piégeuse cascade de glace du Khumbu, mais dont l'approche du sommet est plus ardue techniquement.

« Les produits Sherpa Adventure Gear ont beaucoup évolué depuis que j'ai commencé à les porter et à les tester, dit-elle. La qualité des tissus est devenue excellente, les fermetures Éclair dont le bon fonctionnement est

primordial en haute altitude ainsi que la solidité des coutures se sont considérablement améliorées. »

Dawa Yangzum est la cousine de Pasang Lhamu. Elle a commencé par séduire SAG en qualité de coureuse à pied, grâce à ses performances dans des marathons d'altitude népalais. Mais, mariée au guide népalais diplômé Pasang Tenzing – qui est intervenu au camp de base de l'Everest lors des négociations avec les représentants du gouvernement à la suite de l'avalanche d'avril 2014 –, elle a remisé ses runnings pour devenir aspirant guide. Et elle suit les cours dont certains sont dispensés par son époux, instructeur à la NNMGA, dans le but d'obtenir son diplôme de guide d'ici deux ou trois ans.

Non loin du somptueux et ultramoderne quartier général de SAG, dans le Thamel où quelques équipementiers étrangers très populaires et distribués dans le monde entier font commerce depuis quelques années, une autre marque népalaise tente plus modestement de se faire une place au soleil. Tashi Tshering Lama, fils de commerçants tibétains, a lancé en 2011 la marque Sonam Gears. Il reçoit dans un minuscule bureau équipé d'un ordinateur vétuste et d'un canapé qui a bien vécu, à deux pas de son magasin situé dans la même rue. Chez Sonam Gears, les méthodes commerciales sont diamétralement opposées à celles de SAG. Son espace de vente est un bric-à-brac d'équipements de montagne de qualité très correcte à des prix défiant toute concurrence vantés par une multitude de jeunes vendeuses et vendeurs. Malgré son apparence de surplus, le lieu ne désemplit pas, et les étrangers et les Népalais s'y bousculent.

Pour créer son entreprise, Tashi Tshering Lama s'est fié aux conseils d'une tante de sa femme qui possédait une boutique de matériel de trek. Puis il y a investi ses économies. Prudemment, il a d'abord sondé le marché local. Il s'y est plutôt bien pris. Aujourd'hui, Sonam Gears compte soixante-dix ouvriers dans ses usines de Katmandou dont 70 % d'hommes, et répertorie dans son catalogue 70 articles différents, majoritairement destinés au trekking. Il produit par exemple 1 500 doudounes par mois. En fonction de leur expérience, les couturiers gagnent de 300 à 900 roupies par pièce (2,60 à 7,90 euros).

L'objectif de Tashi Tshering Lama ? Proposer des « produits de bonne qualité à un prix abordable ».

« Car chacun apprécie la qualité, mais tout le monde n'a pas un budget extensible, surtout au Népal », souligne-t-il.

Sonam Gears veut-il donc faire la nique à SAG ? Le patron de la petite entreprise refuse toute comparaison.

« Je ne connais pas les patrons de SAG, j'ignore quels sont leurs coûts de production et nous ne visons pas l'international », coupe-t-il pour bien se démarquer.

Pour sa part, il s'approvisionne en tissus à Taïwan et en fermetures Éclair en Chine. Mais il a rencontré à ses débuts les mêmes problèmes que son puissant homologue dans ce domaine.

« Au départ, nous avons fait des erreurs, reconnaît-il. Une étude de marché a révélé que nous devions progresser en matière de coutures, fermetures Éclair et en matière de définition des tailles. »

Pour l'heure, Tashi Tshering Lama se satisfait de sa réussite sur le marché national. Il écoule la majeure partie de sa production *via* la chaîne locale de supermarchés Bhatbatheni Supermarket. Sonam Gears a aussi son site Internet, mais Tashi Tshering Lama dit n'avoir guère le temps de le développer. Pourtant, son succès local ne laisse pas les détaillants étrangers de produits *outdoor*, indifférents. Le jour de notre visite, trois visiteurs russes frappaient à sa porte, insistant pour effectuer une commande en gros ; le Népalais les a reçus avec courtoisie mais circonspection.

« Pour le moment, il y a suffisamment à faire ici, estime-t-il. Les gens apprécient la qualité de nos produits et ils nous font confiance, car nous leur offrons des garanties. Si une fermeture casse, nous la remplaçons gratuitement. Un produit défectueux est remboursé ou remplacé sous sept jours. »

Tashi Tshering Lama ne ferme cependant aucune porte.

« Si nous continuons à bien progresser au Népal, on verra, pourquoi pas tenter notre chance ailleurs… »

# 9

# Starlettes aux sommets

Tenzing Norgay demeure le plus célèbre des Sherpa et des Népalais pour avoir vaincu l'Everest au côté du Néo-Zélandais Sir Edmund Hillary, le 29 mai 1953. Mais s'ils ne l'ont jamais égalé en termes de notoriété internationale, d'autres membres de son ethnie ont également su se distinguer depuis, sur le Toit du monde, et marquer de leur propre empreinte l'histoire de l'himalayisme par des performances dont certaines figurent dans le *Guinness World Records*.

Babu Chiri Sherpa, par exemple, auteur de dix ascensions de l'Everest, s'est fait un nom en montant deux fois au sommet en quatorze jours en 1995, avant de passer vingt et une heures sur cette même cime dans une tente – sans oxygène artificiel – en 1999. Il n'avait alors cessé de parler et de chanter l'hymne national népalais dans son émetteur radio afin de ne pas succomber à l'engourdissement qui l'aurait conduit à une mort certaine. Le 20 mai 2000, ce père de six filles a encore établi un record de vitesse en reliant le camp de base au sommet en seize heures et cinquante-six minutes, avant de décéder à l'âge de 35 ans des suites d'une chute dans une crevasse près du camp II, le 29 avril 2001.

Autre vedette du Toit du monde, Apa Sherpa… En 2011, à l'âge de 51 ans, ce petit homme frêle, originaire comme Tenzing Norgay du village de Thame (3 820 mètres) dans le Khumbu, et surnommé « Super Sherpa » ou encore le « Tigre », a pris sa retraite des sommets après avoir effectué sa vingt et unième ascension de l'Everest : une performance presque involontaire puisque réalisée au fil des années, et à partir de 1990 dans le cadre de son travail pour des expéditions commerciales. Soucieux

d'offrir une solide éducation supérieure à ses trois enfants, Apa Sherpa vit aujourd'hui en famille aux États-Unis, dans l'Utah, mais il revient régulièrement au Népal distribuer par le biais de sa fondation des subsides aux écoles du Khumbu. Lui qui avait reçu une éducation très sommaire dans une des écoles bâties à l'initiative de Sir Edmund Hillary s'est vu décerner en 2013, par l'université de l'Utah, un diplôme honoraire en « humanités » pour son engagement en matière d'éducation et d'environnement. Son record « du monde » en matière d'ascension de l'Everest a été égalé en 2013 par un de ses « voisins », Phurba Tashi Sherpa.

Le palmarès de ces Népalais aurait valu à n'importe quel grimpeur occidental une foule de sponsors, mais la scène économique et médiatique semble éminemment plus favorable en ce nouveau siècle aux grimpeuses népalaises.

Pasang Lhamu Sherpa leur avait ouvert la voie il y a une vingtaine d'années en devenant la première Népalaise à atteindre le sommet de l'Everest, le 22 avril 1993, à l'issue de sa troisième tentative. En 1991, elle était parvenue au col sud avec une expédition française, mais elle n'avait pas été retenue pour participer à l'assaut final et en avait conçu une certaine amertume. Elle avait ensuite participé à une autre expédition, annulée à cause des mauvaises conditions météorologiques, puis avait décliné l'offre d'une tentative organisée par des Indiennes qui lui refusaient la responsabilité de coleader.

Pasang Lhamu s'était finalement résolue à monter sa propre expédition, en 1993, avec cinq hommes – dont son époux –, après avoir démarché avec succès une marque de bière. Elle était parvenue au sommet avec quatre d'entre eux. Son mari, un grimpeur expérimenté, avait rebroussé chemin plus bas pour éviter que leurs trois enfants ne se retrouvent orphelins en cas d'accident. Cette précaution était prémonitoire. À la redescente, en tentant de venir en aide à Sonam Tshering Sherpa, victime d'un malaise au col sud (7 900 mètres), la jeune femme de 32 ans a fini par trouver la mort avec lui dans le mauvais temps, tandis qu'elle avait envoyé ses trois autres compagnons chercher de l'aide.

Cette fin tragique assortie de trois semaines de recherches pour retrouver et redescendre la dépouille de la jeune femme a fait d'elle une héroïne. Ses funérailles ont été célébrées dans le stade national de Katmandou en présence de dizaines de milliers de personnes, et une statue a été érigée à sa

mémoire près du stupa de Bodhnath, dans la banlieue de Katmandou. Elle a également laissé son nom à une section d'autoroute et à un centre d'entraînement de la capitale doté d'un mur d'escalade aujourd'hui en décrépitude. Un timbre à son effigie a par ailleurs été émis au Népal.

D'autres Népalaises ont pris le relais. Plus sobrement, sans jouer la carte de la sensation ni du drame, elles tracent habilement leur route. Profitant de l'évolution de la société, elles séduisent sans trop de mal des partenaires économiques. Ces derniers ne boudent pas l'impact médiatique et économique de l'engagement de ces femmes issues de pays en voie de développement et espèrent susciter de nouvelles vocations sur ces marchés.

Ils ne perdent pas de vue que, même dans les pays industrialisés, les grimpeuses bénéficient systématiquement – et pas toujours à juste titre – d'un écho médiatique supérieur à celui accordé aux hommes – plus nombreux dans ce secteur – dont les performances tendent à être banalisées.

Au bout du compte, une vingtaine de Népalaises seulement se sont hissées jusqu'ici sur le Toit du monde. Depuis 2008, un groupe d'entre elles âgées de 22 à 33 ans s'est donné pour mission de tordre le cou à l'image d'un alpinisme népalais réservé aux hommes, en gravissant les *Seven Summits*. Le *Seven Summits Women Team*, comme on les surnomme au Népal, a trouvé pour chacune de ses membres un surnom accrocheur. La « Sexy », la « Maman », le « Cerveau », la « Bûcheuse », la « Rebelle », etc. ont entamé ensemble leur projet sur leurs terres en gravissant l'Everest, en 2008.

« Ensuite, nous avons ressenti le besoin de franchir nos frontières nationales », explique Shailee Basnet, la volubile coordinatrice et porte-parole du groupe, âgée de 30 ans, diplômée en journalisme et spécialisée dans les « systèmes d'information ».

Rencontrée fortuitement dans les locaux du NTB[1] où elle et ses compagnes passaient saluer quelques connaissances entre deux conférences dans des écoles, elle nous a expliqué comment la petite bande avait pioché dans ses économies, contracté des emprunts et trouvé des sponsors, pour financer équipements, billets d'avion et permis d'ascension. Les jeunes femmes ont ainsi enchaîné les ascensions du mont Kosciuszko en Australie, du mont Elbrouz dans le Caucase, et du Kilimandjaro en Afrique. Elles espèrent inciter d'autres Népalaises à sortir de leur foyer pour fréquenter la haute montagne « aussi bien dans un but professionnel que pour leur plaisir personnel », insiste Shailee Basnet.

La sherpa Nima Chhamzi, elle, n'a pas eu besoin de leurs exhortations. Le 19 mai 2012, à l'âge de 16 ans, elle est devenue la plus jeune Népalaise à avoir vaincu le Toit du monde sous l'aile de son père Dendi Sherpa, un guide d'altitude réputé qui avait déjà gravi l'Everest par trois fois.

En dépit de sa modestie, l'alpiniste népalaise la plus emblématique du moment s'appelle… Pasang Lhamu Sherpa Akita. Homonyme de son aînée décédée sur l'Everest en 1993, elle affiche un parcours académique comme professionnel résolument contemporain. Originaire du village de Khumjung, situé dans la vallée du haut Khumbu, la jeune Pasang Lhamu se souvient très bien d'une visite de Pasang Lhamu « senior » dans son école. D'autant mieux que ses camarades de classe ne cessaient de la défier d'imiter la célèbre grimpeuse…

Pasang Lhamu « junior » a pourtant d'abord privilégié les études en s'inscrivant au collège Pashupati Multiple Campus de Katmandou. Mais l'altitude lui manquait. À force de proposer ses services dans les agences de trekking de la capitale, elle a rapidement décroché des jobs saisonniers réguliers dans sa vallée natale.

Mais la marche l'a vite lassée. Attirée par l'escalade et poussée par le désir d'en acquérir les techniques, elle a suivi les stages de formation organisés par la NMA et y a découvert un univers très masculin mais somme toute « assez ouvert à la présence de femmes et conscient que celles-ci étaient trop rares dans le milieu de la grimpe », dit-elle. Tout en poursuivant ses études, elle a passé les différents certificats de guide de haute montagne (formation de base, formation avancée, sauvetage en montagne, premiers soins…).

Elle a eu davantage de mal à faire accepter sa passion par ce qu'il lui restait de famille. Orpheline très tôt, elle a dû veiller à l'éducation de sa sœur cadette.

« En dépit d'évolutions récentes, le Népal reste une société très conservatrice et les rumeurs allaient bon train quant à mon métier de guide », dit-elle.

Pasang Lhamu avait l'impression d'être constamment surveillée et observée. Mais elle a franchi un nouveau cap en étant sélectionnée parmi trois Népalais pour une formation théorique et pratique de trois semaines à l'ENSA de Chamonix, puis en obtenant le certificat d'instructrice professionnelle délivré par la NMIA[2] qui lui permet de former les guides népalais. Devenir la première Népalaise « professeur » à la NNMGA lui a

conféré un statut particulier. Elle dit y avoir gagné un respect qui facilite sa vie de femme. Son union avec un physiothérapeute spécialisé dans la technique shiatsu et d'origine japonaise, Tora Akita, la libère aussi d'une partie du poids des traditions népalaises.

Pasang Lhamu s'est distinguée lors d'une expédition nippo-népalaise en 2006, année où elle est devenue la première femme à gravir un sommet encore vierge : le Nangperi Gosum II (7 321 mètres). Le leader de l'équipe japonaise avait d'abord refusé la présence d'une femme dans ses rangs. La NMA avait alors négocié pour que Pasang Lhamu puisse au moins rester au camp de base. Mais l'énergie et la compétence dont elle a fait preuve pour assister les autres guides népalais dans toutes leurs tâches lui ont finalement offert son sésame pour le sommet.

En 2007, l'hebdomadaire *Nepali Times* a consacré un article de fond à Pasang Lhamu Sherpa Akita. Cette publication lui a ouvert dès 2008 les portes de la marque Sherpa Adventure Gear qui est devenue son sponsor. Entre son travail d'instructrice à la NNMGA, son métier de guide – qu'elle exerce à la fois au Népal et dans l'Ouest américain et qui lui permet de tester les produits SAG – et les séances photos pour leur catalogue, Pasang Lhamu veut continuer à ouvrir le monde de la haute montagne aux Népalaises.

Elle participe régulièrement à des expéditions pour son compte personnel dans cette optique. Ainsi se trouvait-elle au camp de base de l'Everest en avril 2014 avec la guide et secouriste américaine Melissa Arnot pour grimper en duo quand l'avalanche meurtrière a emporté seize sherpas. À l'été 2014, aux côtés de deux de ses compatriotes et amies, Dawa Yangzum Sherpa et Maya Sherpa, elle gravit le K2 (8 611 mètres) au Pakistan. Elles sont les premières Népalaises à gravir ce « 8 000 » des plus techniques. En soixante ans, seules trois cents personnes dont seize femmes sont parvenues au sommet, et soixante-dix d'entre eux y ont trouvé la mort. Les trois Sherpa ont grimpé comme à leur habitude en style himalayen, accompagnées d'un sherpa chacune jusqu'au dernier camp intermédiaire, utilisant cordes fixes et oxygène artificiel. Une logistique qui hérisse les puristes occidentaux adeptes du style alpin consistant à laisser sur la montagne la seule trace de ses pas que le vent et la neige se chargeront d'effacer…

Si les trois jeunes femmes respectent cette philosophie, Dawa Yangzum en souligne les limites :

« Les alpinistes occidentaux peuvent être très hypocrites, raconte-t-elle en souriant. Au camp de base du K2, il y avait avec nous de nombreuses expéditions étrangères, et une Italienne nous a fait la leçon quant au fait que nous étions aidées par des sherpas et que nous utilisions de l'oxygène artificiel alors qu'elle-même ne se le serait jamais autorisé. N'empêche que toutes les équipes ont attendu que nos copains Mingma Dorje Sherpa, Pemba Sherpa et Nima Sherpa fassent la trace pour emprunter le même itinéraire que nous. Les étrangers sont comme nous, ils pensent d'abord à leur sécurité. »

Âgée de 24 ans, Dawa Yangzum Sherpa travaille comme guide de trekking en free-lance. Elle est mariée à Pasang Tenzing Sherpa, guide de haute montagne diplômé depuis 2008, secrétaire du bureau de la NNMGA et passé lui aussi par l'ENSA de Chamonix pour un stage. Soumise à la pression de sa famille qui attend d'elle qu'elle donne naissance à des enfants, Dawa Yangzum s'interroge cependant sur les suites qu'elle pourra donner à sa carrière d'alpiniste.

Maya Sherpa, elle, a résolu ce dilemme. Âgée de 36 ans, elle est mère d'une petite fille, Rose, née en 2010. Après la naissance, elle a hésité quatre ans avant de reprendre l'alpinisme.

« Ça m'a vraiment manqué, j'étais bien plus mince quand je grimpais », plaisante-t-elle en malaxant les capitons logés sur son ventre et ses hanches.

Son père, Pasang Wang Sherpa, guide de trek et restaurateur, a été son plus fervent supporter quand il s'est agi de rechausser les crampons.

« Il m'a dit : "C'est ce que tu aimes, alors fonce !" » se souvient la jeune femme, reconnaissante.

Le fait qu'elle partage sa vie avec un Occidental, l'organisateur d'expéditions et alpiniste néerlandais Arnold Coster, a fait le reste, estime-t-elle.

« Nous partageons les responsabilités domestiques et familiales, ça aide. »

Et comme elle tient à ne pas dépendre financièrement de son mari, elle a finalement ouvert un restaurant donnant sur un grand jardin dans la banlieue de Katmandou, tout près du stupa de Bodhnath.

Originaire du district d'Okhaldhunga, à l'est du Népal, Maya Sherpa a commencé à grimper à l'âge de 22 ans sur les traces de son père. Elle trouvait qu'on gagnait ainsi de l'argent « assez facilement » et se réjouissait de rencontrer des étrangers. Un jour qu'elle guidait un trek dans le haut

Dolpo, une région du centre du Népal frontalière de la Chine et proche du mont Dhaulagiri (8 167 mètres) pour une agence américaine, des clients, bluffés par sa résistance physique et son pied sûr, lui ont suggéré de se mettre aux expéditions. Elle s'y est essayée en 2003 à l'âge de 25 ans sur l'Ama Dablam (6 812 mètres) dont elle a atteint le sommet sans oxygène artificiel. Elle a ensuite participé à une session d'entraînement de la NNMGA avec Pasang Lhamu.

« Nous étions deux femmes pour une trentaine d'hommes », se souvient-elle.

Mais elle a renoncé à passer son diplôme de guide de haute montagne.

« Ça prend trop de temps et, pour se préparer aux examens, il faut s'entraîner durant la saison touristique, c'est donc un vrai choix financier. »

Maya Sherpa a beaucoup grimpé, mais assure ne pas éprouver une attirance particulière pour l'Everest.

« Beaucoup de femmes se focalisent sur ce sommet, car il est mondialement connu et peut apporter une certaine notoriété, mais j'ai préféré tracer mon propre chemin et découvrir d'autres montagnes, même moins hautes. »

Elle est ainsi devenue la première Népalaise à atteindre le sommet du mont Pumori (7 161 mètres) et du Cho Oyu (8 201 mètres) en 2004, l'année de son mariage : une « petite » liste de « records » qui lui a valu un partenariat avec une marque américaine d'équipement *outdoor* en 2009.

Parallèlement à son activité de patronne, Maya Sherpa ne rechigne jamais à donner des conférences sur ses ascensions aux étrangers non alpinistes en vacances dans les hôtels de Katmandou.

« Je gagne entre 90 et 130 euros à chaque fois, et les gens sont heureux et impressionnés de rencontrer des *summiters* femmes, dit-elle, car nous sommes encore peu nombreuses au Népal à pratiquer des métiers hors de nos maisons ou de bureaux. Le fait qu'une femme puisse être dehors en permanence sans rendre de comptes est loin encore d'être rentré dans les mœurs népalaises. »

L'expédition au K2 était la première pour laquelle Maya et ses amies ont été entièrement sponsorisées. Équipées par SAG et Black Diamond, les trois amies ont usé de l'argument environnemental pour compléter leur financement.

« Nous sommes bien placées pour connaître l'état de nos montagnes et en rendre compte, dit-elle. Et nous avons pensé que grimper pour sensibiliser

l'opinion publique et les instances internationales au changement climatique était un message fort. »

Par le biais du MoCTCA, de la NMA, et du ministère des Sciences, de la Technologie et de l'Environnement, le gouvernement népalais a soutenu leur projet tandis que l'Himalayan Women Welfare Society coordonnait l'expédition. L'ICIMOD[3] – dont la mission consiste à permettre aux populations de l'Himalaya et de l'Hindu Kush de bénéficier de conditions de vie dans un environnement montagnard sain et rendu équitable par le partage des connaissances et de la coopération internationale – leur a, de son côté, offert une aide de 9 000 euros. Cet organisme a également organisé pour elles une mise à niveau sur les questions de changement climatique dispensée par un Sherpa installé en Autriche. L'avalanche meurtrière de l'Everest du 18 avril 2014 a interrompu leur préparation.

« Nous avons assisté à toutes les cérémonies de funérailles et de commémoration, explique Maya. Nous avons rencontré les veuves et les enfants des victimes, certains blessés aussi puisque l'un d'entre eux, Tashi Dawa, est le frère de Dawa Yangzum. Nous étions en proie à de sérieux doutes par rapport à la poursuite de notre projet. J'ai pensé à ma petite fille, à ma famille, s'il m'arrivait quelque chose… »

Finalement, la vie a repris le dessus et la montagne a recommencé à aimanter les trois jeunes femmes. Bloquées dans leur hébergement avant de rejoindre le camp de base du K2, en attendant que la météo s'améliore, elles ont eu le temps de comparer leur condition à celle des Pakistanaises. Et de s'estimer mieux loties :

« Elles n'ont le droit de rien faire ni d'aller où que ce soit, observe Maya. Nous, Sherpa, sommes vraiment très indépendantes. »

# 10

# Heureux sans les « 8 000 »

Le patronyme de Tashi Tenzing Sherpa est largement répandu au Népal, mais celui qui nous reçoit dans sa somptueuse villa du quartier résidentiel de Bansbari, loin de l'agitation du centre de Katmandou, est issu d'une dynastie de grimpeurs indissociable de l'histoire de la conquête du mont Everest.

Tashi Tenzing, 49 ans, est le fils de Pem Pem, fille aînée de Tenzing Norgay, le Sherpa qui a posé le pied pour la première fois sur le Toit du monde au côté de Sir Edmund Hillary, le 29 mai 1953. Et Pem Pem, alpiniste elle-même, a pris part en 1959, avec sa sœur Nima et sa cousine Doma, à la fameuse International Women's Expedition menée sur le Cho Oyu (8 201 mètres) par la Belge Claude Kogan.

À écouter Tashi Tenzing, assis derrière un véritable bureau de ministre et cerné de photos de montagnes et d'étendues glaciaires, être un descendant de Tenzing Norgay n'est pas toujours un avantage.

« Parce que vous portez un nom célèbre, les gens pensent que vous avez tout pouvoir, et ils ont toujours quelque chose à vous demander. Mais d'un autre côté, ils attribuent rarement vos succès à votre propre mérite. »

Élevé en Inde à Darjeeling, Tashi Tenzing a suivi des études de sociologie à New Delhi, où il a créé le club d'escalade de son université. Il excellait en escalade libre comme en escalade artificielle.

« J'ai toujours adoré les activités de plein air et la montagne est ma passion, confie-t-il. Aussi, dès que j'ai quitté l'université, ai-je travaillé

comme guide de treks ainsi qu'à l'organisation d'expéditions au Népal. »

Bon sang ne saurait mentir : le jeune homme ne pensait qu'à suivre sur l'Everest les traces de son grand-père, un homme simple qu'il admirait.

Pour le quarantième anniversaire de la première ascension réussie du Toit du monde, en 1993, Tashi Tenzing a dirigé une expédition commémorative. Seuls deux membres ont atteint le sommet : un de ses oncles et son compagnon Lobsang Tshering, qui a fait une chute mortelle lors de la redescente. Tashi Tenzing, lui, a dû renoncer à 400 mètres du but, pris de cécité des neiges, mais il a réussi quatre ans plus tard, le 23 mai 1997. Cette quête personnelle enfin réglée, il s'est consacré à d'autres aventures, en Antarctique. Il y a organisé des expéditions et y a également participé à une mission scientifique.

« Je souhaitais me lancer un défi, raconte-t-il. Il s'agissait de créer une prise de conscience sur l'impact du réchauffement de la planète dans cette région particulière du globe. »

Une question qui se pose également de manière très aiguë dans les massifs de l'Himalaya, dont la vulnérabilité l'inquiète… Il évoque à l'envi l'invasion de ses sommets adorés par des « nuages marron pleins de carbone » et « l'alarmant recul des glaciers ».

C'est aussi en Himalaya que Tashi Tenzing a rencontré sa première épouse, Judy Pyne, une guide australienne dont il a eu un fils, Pasang, et une fille, Dechen. Après son mariage en 1990, le couple a fondé une agence de trekking en Australie sans jamais cesser ses navettes entre l'île continent et le Népal. En 2002, Tashi Tenzing est remonté au sommet de l'Everest dans le cadre d'une expédition commémorant, cette fois, le cinquantième anniversaire de la tentative suisse de 1952, qui avait échoué de peu. Son grand-père Tenzing Norgay et son binôme – le guide suisse Raymond Lambert –, choisis pour donner l'assaut final, avaient dû faire demi-tour à 250 mètres du sommet à cause du mauvais temps.

Tashi Tenzing a escaladé bien d'autres montagnes, au Pakistan, au Tibet, au Cachemire ou au Bhoutan.

« Il est important de bien connaître ses limites physiques et psychologiques et l'alpinisme est l'activité idéale pour cela, dit-il. Elle permet aussi de bien comprendre qu'on évolue dans un milieu "vivant". »

Depuis 2006, pourtant, l'alpiniste porte plus souvent la chemise que la doudoune. Cette époque correspond au moment où lui et sa deuxième

épouse, Bandi Nima Sherpa, ancienne vice-présidente de la TAAN et très influente dans l'économie touristique népalaise, sont devenus associés. L'agence Asian Holidays Trekking que celle-ci avait fondée en 1995 a été rebaptisée Tenzing Asian Holidays Trekking (TAH). Le « T » de l'intitulé figurant sur leur élégante enseigne emprunte à la forme d'un piolet, et la devise de leur société – « La vie n'est pas une répétition en costume » – invite résolument à l'action.

Pourtant, au contraire de beaucoup d'autres professionnels du tourisme d'altitude népalais, Tashi Tenzing résiste à la mode qui fait fureur depuis une quinzaine d'années. Il se fait tirer l'oreille pour organiser des expéditions commerciales sur l'Everest. Il refuse de transiger sur la sécurité et la qualité de service, et donc sur les prix. Son offre pour cette prestation figure parmi les plus élevées du marché international – entre 70 000 et 80 000 euros –, ce qui limite considérablement les demandes. Il n'en est pas fâché.

« Les gens veulent payer moins cher tout en exigeant le meilleur service, regrette-t-il. Ils s'adressent donc à des agences meilleur marché, mais aussi bien moins expérimentées. C'est une vraie braderie. »

Pour Tashi Tenzing, la cohésion d'équipe et la sécurité sont primordiales en montagne.

« L'alpinisme exige le concours de travailleurs d'altitude aux connaissances solides en matière de réactions à l'altitude, de météo, de secours et de langues étrangères, en plus de celles de la montagne et des itinéraires. Et même avec tous ces avantages réunis, on n'est pas sûr de revenir. »

Dans un monde idéal, il aimerait que les travailleurs d'altitude soient en possession de certificats détaillant leurs compétences et leur expérience, et puissent les faire valoir.

« Ce serait plus sûr pour tout le monde. »

Tashi Tenzing a donc décidé de « laisser l'Everest aux opérateurs étrangers ». Il estime que les clients comprennent trop mal cette montagne si particulière.

« L'ascension du mont Everest n'a plus rien à voir avec de l'aventure ou de l'exploration. C'est purement et simplement un business. »

Selon lui, cette tendance s'est amorcée dès 1963, après la première « traversée » de la montagne par les Américains Tom Hornbein et Willi

Unsoeld – montés par l'arête occidentale et redescendus par l'arête sud-est. Il considère cet itinéraire comme représentant « la dernière exploration sincère et désintéressée » du Toit du monde.

Sur « ses » montagnes, il a vu les mentalités changer.

« Des années 1950 aux années 1980, il y avait les "sahibs" d'un côté et les "sherpas" de l'autre, dit-il. Ensuite, jusqu'aux années 1990, il y a eu une sorte de boulimie d'ascensions assortie à une obligation de résultats, car le sponsoring qui se développait a apporté l'argent et la compétition. Et depuis le début des années 2000, la multiplication des expéditions commerciales a augmenté les risques et favorise une autre forme de business : celui des opérations de secours par hélicoptère. »

Les compagnies privées d'hélicoptères se sont en effet développées. Elles sont aujourd'hui six sur le territoire népalais, et, au-delà des vols cargo et des survols touristiques qu'elles assurent, certaines d'entre elles sont largement soupçonnées de connivence avec certaines agences de voyage ou *ticketing agents* dans le but de multiplier des interventions pas toujours indispensables. En l'absence d'un centre d'appel de secours, les intermédiaires qui les diligentent sous-traiteraient eux-mêmes un dispatching systématique des clients vers des hôpitaux choisis : toujours les mêmes… Ces abus présumés font actuellement l'objet d'investigations par une société d'audit mandatée par des compagnies d'assurances lasses de régler des factures toujours plus élevées. Pour la seule année b.s. 2070[1] (avril 2013-avril 2014), celles-ci se monteraient à 7 à 8 millions d'euros pour les compagnies d'hélicoptères, 7 millions pour les intermédiaires et 17 millions pour les hôpitaux.

Homme d'affaires avisé malgré tout, Tashi Tenzing a trouvé son créneau d'activité en contrebas de l'Everest. Il envoie ses clients dans le réseau des Yeti Mountain Homes (YMH) de son beau-frère Sonam Sherpa, également directeur d'une célèbre agence népalaise de treks et d'expéditions, l'historique Thamserku. Dans ces hébergements de luxe de quinze à vingt chambres qui respectent l'architecture traditionnelle de la région et jalonnent toute la vallée du Khumbu, c'est la vie de château avec service cinq étoiles. À l'entrée du YMH de Thame (3 820 mètres), le casier à pantoufles en caoutchouc impeccables qu'on troque contre ses godillots de trek n'est qu'un avant-goût de la parenthèse enchantée qui nous attend…

À peine s'est-on présenté à la réception qu'apparaît une Sherpa en tenue traditionnelle, une théière fumante à la main, devinant la soif et le besoin de chaleur du trekkeur. Quant au poêle du salon, il n'exhale pas l'odeur de bouse de yak séchée typique des lodges ordinaires. Après une douche chaude dans la salle de bains privative et un petit coup de sèche-cheveux, place aux *happy hours*. Une cuisine raffinée est ensuite servie pour le dîner aux chandelles. Une fois n'est pas coutume, on échappe au *dal bhat* (plat traditionnel à base de riz et de lentilles). Puis à l'heure du coucher, on roule en boule son duvet malodorant pour se glisser avec volupté dans un lit aux oreillers moelleux, aux draps impeccables et à la couette douillette. La couverture chauffante qui l'agrémente est un ravissement pour les os glacés…

Les vues imprenables offertes sur la chaîne himalayenne et le confort – délicieusement scandaleux à de telles altitudes – de ces lieux de villégiature qu'il faut bien appeler hôtels ont un prix. La demi-pension (chambre, dîner, petit déjeuner) oscille selon les saisons entre 115 et 170 euros pour une chambre simple et 150 et 230 euros pour une chambre double. Le ravitaillement arrive de Katmandou… par hélicoptère. Tashi Tenzing ne s'en cache pas : il vise une clientèle aisée et d'âge mûr, voire plus, et dans une forme physique trop relative pour endurer les vicissitudes d'une expédition ou d'un trek de base. Il accueille aussi des touristes disposant de trop peu de vacances pour s'imposer la rusticité des lodges à 4 à 7 euros la nuitée, hors repas.

« Mes clients exercent des professions libérales ou sont enseignants dans le supérieur. Je leur propose des randonnées de longueur raisonnable et de niveau modeste, axées sur l'environnement, l'observation de la nature, la culture bouddhiste et les traditions du pays sherpa. On consacre beaucoup de temps à partager la vie des villageois. »

Tashi Tenzing réserve toujours à sa clientèle une surprise de fin de séjour : un petit déjeuner au champagne avec lever de soleil sur l'Everest.

Mais les tarifs des YMH ne leur permettent pas de toujours afficher complet. Et il faut bien occuper et payer la vingtaine d'employés qui travaillent dans chacun d'eux : des natifs de la vallée âgés de 20 à 35 ans, très fiers d'officier dans un cadre aussi somptueux… Aussi, sur le site Internet de la société, peut-on occasionnellement effectuer des réservations de dernière minute à prix cassés. C'est ainsi que Jeff et Gary, deux

quinquagénaires australiens accompagnés de leur guide sherpa se défendent avec véhémence d'avoir passé des vacances de « nantis ». Arguant qu'« une seule douche chaude en huit jours avant de rallier Katmandou pour s'envoler vers Melbourne, c'est quand même très raisonnable », ils content avec humour leur laborieuse ascension du Kala Pattar, « un trekking peak » de 5 643 mètres peu technique mais très couru, comme la région en regorge.

Comme tous les Sherpa qui ont réussi, Tashi Tenzing et son épouse livrent leur combat en faveur de l'alphabétisation, à travers l'ONG Nepal Green Tara Foundation qui apporte son soutien à deux cents élèves d'écoles primaires et à trois cents élèves du premier cycle du secondaire dans le district de Nuwakot, situé au nord de la vallée de Katmandou et particulièrement touché par la traite d'enfants. L'idée du couple est de construire un internat à Thame (3 820 mètres) pour éviter aux familles sherpas démunies de débourser 1 700 à 2 600 euros par an et par enfant envoyé à Katmandou ou en Inde pour poursuivre ses études.

« Quarante-cinq pour cent de la population népalaise est analphabète et l'analphabétisme est le terreau de la pauvreté », assène Tashi Tenzing.

Sunar Bahadur Gurung n'est pas un Sherpa, mais il n'en a pas moins connu une extrême précarité dont il s'est extrait grâce à la montagne, à force d'une détermination peu commune. Depuis les modestes bureaux de Trinetra Adventure, son agence de treks et d'expéditions du Thamel, dans le quartier touristique de Katmandou, il ne s'intéresse pas davantage au « commerce de l'Everest » que Tashi Tenzing. Pour cet ancien porteur aujourd'hui âgé de 44 ans, l'himalayisme s'arrête à 7 000 mètres d'altitude.

« J'aime que mes clients gardent l'apparence et le comportement d'êtres humains », dit-il en souriant, faisant allusion aux attitudes stupéfiantes et aux pathologies couramment provoquées par l'hypoxie.

Il ne veut pas non plus entendre parler de compétition sur les sommets.

« Il faut avant tout respecter la montagne et apprendre à y être autonome sans y transporter des tonnes de matériel. »

Sunar Bahadur Gurung apprécie l'exploration en montagne. D'ailleurs, depuis 1992 où il a joué le *mail runner* – « facteur » effectuant des allers-retours pour faire le lien entre l'expédition et les bureaux de l'agence organisatrice – au Cho Oyu (8 201 mètres), il ne s'approche plus guère des « 8 000 ».

Contrairement à Tashi Tenzing, Sunar Bahadur Gurung est parti du bas de l'échelle. Originaire de la bourgade de Laprak dans le district de Gorkha, il a travaillé dès l'âge de 13 ans comme berger. Il préférait les vaches et les moutons de sa famille – qu'il gardait en compagnie de son grand-père – à l'école qui s'arrêtait à l'équivalent de la fin de l'enseignement primaire. Son père, soldat dans l'armée indienne, pourvoyait aux besoins de la famille.

« Je ne manquais de rien, se souvient Sunar Bahadur Gurung. Mais à 20 ans, j'ai eu envie de voir comment vivaient des copains qui étaient partis pour Pokhara[2] [900 mètres]. C'était déjà la mode des treks et on voyait passer à Laprak les touristes qui faisaient le tour du Manaslu [8 156 mètres]. »

Le jeune homme a alors rejoint la ville avec l'idée de se faire recruter comme porteur pour deux ou trois mois.

« Il y avait beaucoup de départs, raconte-t-il, mais je faisais plutôt 16 ans que 20 et j'étais tellement chétif que j'étais refusé partout. »

De guerre lasse, fin octobre 1990, il a sauté clandestinement dans un bus brinqueballant qui emmenait des trekkeurs faire le tour du Dhaulagiri.

« Le chef des porteurs ne cessait de nous compter en disant qu'il y en avait un de trop, s'amuse Sunar Bahadur Gurung. Mais comme le sirdar était de mon village, il a accepté que je travaille deux jours, ce qui payait au moins ma nourriture. »

C'est alors que cinq porteurs sont partis sans crier gare…

« Au camp de base, on m'a donc donné mes toutes premières chaussures, rit Sunar Bahadur Gurung. Moi qui n'avais porté que des tongs toute ma vie. La première nuit, lorsque je me suis levé pour aller aux toilettes, il m'a semblé que le ciel était tout blanc ; je n'avais pas réalisé que c'était le Dhaulagiri qui se dressait si près de nous qu'il mangeait le ciel. Cette montagne faisait tellement partie de mon décor quotidien que je ne comprenais pas pourquoi les touristes dépensaient autant d'argent pour venir la voir. »

Il se rappelle avoir porté jusqu'à huit tentes de 7 kilos chacune, franchi des rivières et des torrents dépourvus de ponts, et remis ses tongs pour descendre un glacier tant ses orteils souffraient dans les chaussures mal ajustées. Tout ça pour 25 roupies népalaises par jour (22 centimes d'euro)…

« C'était de la survie, dit-il. Aujourd'hui, les porteurs ont un salaire fixe de 1 200 roupies (10,50 euros) et les conditions de travail se sont nettement

améliorées, mais la motivation reste la même qu'il y a vingt-cinq ans : manger. J'emploie des jeunes de 16 ans et mes clients prétendent qu'ils sont trop jeunes pour travailler. Je leur réponds qu'ils en ont besoin. »

Sunar Bahadur Gurung a travaillé sept ou huit ans pour l'agence Mandala Trekking, tenue à l'époque par le Français Jérôme Édou et à la clientèle essentiellement américaine et française. Mais la vie du Népalais a basculé grâce à sa rencontre avec une poignée de touristes français lors d'un trek au début des années 1990.

« Il y avait un couple de Parisiens et aussi un jeune musicien de la région d'Avignon qui m'a conseillé de venir passer trois mois en France pour la cueillette des cerises, raconte Sunar Bahadur Gurung. C'est là-bas, en 1993, que j'ai appris votre langue. J'ai été étonné d'obtenir un visa de trois mois, mais j'ai expliqué exactement ce que j'allais faire en France et la cueillette permettait de financer mon billet aller-retour. »

Sunar Bahadur Gurung ne tire aucune gloire de cet exil provisoire.

« C'était ma destinée, je ne me suis pas posé de questions, se souvient-il. J'avais 22 ans et j'étais le deuxième Gurung de l'histoire à poser un pied sur le sol français, m'a-t-on dit. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait, mais je sentais que ça changerait ma vie. »

Après le travail de saisonnier, grâce à la mobilisation et au soutien financier et logistique de ses amis français, Sunar Bahadur Gurung est revenu en France chaque année à partir de 1993. Dès 1997, il y a suivi les stages de formation d'alpinisme et d'escalade du Club alpin français et de la Fédération française de montagne et d'escalade. Il a également dû apprendre à skier et il a constitué sa liste de courses dans les Pyrénées et les Alpes pour se présenter avec succès en 2003 à l'examen probatoire de l'ENSA de Chamonix. Une fois intégré le prestigieux centre français de formation des guides de haute montagne et des moniteurs de ski, les qualités de porteur et la résistance à l'altitude de Sunar Bahadur Gurung ne suffisaient plus. Il a dû bûcher pour combler ses lacunes techniques. Pour un pourfendeur de la compétition, il s'y est plutôt bien défendu, obtenant sa médaille de guide en 2008. Seul Népalais dans ce cas, il est devenu président de la NNMGA la même année et jusqu'à la reconnaissance du diplôme des guides népalais par l'UIAGM en 2012. Et il revient régulièrement à Chamonix contribuer à la formation des aspirants guides français sur des sommets de « seulement » 4 000 mètres.

# 11

# Plaidoyer occidental pour un Everest « meilleur »

Russell Brice est sans conteste un « Occidental », comme on dit dans le commerce de l'himalayisme. Mais il n'en est pas moins un connaisseur des plus éclairés de la région. Guide de montagne et opérateur d'expéditions néo-zélandais, ce sujet de Sa Gracieuse Majesté, aujourd'hui âgé de 63 ans, traîne depuis quarante ans ses guêtres dans la vallée du Khumbu, et le mont Everest n'a plus de secret pour lui. En 1974, ce jeune électricien originaire de Christchurch grimpait de la cordillère des Andes aux Alpes européennes lorsque l'idée lui est venue d'aller taquiner l'Himalaya avec deux amis.

Ces globe-trotters qui avaient besoin d'un point de chute et ne doutaient de rien se sont donc adressés à un compatriote : Sir Edmund Hillary en personne. Le premier homme à avoir foulé le sommet de l'Everest vingt et un ans plus tôt, en compagnie du Sherpa Tenzing Norgay, a répondu positivement à leur missive. Oui, Brice et ses compères étaient les bienvenus pour prêter main-forte sur le chantier de l'hôpital de Phaplu (2 364 mètres), dans le Solukhumbu, que le mythique alpiniste – alors investi dans un programme de construction d'écoles et d'hôpitaux pour assurer alphabétisation et assistance médicale au peuple des Sherpa – était en train d'ériger.

« Sir Edmund a simplement posé deux conditions, se souvient Russell Brice. Que nous rejoignions Phaplu par nos propres moyens et que nous travaillions bénévolement. »

Les jeunes Kiwis ont donc charrié pierres et mortier durant une semaine avant d'accompagner Rex Hillary, le frère cadet d'Edmund qui mettait lui

aussi la main à la pâte, jusqu'à Khumjung (3 970 mètres), afin d'assurer la maintenance d'une citerne à eau. Leurs chemins se sont séparés là.

Russell Brice a revu plusieurs fois Sir Edmund lors de réceptions officielles au Népal dans les années qui ont suivi. Il évoque « un homme exceptionnel, très à l'écoute et particulièrement attentif à l'évolution de l'alpinisme en Himalaya ». Le jeune grimpeur partageait avec lui le goût des défis. Il a commencé à grimper sur les « toutes petites montagnes » d'Arthur's Pass dans les Alpes du Sud néo-zélandaises, avant de devenir – avec son ami Paddy Freaney – le premier alpiniste à gravir en un seul été les trente sommets de plus de 3 000 mètres de son pays natal.

Les deux compères ont alors pu prendre de la hauteur en Himalaya. En 1980, ils ont signé la première ascension de l'Ama Dablam (6 812 mètres) par l'arête nord. En 1981, Russell Brice a gravi l'Everest par l'arête ouest. Et en 1988, il a participé à une expédition britannique sur le Toit du monde. L'itinéraire choisi était l'arête nord-est ; et pour la première fois de l'histoire de cette montagne, lui et son compagnon de cordée britannique Harry Taylor ont effectué la traversée des « Pinnacles » : une série de rochers abrupts située entre 7 800 et 8 200 mètres et considérée comme un tel casse-tête que seule une poignée d'alpinistes s'y est frottée depuis. Mais la performance les a épuisés au point qu'ils ont dû renoncer au sommet.

En 1994, lorsqu'il débute ses expéditions commerciales en Himalaya, Russell Brice possède donc une solide expérience de la région. Depuis, Himalayan Experience – son agence plus connue sous le diminutif d'Himex – affiche des statistiques impressionnantes. En vingt ans, elle a organisé dix-neuf expéditions sur l'Everest (8 848 mètres), onze sur le Cho Oyu (8 201 mètres), cinq sur le Manaslu (8 156 mètres), cinq sur le Lhotse (8 516 mètres), trois sur le Shishapangma (8 013 mètres), deux sur le Makalu (8 481 mètres), une sur le Nuptse (7 861 mètres) et une sur l'Ama Dablam (6 812 mètres). Et Russell Brice a emmené ou fait conduire par ses guides d'altitude trois cent soixante-six personnes sur le Toit du monde – une aventure à 57 000 euros hors billets d'avion et repas pris à Katmandou –, et plus de trois cents autres personnes sur des sommets voisins.

Dans la vallée de Chamonix qui fut une de ses bases, ces chiffres lui ont valu le surnom de « Machine de guerre ».

« C'est vrai, reconnaît-il. Je suis exigeant avec mon staff, j'aime que mes camps soient impeccables avec les tentes bien alignées. Je fais venir des produits frais et j'entends qu'ils soient cuisinés avec le maximum d'hygiène possible. Je recommande à mes clients un entraînement préalable sur d'autres sommets de haute altitude, je leur impose une visite médicale et j'emmène un médecin d'expédition. Les candidats à l'Everest consacrent pour certains des années d'économies et deux mois et demi de vacances à leur projet ; je leur dois donc de tout mettre en place pour m'assurer qu'ils parviennent au sommet et en redescendent dans les meilleures conditions et en bonne santé. »

Himex emploie soixante-dix à cent personnes au Népal chaque printemps pendant deux mois et demi. Et huit personnes travaillent à l'année dans ses bureaux de Katmandou, supervisées par Phurba Tashi Sherpa, le fidèle sirdar de Russell Brice à qui ce dernier voue une confiance absolue. C'est d'ailleurs Phurba Tashi qui a convaincu son boss de renoncer à poursuivre leur expédition après l'avalanche du 18 avril 2014. Ce jour-là, l'Everest avait pris la vie de seize travailleurs d'altitude et en avait blessé neuf autres, sans faire de victimes dans les rangs d'Himalayan Experience. Selon le sirdar, le staff d'Himex – plutôt envié pour les conditions de travail dont il jouit – aurait fait l'objet de menaces de représailles s'il décidait de grimper.

Pour Russell Brice, qui était au camp de base avec son équipe le jour de l'avalanche et a contribué à coordonner les secours, le chaos qui a immédiatement suivi le dramatique accident prend racine dans l'évolution qui entoure le commerce de l'Everest.

« À l'origine, les travailleurs d'altitude étaient tous des Sherpa du Solukhumbu, une région qui entretient une véritable culture des traditions d'himalayisme, explique-t-il. Mais l'attrait des clients pour l'Everest a créé un besoin grandissant de guides d'altitude. Ces dix dernières années, on en a vu arriver d'autres régions du Népal, qui se sont improvisés sherpas parce que cette activité est considérée comme lucrative selon les standards népalais. Or, il est parfois difficile de faire cohabiter ces hommes d'ethnies différentes au sein d'une même équipe. D'autre part, certains viennent même des villes et n'ont pas la même capacité d'adaptation à l'altitude que ceux qui vivent dans les collines. Ils développent alors des pathologies

sérieuses, voire mortelles, et ne sont pas armés pour accompagner des clients. »

D'après le Néo-Zélandais, cette nouvelle vague de travailleurs d'altitude nourrit une certaine jalousie vis-à-vis des sherpas originels, qui, au fil des années, ont souvent amassé de quoi bâtir les lodges jalonnant les sentiers de treks du Solukhumbu, et qui en confient la gestion à leurs épouses en vue de s'assurer une retraite. Dans ce domaine, Russell Brice dit observer également de plus en plus de rivalités régionales, voire « territoriales », opposant des travailleurs d'altitude de mêmes villages ou de villages proches en fonction de leur « réussite sociale ».

Russell Brice ne se contente pas de sélectionner avec soin les sherpas qu'il emploie. Pour améliorer leur sécurité, il les équipe systématiquement – tout comme ses clients – d'ARVA.

« Je les oblige à les porter lorsqu'ils traversent l'Icefall, explique-t-il. Ça ne préserve pas des avalanches, ni n'empêche personne de mourir, mais ça permet d'accélérer le processus éventuel de secours et la détection des survivants ou des corps, tout en réduisant les risques d'exposition des secouristes à un suraccident. »

Tous les sherpas d'Himex ont aussi une radio et doivent impérativement rendre compte de leur passage à des points déterminés à l'avance : au départ des cordes fixes, sur le « Football Field » qui se situe à peu près au milieu de la cascade de glace, au camp I, au camp II, etc. Et cela à l'aller comme au retour. Leurs différentes positions et les horaires de passage sont consignés dans un journal au camp de base.

« C'est une habitude qui m'a permis de localiser facilement mon staff le jour de l'avalanche », précise Russell Brice.

Mais l'usage des radios n'est pas généralisé : l'EOA et la NMA réclament vainement depuis plusieurs années la réduction du prix des permis autorisant leur utilisation pour y remédier.

Fin connaisseur du business de l'Everest, Russell Brice déplore aussi la concurrence sauvage que certaines agences de trek et d'expéditions népalaises, adeptes du *low cost*, imposent de plus en plus aux opérateurs occidentaux.

« Elles cassent sérieusement les prix, tout en prétendant offrir un service équivalent à celui des agences occidentales, observe-t-il. Mais c'est tout simplement impossible aux tarifs qu'elles proposent. »

Quand des agences népalaises « vendent » l'Everest pour 22 000 euros, Russell Brice doute qu'elles remplissent leurs obligations légales envers leur staff en matière d'assurances, sans parler de la couverture sociale ou du niveau de rémunération.

« Himalayan Experience rémunère ses guides d'altitude entre 6 000 et 7 000 euros pour une saison de deux mois à deux mois et demi d'expéditions. Ils sont assurés en cas de décès et d'accident, ce qui est obligatoire selon la loi népalaise mais peu contrôlé et, par conséquent, peu appliqué. »

Russell Brice tente aussi d'améliorer les conditions de travail des Icefall Doctors, une demi-douzaine de travailleurs d'altitude népalais.

« Une tâche ingrate et dangereuse », rappelle-t-il.

Pour les aider, il leur confie régulièrement des séries de photos de la cascade de glace afin qu'ils puissent analyser le mouvement avant d'y tracer un nouvel itinéraire chaque année. En 2014, il les a également équipés en crampons, baudriers, mousquetons, casques, lampes frontales et piolets « plus performants et donc plus sûrs », après leur avoir trouvé en 2013 un sponsor pour les vêtements, les chaussures et les tentes. Russell Brice leur a, par ailleurs, acheté des radios et des ARVA, que le Sagarmatha Pollution Control Committee (SPCC) – l'organisme qui les supervise – a bien voulu lui rembourser.

« Le SPCC facture 500 euros par personne aux candidats à l'Everest pour passer par la cascade de glace, regrette tout de même le Néo-Zélandais. Or cet argent sert essentiellement à assurer la propreté de la région du Khumbu[1], au lieu d'être utilisé pour mieux rémunérer les Icefall Doctors ou équiper la cascade de glace. »

Une autre manière de gagner en sécurité serait selon lui de modifier l'itinéraire de cette première partie du parcours.

« Entre opérateurs d'expéditions étrangers, nous avons souvent discuté de la nécessité de trouver une route à droite du glacier sur la partie la plus basse afin d'éviter le Pop-Corn Field, avant de revenir vers le centre du glacier dans sa partie supérieure », explique-t-il.

Lors de sa première ascension de l'Everest en 1981, il avait emprunté cet itinéraire. Un peu plus long dans sa dernière partie, il permet de ne pas être exposé sous l'arête ouest. Enfin, pour réduire le temps passé par ses clients dans la cascade de glace du Khumbu, il leur propose depuis plusieurs

années de s'acclimater sur le Lobuche Peak (6 119 mètres) tout proche, leur évitant ainsi de multiplier les allers-retours sur le périlleux glacier.

Russell Brice ne manque pas d'autres idées pour améliorer la sécurité commune. Il fustige par exemple le système actuel d'attribution des permis d'ascension. Celui-ci produit, dit-il, « un effet pervers » : il encourage de petites structures à se regrouper avec d'autres jusqu'à concurrence de quinze grimpeurs – nombre maximal accepté par expédition – afin de réduire les coûts. Et ces conglomérats d'alpinistes artificiellement réunis sous une même bannière pour des raisons financières arpentent la montagne en ordre dispersé, sans être placés sous l'autorité d'un véritable responsable.

Une autre avancée consisterait, selon lui, à obtenir du MoCTCA la permission d'entreposer en permanence des équipements de secours (brancards, pelles en acier, tente, etc.) à différents endroits comme le camp II (6 400 mètres) et le col sud (7 900 mètres).

« Ça permettrait d'éviter que ces charges soient chaque année montées et redescendues par les sherpas et ça réduirait le nombre de leurs passages dans la cascade de glace de 60 à 75 %, estime-t-il. Nous pourrions stocker ce matériel dans des bidons d'expédition en plastique sans créer d'impact négatif sur l'environnement, puisque seuls des alpinistes sont susceptibles de l'utiliser. »

Toujours pour limiter ces multiples et dangereuses allées et venues, Brice et certains de ses collègues demandent même à pouvoir faire hélitreuiller les charges entre le camp de base et le camp I en début et en fin de saison.

« Nous sommes tous conscients que cela pourrait conduire à des exagérations, admet-il. Mais avec des règles strictes, ça profiterait surtout à la sécurité des sherpas. Certains arguent que cela amputerait leur revenu, mais nombre d'entre eux ne sont pas opposés à gagner un peu moins et travailler plus en sécurité. »

Le drame du 18 avril 2014 a permis de tester ce système.

« Avant de repartir, nous avons eu la permission spéciale du ministère de laisser de l'équipement au camp II et de redescendre par hélicoptère ce qui se trouvait au camp I, dit Russell Brice. Nous avons ainsi obtenu des informations intéressantes sur les temps de vol des hélicoptères, sur les volumes que nous pouvions hélitreuiller en toute sécurité et sur ce qu'il coûterait d'hélitreuiller des charges du camp de base au camp I. Et il s'est

avéré que ce serait seulement 50 % plus cher que de les faire porter par des sherpas. »

Selon lui, tout le monde aurait à gagner à améliorer la situation et à éviter que de nouveaux accidents de l'ampleur de celui d'avril 2014 ne ternissent l'image touristique du Népal.

« Il ne s'agit pas seulement des travailleurs d'altitude, mais de toute l'industrie hôtelière, des compagnies aériennes, des restaurateurs, des porteurs, des lodges, des chauffeurs de taxi, et même des vendeurs de cartes postales. Les voyages et le tourisme représentent 9,4 % du produit intérieur brut du Népal, et selon les prévisions, ils devraient en rapporter 11 % d'ici à 2023. Cette industrie emploie plus de 1,25 million de personnes, et représente 8,2 % des emplois dans un pays où 40 % de la population active n'en a pas. »

En dépit de toutes ses suggestions pour un Everest meilleur, Russell Brice – qui préconise la mise en place d'une commission d'enquête pour analyser les événements qui ont suivi l'avalanche du 18 avril 2014 – doute que le gouvernement soit prêt à soutenir de véritables avancées. Il en veut pour preuve l'incapacité de ce dernier à mettre en place une structure régulant la gestion et la distribution des dons envoyés du monde entier à l'attention des familles de travailleurs d'altitude touchées par le drame : une mesure qu'il juge pourtant « indispensable ».

« L'émotion nationale et la réaction de la communauté internationale à cet accident ont permis de récolter pas loin de 700 000 euros[2], souligne-t-il. Mais cet énorme élan de solidarité a noyé les demandes des sherpas qui réclamaient au MoCTCA la mise en place d'un fonds spécifique pour ce type d'accident à l'avenir. Ce dernier a profité de cette diversion pour ne pas créer ce fonds. »

Après quarante années à fréquenter assidûment le Népal, l'ex-électricien ne serait pas défavorable à des choix radicaux.

« Les leaders de la pagaille qui a conduit les expéditions à renoncer aux ascensions du printemps 2014 doivent être tenus pour responsables de leurs actes et le MoCTCA doit être purgé de haut en bas, assène-t-il. En fait, jamais les autorités n'avaient eu une aussi bonne opportunité pour proposer des changements significatifs et progressistes qui seraient appréciés par la communauté des travailleurs d'altitude et auraient prouvé à la communauté internationale leur sérieux dans l'administration des affaires touristiques,

capitales pour le pays. Mais elles n’ont rien fait, et cette inertie fait craindre que les sherpas ne soient contraints à prendre leur propre destin en main. »

# Épilogue
## Mais qu'en dit donc miss Hawley ?

À 91 ans, Elizabeth Hawley ne sort plus guère et ne conduit plus elle-même son antique Coccinelle bleu outre-mer. Mais elle travaille toujours six jours sur sept et reçoit volontiers à son bureau de Dilli Bazaar, un quartier populaire de Katmandou. Le coin salon où elle désigne le fauteuil qu'elle choisit elle-même pour notre entretien est probablement le lieu où récolter les informations les plus fiables en matière d'himalayisme népalais et s'informer de ses dernières tendances.

En cet automne 2014, comme souvent, elle tente de joindre un organisateur d'expéditions.

« Ici Liz Hawley, lance-t-elle sans s'embarrasser de formule de politesse. Alors ? »

Elle s'enquiert du sort de deux alpinistes américains qu'elle sait partis au Mustang pour tenter l'ascension d'un sommet vierge alors que la tempête Hudhud venue d'Inde fait des ravages mortels sur cette partie du Népal.

Installée à Katmandou depuis 1959, cette Américaine qui arbore une veste en duvet sur sa jupe et son corsage stricts pour se protéger de la fraîcheur des intérieurs népalais n'a jamais mis les pieds en montagne. Sauf pour y faire un trek ou deux dans sa jeunesse. Pourtant, elle s'est imposée au fil des années comme l'historienne incollable et la chroniqueuse des expéditions et des ascensions épiques effectuées au Népal depuis cinquante ans. Elle compile en personne les données et en connaît tous les dessous.

Diplômée de l'université du Michigan, Elizabeth Hawley était documentaliste pour la revue *Fortune Magazine* à New York quand la Grosse Pomme lui a soudain inspiré l'ennui. La native de Chicago a donc

quitté un travail devenu trop routinier et son Amérique natale pour s'offrir un tour du monde passant par l'Espagne, la France, l'Égypte, l'Inde et la Chine, avant de se retrouver au Népal au début des années 1950. Le royaume ouvrait tout juste ses frontières au tourisme. Elle s'y est définitivement fixée en 1959. Comme correspondante pour *Time Magazine* d'abord, avant d'occuper les mêmes fonctions à partir de 1962 pour l'agence internationale de presse Reuters qui l'avait sollicitée depuis Londres afin d'offrir au monde une ouverture sur cet État souverain exotique et enclavé d'Asie.

Bien que vivant au pied de la chaîne himalayenne, c'est en 1963 seulement – dix ans après sa conquête par Sir Edmund Hillary et Tenzing Norgay – que Liz Hawley s'est intéressée au mont Everest. La journaliste indépendante a en effet dû « couvrir » les tribulations des premiers Américains en expédition sur le Toit du monde. L'aventure s'est révélée passionnante, conclue par un exploit de ses compatriotes. Tom Hornbein et Willi Unsoeld ont réalisé la « traversée de l'Everest », empruntant l'arête ouest à la montée et la voie normale de l'arête sud-est à la descente. Une « première » sur le versant népalais…

À cette époque où l'on communiquait entre ville et sommets par l'entremise de *mail runners*, des sherpas ultrarapides, la journaliste avait pris un raccourci. Elle s'était assuré le scoop du succès d'Hornbein et Unsoeld en convainquant des militaires américains de la tenir secrètement au courant des évolutions depuis le camp de base par radio.

« C'était un événement très important médiatiquement, car jamais une expédition américaine ne s'était attaquée à l'Everest, et le public américain était fasciné et soucieux d'avoir le plus de nouvelles possible », se souvient Liz Hawley.

C'est alors que l'alpinisme est devenu une part considérable des reportages qu'elle effectuait pour Reuters. La rigueur qui caractérise encore aujourd'hui Elizabeth Hawley l'a conduite à rencontrer tous les responsables d'expéditions venant au Népal et elle a compilé toutes les données possibles à leur sujet. Une masse d'informations dont elle a toujours gracieusement fait don à l'*American Alpine Journal*, sorte de bible de l'alpinisme.

Sa base de données non officielle – l'Himalayan Database –, disponible en version électronique depuis 2003, regroupe des renseignements

concernant 80 000 ascensions. Au fil du temps, de ses lectures et de ses rencontres, Elizabeth Hawley a reconstitué l'histoire de l'himalayisme népalais de 1905 à nos jours. Les expéditions s'étant multipliées, elle ne peut plus rendre visite à tous leurs candidats dès leur arrivée au Népal comme elle l'a fait durant des années. Mais les informations qu'elle obtient sont étayées par les formulaires qu'elle a mis au point. On ne résiste pas à miss Hawley ; sur un simple appel de sa part, la plupart des grimpeurs s'empressent de remplir et de rapporter ces documents avant et après leurs ascensions. Tous les détails et chiffres de leur aventure y figurent : du programme initialement prévu à la composition de l'équipe en passant par les blessures, les problèmes de santé et même les causes de décès éventuels.

Aujourd'hui, celle que la communauté montagnarde appelle respectueusement miss Hawley continue à tenir scrupuleusement à jour ses archives, désormais aidée de deux assistants.

« Il y a de nos jours tellement d'expéditions que je ne peux rencontrer tous les protagonistes », glisse-t-elle.

En dépit de ses protestations, la chroniqueuse de l'himalayisme népalais n'est pas considérée par le milieu de l'alpinisme comme une simple statisticienne, mais comme une « arbitre ». Sans jamais avoir chaussé de crampons ni empoigné un piolet de son existence, elle a visualisé mentalement d'en bas les différents itinéraires. Son cerveau a l'acuité d'un GPS. Elle décèle impitoyablement la moindre incohérence dans un récit d'ascension et figurer dans son registre équivaut à voir la réussite de son expédition validée.

Sa capacité à détecter les mensonges, son aversion pour l'approximation et la précision de ses questions ont renvoyé plus d'un alpiniste vantard sur les faces qu'il prétendait à tort avoir déflorées…

« Même si notre avis peut influencer celui de la communauté des alpinistes, notre point de vue reste strictement celui de chroniqueurs et d'historiens, insiste miss Hawley qui déteste qu'on qualifie sa base de données d'"officielle". Nous ne sommes pas des juges, nous procédons par recoupements en contactant d'autres personnes présentes sur les montagnes au même moment que ceux qui nous relatent leurs ascensions, et nous affinons les informations en vérifiant tout sans relâche, même des années plus tard. Nous nous entretenons ainsi avec beaucoup de gens pour obtenir le maximum d'informations ; c'est un travail d'investigation passionnant et

complexe que de tenter de se repérer entre les versions des uns et des autres. »

Selon Liz Hawley, même quand un alpiniste enjolive son récit d'ascension, il ne ment pas.

« Ils croient tous farouchement à ce qu'ils racontent parce qu'ils ont tous vécu une expérience forte, quelle qu'en ait été l'issue. »

Pour saluer l'immense contribution de miss Hawley, le gouvernement népalais a donné son nom à un sommet de 6 182 mètres à l'été 2014. Le « Peak Hawley » fait partie d'une série de montagnes jusque-là fermées aux étrangers et que tout un chacun pourra maintenant gravir. L'intéressée a jugé l'initiative des autorités parfaitement déplacée.

« C'est une plaisanterie, a-t-elle protesté. Aucune montagne ne devrait porter le nom d'un individu. Ailleurs, on utilise la toponymie. »

Pour preuve, elle cite l'exemple du combat mené par l'État américain d'Alaska pour obtenir le changement de nom officiel du mont McKinley, plus haut sommet d'Amérique du Nord, en Denali : le nom qui lui a toujours été donné par les tribus locales et qui signifie « le plus grand ».

L'expertise qu'elle a développée a surtout valu à miss Hawley le respect et la proximité des plus grands himalayistes, y compris du légendaire Edmund Hillary, devenu son ami intime. Elle administre toujours l'association Himalayan Trust – créée par lui – qui finance et supervise les écoles, les postes de secours et de soin et les infrastructures offerts par l'alpiniste néo-zélandais aux habitants de la vallée du Khumbu. Plus tard, elle a rencontré l'Italien Reinhold Messner – auteur avec Peter Habeler de la première ascension de l'Everest sans oxygène, puis en solo –, ou encore le Britannique Chris Bonington… Ainsi que tous les Français les plus audacieux.

La nonagénaire a ainsi été témoin de l'évolution de l'himalayisme sans quitter son bureau.

« Au départ, il y a eu les grandes expéditions nationales – anglaises et américaines à l'Everest, et françaises à l'Annapurna –, etc., raconte-t-elle. Elles étaient gigantesques avec des tonnes de matériel et de nombreux sherpas faisant une grande partie du travail à la place des Occidentaux. Et elles étaient souvent financées et dirigées directement par les gouvernements… »

Le développement des expéditions commerciales, depuis une quinzaine d'années, ne lui a pas non plus échappé.

« Elles sont organisées pour des personnes ayant beaucoup d'argent et peu de temps, dit-elle. Elles se sont multipliées et drainent de plus en plus de monde avec les pics de surfréquentation et les accidents que cela peut engendrer. »

Depuis son poste d'observation privilégié, Liz Hawley a également suivi de près l'évolution du sort des travailleurs d'altitude.

« Ils ont beaucoup changé ces dernières décennies, constate-t-elle. Les anciens ont laissé la place à des jeunes qui embrassent ce métier avec une vision très différente du travail et de leurs relations avec les clients étrangers qui les embauchent pour les conduire au sommet. À leurs yeux, il ne s'agit plus d'une relation maître-serviteur mais d'un simple boulot, et qui peut rapporter gros[1]… »

Selon elle, l'agitation qui a suivi l'avalanche du 18 avril 2014 n'est le fait que d'« une poignée de travailleurs d'altitude grisés par le sentiment de puissance généré par le caractère dramatique de l'accident ». Elle y verrait presque une tentative de manipulation.

« Les fauteurs de trouble n'étaient pas originaires du Khumbu, où il n'y a pas de maoïstes puisque tout le monde y a été éduqué dans les écoles bâties par Sir Edmund Hillary », se convainc la vieille dame.

D'après ses informations, certains des « meneurs » des réunions qui ont suivi l'accident au camp de base s'étaient déjà manifestés « en septembre 2012 lors de l'avalanche qui avait tué onze personnes au mont Manaslu ». Ils avaient tenté d'engager les opérateurs d'expéditions commerciales étrangers à lever le camp, mais, les victimes étant étrangères, leur action n'avait pas trouvé d'écho.

« C'est encore ce petit groupe qui a jeté de l'huile sur le feu et envenimé les débats au moment de la rixe d'avril 2013 avec Ueli Steck et Simone Moro, réussissant à leur faire renoncer à leur expédition », conclut la journaliste qui ne se souvient pas de situations comparables par le passé.

« Tout cela est dû à l'évolution de la société, mais si les mêmes fauteurs de troubles retentaient une action au camp de base de l'Everest en 2015, les sherpas qui ont dû renoncer en 2014 aux bonus qu'ils reçoivent en plus de leur salaire lorsqu'ils font le sommet leur battraient probablement froid. »

Ses sources – des opérateurs d'expéditions comme des sherpas – lui assurent qu'à l'aube de la saison printanière 2015 sur le versant népalais de l'Everest, « la situation semble apaisée ».

« Les quelques travailleurs d'altitude agités se sont calmés, réalisant qu'ils se tiraient une balle dans le pied. Ces jeunes gens ne vivent pas ou plus dans les montagnes, analyse-t-elle. Ils ont élu domicile à Katmandou, et le revenu qu'ils tirent de la montagne est pour eux essentiel. La plupart d'entre eux reviendront forcément travailler sur l'Everest. En tout cas, ceux qui souhaiteront le faire n'en seront pas empêchés et on ne les menacera plus de leur briser les jambes et de brûler leur maison. »

Le versant népalais devrait cependant être moins fréquenté qu'à l'ordinaire au printemps 2015. Échaudés par la confusion de l'année précédente, nombre d'opérateurs d'expéditions occidentaux ont préféré rediriger leurs clients sur le versant tibétain, côté chinois.

# ANNEXE

# LE MONT EVEREST EN DATES

**1733** Chomolungma, le nom tibétain du Toit du monde, apparaît pour la première fois sur une carte publiée à Paris par le géographe français Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville.

**1847** Le sommet est désigné sous le nom de « pic B » par les Britanniques. Deux ans plus tard, le géomètre britannique George Everest établit l'emplacement exact de la montagne et la surnomme le « pic XV ».

**1856** Andrew Waugh, arpenteur général britannique des Indes orientales, annonce après plusieurs années de mesures menées dans le cadre du « grand projet de topographie trigonométrique » que le « pic XV » culmine officiellement à 8 840 mètres d'altitude.

**1865** Sagarmatha pour les Népalais, Chomolungma pour les Sherpa, Shèngmǔ Fēng pour les Chinois : le Toit du monde portera finalement le nom de mont Everest. Andrew Waugh le nomme ainsi en l'honneur de son supérieur hiérarchique et prédécesseur le colonel Sir George Everest.

**1921** La première expédition britannique dirigée par Charles Howard-Bury parvient à 7 000 mètres d'altitude. L'année suivante, une deuxième expédition britannique atteint 8 320 mètres.

**Le 7 juin 1922** Lors d'une nouvelle tentative, sept sherpas périssent dans une avalanche sous le col nord, devenant les premières victimes de l'Everest. L'équipe est contrainte de se replier.

**1924** Au cours de la troisième expédition britannique, les alpinistes Andrew Irvine et George Mallory disparaissent après avoir été vus à quelques centaines de mètres sous le sommet. En 1999, le corps de Mallory est retrouvé à 8 150 mètres d'altitude, sans l'appareil photo qui aurait pu prouver qu'il était parvenu au sommet.

**1933** Une quatrième expédition britannique reste bloquée à 8 500 mètres. Trois autres expéditions échoueront encore dans les années 1930.
**1952** Double expédition suisse, une au printemps l'autre à l'automne. Raymond Lambert et le Sherpa Tenzing Norgay atteignent 8 600 mètres.
**Le 29 mai 1953** Le Néo-Zélandais Edmund Hillary et Tenzing Norgay, présent comme grimpeur et non plus comme porteur, sont les premiers à réussir l'ascension de l'Everest. Équipés de bouteilles d'oxygène comprimé, ils conquièrent le sommet par le col sud et l'arête sud-est. C'est la sixième tentative pour Tenzing Norgay.
**Mai 1956** Seconde ascension par la même voie, par une équipe suisse emmenée par Albert Eggler.
**1960** Les Népalais donnent officiellement le nom de Sagarmatha à l'Everest, ne désirant pour leur montagne ni un nom d'origine locale, ni un nom d'origine étrangère.
**Mai 1960** Conquête de la face nord (versant tibétain) par une expédition chinoise.
**Mai 1963** Pour la première expédition américaine Willi Unsoeld et Tom Hornbein réalisent une « première » en montant par l'arête occidentale et en redescendant par l'arête sud-est.
**Mai 1965** Dix membres d'une expédition indo-népalaise atteignent le sommet trois fois en six jours par le sud. La même année, Nawang Gombu Sherpa devient le premier homme à réussir deux fois le sommet.
**1970** Le Japonais Yuichiro Miura redescend du col sud à ski et atteint la vitesse de 150 km/h avant d'être freiné par des parachutes. Durant cette expédition, six sherpas meurent dans une avalanche.
**1973** La plus importante expédition en moyens humains est italienne. Elle comprend soixante-quatre grimpeurs, cent vingt sherpas et trois mille porteurs.
**Le 1er avril 1973** Un hélicoptère se pose à 6 500 mètres (camp II) avec du matériel, survolant pour la première fois la cascade de glace du Khumbu.
**1974** Première tentative française. Le guide chamoniard Gérard Devouassoux et cinq sherpas y trouvent la mort, emportés par une avalanche à 6 400 mètres.
**1975** La Japonaise Junko Tabei est la première femme à conquérir l'Everest.
**1978** Première ascension sans oxygène artificiel par l'Autrichien Peter Habeler et l'Italien Reinhold Messner ; première ascension française par

Jean Afanassieff, Nicolas Jaeger et Pierre Mazeaud. Jean Afanassieff et Nicolas Jaeger redescendent à ski à partir de 8 300 mètres. C'est une première mondiale de ski d'altitude. À l'époque, Pierre Mazeaud, âgé de 49 ans, devient l'homme le plus âgé à avoir gravi cette montagne.

**1980** Reinhold Messner réussit la première ascension en solo et sans oxygène. Première hivernale par le Polonais Krzysztof Wielicki.

**1988** Le Français Jean-Marc Boivin réussit la première descente en parapente.

**1990** Christine Janin devient la première Française à atteindre le sommet.

**1993** Le 22 avril, Pasang Lhamu Sherpa, 32 ans, est la première Népalaise au sommet de l'Everest. Elle est accompagnée de cinq autres sherpas. Durant la descente, l'un d'entre eux, Sonam Tshering Sherpa, est victime d'un malaise au col sud à 7 900 mètres. Pasang Lhamu refuse de l'abandonner et tous deux perdent la vie dans une tempête. À titre posthume, elle devient la première femme décorée par le roi du Népal de la médaille « Nepal Tara ».

**1995** Première ascension féminine sans oxygène par la Britannique Alison Hargreaves.

**1996** Quinze alpinistes meurent au cours de cette année sur l'Everest, dont huit les 10 et 11 mai. L'Américain Jon Krakauer retrace cet épisode dans son livre *Into Thin Air*, publié l'année suivante.

**1998** L'unijambiste américain Tom Whittaker devient le premier handicapé à conquérir l'Everest.

**Le 6 mai 1999** Babu Chhiri Sherpa passe vingt et une heures et trente minutes dans une tente au sommet sans oxygène artificiel.

**Le 21 mai 2000** Babu Chhiri Sherpa établit un record de vitesse de l'ascension par la voie normale de l'Everest en seize heures et cinquante-six minutes, sans oxygène.

**Mai 2001** Temba Tsheri Sherpa, adolescent népalais de 16 ans, devient le plus jeune conquérant de l'Everest. La même année, l'Américain Erik Weihenmayer est le premier alpiniste aveugle à parvenir au sommet.

**2002** Tamae Watanabe, Japonaise de 63 ans, devient la femme la plus âgée à avoir gravi l'Everest. Record d'affluence au sommet avec soixante-deux alpinistes en une seule journée.

**Le 21 mai 2004** En huit heures et dix minutes, le Népalais Pemba Dorje Sherpa bat le record de l'ascension la plus rapide détenu depuis l'année précédente par Lakpa Gelu Sherpa en un peu moins de onze heures.

**Juin 2005** Dix tonnes de déchets sont recueillies sur les pentes du mont Everest en dix jours par une équipe de trente-trois volontaires chinois.
**Le 16 mai 2006** Mark Inglis, un alpiniste néo-zélandais amputé des deux jambes, atteint le sommet grâce à des prothèses.
**2007** Le Népalais Apa Sherpa bat son record du plus grand nombre d'ascensions en parvenant pour la dix-septième fois au sommet. Katsusuke Yanagisawa, un Japonais de 71 ans, devient l'alpiniste le plus âgé sur le Toit du monde.
Record du nombre d'ascensions : cinq cent quatorze personnes parviennent au sommet dans la saison. Un Britannique passe un appel de son téléphone mobile depuis le sommet.
**Le 11 janvier 2008** Décès du premier vainqueur de l'Everest, Sir Edmund Hillary.
**2010** L'Américain Jordan Romero, âgé de 13 ans, devient le plus jeune vainqueur de l'Everest. Depuis, l'âge minimal pour prétendre au sommet a été fixé à 16 ans par les autorités népalaises.
**2011** Apa Sherpa atteint le sommet pour la vingt et unième fois dans le cadre d'une expédition de nettoyage, établissant le record absolu des ascensions sur l'Everest.
**2013** Le nombre record de sept cents tentatives d'ascension est enregistré par les autorités népalaises. Le Japonais Yuichiro Miura, 80 ans, devient le vainqueur le plus âgé de l'Everest. Phurba Tashi Sherpa égale le record d'Apa Sherpa en effectuant sa vingt et unième ascension réussie de l'Everest. Il devient aussi le premier homme à avoir gravi trente-cinq sommets de plus de 8 000 mètres.
**Le 27 avril 2013** Trois alpinistes professionnels européens coupent la route à l'équipe des sherpas qui équipe la montagne de 11 kilomètres de cordes fixes, déclenchant une rixe résolue par un accord signé entre les parties au camp de base.
**Le 18 avril 2014** Seize sherpas meurent dans une avalanche entre la cascade de glace du Khumbu et le camp I. C'est l'accident le plus meurtrier jamais survenu sur le Toit du monde. Toutes les expéditions commerciales renoncent à l'ascension sur le versant népalais. Seule la Chinoise Wang Jing, 39 ans, mène la sienne à bien avec une équipe de cinq sherpas.

# GLOSSAIRE

## Expedition Operators Association (EOA)

*Association des organisateurs d'expéditions*

Cette association regroupe des professionnels s'occupant des différents problèmes liés à l'industrie du tourisme de montagne et de l'alpinisme au Népal.

## Emergency Rescue Committee (ERC)

*Comité de soutien pour les situations d'urgence*

Établi à la suite de l'avalanche du 18 avril 2014 sur l'Everest pour soutenir financièrement les blessés et les familles des seize victimes, ce comité a mis en place les mesures nécessaires d'assistance pour réagir en cas d'urgence. Supervisé par le président de la NMA, le comité est composé du président de la TAAN, du président de la HRA, du secrétaire général de la NNMGA et du président de l'EOA.

## Himalayan Rescue Association (HRA)

*Association himalayenne de secours*

Fondée en 1973, cette association non gouvernementale à but non lucratif a pour objectif d'éviter de succomber au mal aigu des montagnes (MAM),

mais aussi de prévenir d'autres accidents et maladies rencontrés en montagne au Népal. Elle prodigue des soins dans ses cinq dispensaires situés dans les régions à forte affluence touristique, à Pheriche, à Na, au sanctuaire de l'Annapurna, à Gosainkund et sur la route qui mène à Gokyo.

## International Centre for Integrated Mountain Development (ICIMOD)

*Centre international pour le développement et la mise en valeur des régions de montagne*

« Pour la montagne et ses habitants »
Basé à Katmandou, l'ICIMOD est un centre international et régional de partage des connaissances et du savoir. Il concerne les huit pays membres de l'Hindu Kush himalayen dont le Népal fait partie. Sa mission tend à soutenir les populations de l'Himalaya afin d'appréhender les effets du changement climatique et de la globalisation.

## Khumbu Climbing Center (KCC)

*Centre d'initiation à l'escalade du Khumbu*

Situé dans la vallée du Khumbu, à Phorste, ce centre offre des formations diplômantes d'escalade et d'alpinisme au Népal. Fondé par Conrad Anker et son épouse Jenni Anker-Lowe, le KCC a ouvert ses portes en 2003. Il est financé et géré par l'Alex Lowe Charitable Fund. En 2012, plus de sept cents sherpas et travailleurs d'altitude avaient bénéficié de cette formation et trente-quatre d'entre eux avaient reçu cette certification.

## Liaison Officers (LO)

*Officiers de liaison*

Détaché par le département du tourisme, l'officier de liaison accompagne chaque groupe de trekking dans les zones certifiées comme réglementées et

chaque expédition jusqu'au camp de base. Il a la responsabilité d'apporter son soutien en situation d'urgence ou de conflit, de contrôler l'application des lois qui régissent la montagne (gestion des déchets, permis d'ascension) et son environnement, de demeurer au camp de base pendant toute la durée de l'expédition et de communiquer le plus rapidement possible au MoCTCA toute information concernant l'équipe qu'il accompagne.

## Ministry of Culture, Tourism and Civil Aviation (MoCTCA)

*Ministère de la Culture, du Tourisme et de l'Aviation civile*

Ce ministère est responsable de la gestion et de la promotion des industries du tourisme, de la culture et de l'aviation civile au Népal. Né en 1979 sous le nom de ministère du Tourisme, il intègre l'industrie de l'aviation civile en 1982, et le secteur culturel en 2002 pour devenir le MoCTCA en 2012 ; il chapeaute aujourd'hui quarante-trois associations et organisations népalaises. Le département du tourisme délivre les permis d'ascension et gère les sommets de plus de 7 000 mètres.

## Nepal Mountaineering Association (NMA)

*Club alpin népalais*

Il assure la promotion du tourisme de montagne au niveau national, régional et international.
Depuis quelques années, l'association gère trente-trois sommets dont l'altitude varie de 5 587 à 6 654 mètres.

## Nepal National Mountain Guide Association (NNMGA)

*Association des guides de montagne du Népal*

Cette association est membre de l'UIAGM. Enregistrée en avril 2005, elle est composée de guides de montagne professionnels titulaires du diplôme d'État internationalement reconnu depuis mai 2012. Son objectif est de

réunir les ressources humaines impliquées dans cette profession et de fixer des normes de qualité pour le développement de leurs activités en montagne.

## Nepal Mountaineering Instructors Association (NMIA)

*Association des guides instructeurs du Népal*

Née en 2002, cette organisation apolitique à but non lucratif est l'institut de haute montagne népalais. Elle travaille à la promotion du tourisme de montagne, du sport, de l'escalade, et de la protection de l'environnement des régions de montagne. La NMIA est activement engagée dans les missions de secours et de recherche en montagne. Tous ses membres sont des guides de montagne au diplôme reconnu par l'UIAGM.

## Nepal Tourism Division (NTD), ex-Nepal Tourism Board (NTB)

*Département du tourisme du Népal*

La NTD dépend du MoCTCA et vise à assurer une représentation efficace du secteur privé de l'industrie du tourisme au Népal. Créée en 1999 sous le nom de NTB, elle prend ce nom en octobre 2014.

## Primes d'assurance pour les travailleurs d'altitude

La réunion ministérielle du 29 mai 2013 a révisé le montant des primes d'assurance qui couvrent les travailleurs d'altitude au Népal.
Les nouvelles directives concernent les guides de montagne, les travailleurs d'altitude, les officiers de liaison, les officiels chargés des secours et les travailleurs au camp de base. Effectives dès le 1er janvier 2014, les primes pour les travailleurs d'altitude ont été doublées, voire, dans certains cas, multipliées par trois.
– Assurance vie (sirdar, guides de montagne et travailleurs d'altitude) : environ 9 000 euros
– Couverture accident (travailleurs d'altitude) : environ 9 000 euros

– Couverture secours et rapatriement en montagne : environ 9 000 euros
– Couverture médicale : environ 2 650 euros

## Sagarmatha Pollution Control Committee (SPCC)

*Commission de contrôle de la pollution de Sagarmatha*[1]

Établi en 1991 par les habitants de la région du Khumbu et soutenu dans son initiative par la WWF[2], l'organisation mondiale de la protection de la nature, le SPCC est une organisation non gouvernementale à but non lucratif dont l'objectif à long terme est de préserver l'habitat naturel et de garantir la propreté de la région de l'Everest en assurant la gestion des déchets.
Depuis 2000, le SPCC supervise les Icefall Doctors, responsables de la construction et de la maintenance de l'itinéraire retracé chaque saison à travers la cascade de glace du Khumbu depuis le camp de base jusqu'au camp II.

## Trekking Agencies' Association of Nepal (TAAN)

*Association des agences de trekking du Népal*

Fondée en 1979, cette association regroupe les opérateurs d'agences de trekking et de voyage d'aventure népalais. Elle s'attache aux questions touchant le secteur privé de l'industrie du trekking au Népal et contribue au développement et à la promotion du tourisme d'aventure au Népal.

## Union internationale des associations de guides de montagne (UIAGM)

L'UIAGM est une organisation professionnelle internationale regroupant les associations de guides de montagne. Fondée en 1965 par des guides autrichiens, français, suisses et italiens, elle regroupe plus de vingt pays en Europe, Asie, Amérique du Nord et du Sud et Océanie et compte près de six mille guides. Elle est également connue sous les noms de Internationale

Vereinigung der Bergführerverbande (IVBV) et International Federation of Mountain Guide Associations (IFMGA). L'UIAGM est l'association internationale qui regroupe les associations nationales de guides de montagne du monde. Elle a pour mission de réguler la profession à l'échelle globale, de représenter ses intérêts vis-à-vis des gouvernements et administrations, de soutenir une législation et une réglementation pour la profession, de déterminer un standard international pour la formation des guides, d'assurer une reconnaissance réciproque des qualifications entre pays, de soutenir le libre exercice de l'activité professionnelle, de soutenir les associations nationales – et plus particulièrement celles établies dans des pays « futurs candidats » – et de proposer services et assistance aux guides.

# BIBLIOGRAPHIE

*Avant-Premières à l'Everest*, Gabriel Chevalley, René Dittert et Raymond Lambert, collection « Sempervivum », Arthaud, 1953.
*La Civilisation tibétaine*, Rolf Alfred Stein, collection « Sigma », Dunod, 1962.
*Deadline Chomolungma*, Ang Chhiring Sherpa, Kantipur Publications, 2007.
*Les Dieux du bouddhisme, guide iconographique*, Louis Frédéric, Flammarion, 1992.
*L'Everest*, Walt Unsworth, Denoël, 1981.
*Everest 78*, Pierre Mazeaud, Denoël, 1979 (puis *Everest, trois récits mythiques*, Arthaud, 2013).
*Everest : From the First Attempt to the Final Victory*, Micheline Morin, illustrations de André J. Veilhan, George G. Harrap, Londres, 1955.
*Everest sans oxygène*, Reinhold Messner, Flammarion, 1979 (édition originale : *Everest, Expedition zum Endpunkt*, BLV Verlagsgesellschaft mbH, München, 1978).
*The Himalaya by the Numbers : A Statistical Analysis of Mountaineering in the Nepal Himalaya*, Richard Salisbury et Elizabeth Hawley, Vajra Publications Katmandu, 2011.
*Histoire politique du Népal : aux origines de l'insurrection maoïste*, Michelle Kergoat, Karthala, 2008.
*Into Thin Air*, Jon Krakauer, Villard Books, Random House, 1997.
*Keeper of the Mountains : The Elizabeth Hawley Story*, Bernadette McDonald, Rocky Mountain Books, 2012.
*Le Khumbu : ses montagnes, ses sherpas, ses treks*, Henri Sigayret, Vajra Publications Inc., 2004 (puis *Sherpas bouddhistes*, Vajra Publications Inc.,

2006).
*Life and Death on Mount Everest : Sherpas and Himalayan Mountaineering*, Sherry B. Ortner, Princeton University Press, 1999.
*Mountaineering in Nepal : Facts and figures* (2013 et 2014), par le ministère de la Culture, du Tourisme et de l'Aviation civile du Népal.
*Nepalese Climbers on Mount Everest*, Ang Phurba Sherpa et Ramesh Raj Kunwar, Pemba Chhamji Sherpa éditeur, 2002.
*Petite Encyclopédie des divinités et symboles du bouddhisme tibétain*, Tcheuky Sèngué, Éditions Claire Lumière, 2002.
*Tenzing et les Sherpas de l'Everest*, Judy Pyne et Tashi Tenzing Sherpa, collection « Hommes et montagnes », Glénat, 2003.
*Triumph on Everest : a tribute from the Sherpas of Nepal*, Ang Rita Sherpa et Susan Höivik, Himalayan Trust 50th Mt Everest Celebration Committee, Jubilee 2013.
*Victoire sur l'Everest*, général Sir John Hunt, Amiot-Dumont, 1953 (puis Arthaud, 2014).

# FILMOGRAPHIE

*Annual Progress Report 2011*, Sagarmatha Pollution Control Committee (SPCC).
*Everest*, 45 minutes, réalisation Greg MacGillivray, David Breashears, scénario Tim Cahill et Stephen Judson, production Stephen Judson, Alec Lorimore et Greg MacGillivray, 1998.
*Everest 1952-2002, le rêve achevé*, 61 minutes, direction Bernard Robert-Charrue, Stéphane Schaffter, réalisation Bernard Robert-Charrue, Stéphane Schaffter, production TSR, AGEC, DCP-TV, 2002.
*Helicopter Rescuer in the Himalayas*, 2013, réalisation Frank Senn, Hari Thapa, production Frank Senn, Swiss National Television, mission effectuée sous la direction de la compagnie d'hélicoptères Air Zermatt.
*Into Thin Air*, 90 minutes, réalisation Robert Markowitz, scénario Robert J. Avrech, production Columbia TriStar Television, 1997.
*Sherpas, les vrais héros de l'Everest*, 90 minutes, réalisation Frank Senn, Hari Thapa, Otto C. Honegger, production Swiss National Television, 2009.

# DOCUMENTS ET ARTICLES

*Nepal Tourism News*, vol. 3, mars 2013.
Ministry of Culture and Civil Aviation (MoCTCA), *Marking Everest Diamond Jubilee*, Nepal, 2013.
Grayson Schaffer, « The Disposable Man : A Western History of Sherpas on Everest », *Outside Magazine*, 10 juillet 2013.
Entrevue avec Simone Moro : « El peligro viene de los hombres, no de la montaña… Increible », *Desnivel*, janvier 2014.
Deepak Adhikari, « The Everest Brawl : A Sherpa's Tale », *Outside Online*, 13 août 2013.
Chip Brown, « Le jour où l'Everest s'est écroulé », *National Geographic*, novembre 2014.
Site Internet : « The Himalayan Database » (www.himalayandatabase.com), banque de données des archives d'Elizabeth Hawley, mise en ligne par Richard Salisbury, 2003.

# REMERCIEMENTS

Aux docteurs Dominique Jean et Nima Namgyal Sherpa – premier médecin népalais au sommet de l'Everest – pour avoir partagé leurs connaissances en matière de médecine d'altitude et de milieux extrêmes, ainsi que leur science du trekking et de l'alpinisme.

À Barron Power : sans ses talents de cordonnier, l'aventure aurait pu s'achever à Pheriche (4 243 mètres).

À Hari Thapa, pour nous avoir permis de visionner ses films documentaires sur les sherpas et les sauveteurs en milieu extrême et pour avoir généreusement partagé son carnet d'adresses.

À l'honorable Ngawang Tenzing Lama du monastère de Rolwaling Sangag Choling pour ses éclairages précieux sur la culture et la religion bouddhistes, à sa famille de Katmandou pour son hospitalité et à son neveu le guide UIAGM et sauveteur Chhiring Sherpa.

Aux journalistes Deepak Adhikari et Chakra Bahadur Karki pour leurs « tuyaux » à propos des travailleurs de haute altitude.

Au guide UIAGM, sauveteur et opérateur d'expéditions Tshering Pande Bothe, de l'agence Top Himalaya Guides, pour nous avoir confiées à Karma Sherpa, notre ambassadeur et traducteur en pays sherpa, et notre chaperon au camp de base de l'Everest.

À la compagnie d'hélicoptères Simrik Air, à son directeur général le capitaine Rameshwar Thapa, à ses pilotes spécialistes du secours en montagne, Siddhartha Gurung et Jason Laing, et à son administrateur Suraj Paudyal pour leurs explications détaillées concernant les interventions d'urgence en milieu extrême, et pour nous avoir fourni les clichés de l'opération de sauvetage menée sur le mont Everest le 18 avril 2014.

À Ang Tshering Sherpa, président de la Nepal Mountaineering Association (NMA) et de l'agence de trekking et d'expéditions Asian Trekking, et à son fils, Dawa Stephen Sherpa, directeur général d'Asian Trekking, pour leurs éclairages sur les institutions qui régissent les activités de montagne au Népal.

À Pemba Gyalje Sherpa, président de la Nepal National Mountain Guide Association (NNMGA), à son secrétaire général Pasang « Jiri » Sherpa, au secrétaire Pasang Tenzing Sherpa et à tous les guides et aspirants guides diplômés.

À Nima Gombu Sherpa, directeur opérationnel de l'agence de trekking et d'expéditions Seven Brothers Summiters, et à Mingma Sherpa et ses frères, de l'agence Seven Summit Treks, pour nous avoir pilotées dans le dédale du business de l'Everest.

À Prakash Adhikari, administrateur de l'Himalayan Rescue Association.

À Tashi Tenzing Sherpa, de l'agence Tenzing Asian Holidays, et à Sonam Sherpa de l'agence Thamserku pour leur gracieuse hospitalité de deux nuits dans leurs Yeti Mountain Homes.

À l'alpiniste français – népalais d'adoption – Henri Sigayret et à son épouse Danji Sherpa pour leur décryptage de la culture des Sherpa.

À miss Elizabeth Hawley, pour sa maîtrise de l'himalayisme népalais, ses précieuses statistiques et ses anecdotes croustillantes. Et à son équipe de l'Himalayan Trust Foundation.

À l'himalayiste Yves Lambert – fils du guide suisse Raymond Lambert, compagnon de cordée de Tenzing Norgay lors de l'expédition de 1952 à l'Everest –, pour ses précieux conseils et l'accès qu'il nous a consenti à sa bibliothèque et à sa documentation personnelle.

À Marie Dosé pour sa bienveillance et son hospitalité « iodée » en période de bouclage.

À Catherine Lacout, tante-gâteau de Céleste et Geoffroy.

À Kumari Gurung pour ses petits plats.

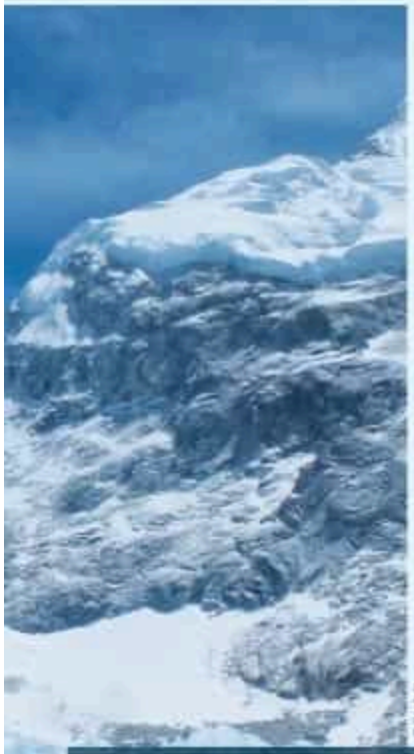
À nos compagnons Pierre-André et Ratna, à nos enfants Céleste, Geoffroy, Satcheen et Suman pour leur patience indéfectible, et à nos mamans Josiane Jolly et Josette Bauer pour ce qu'elles savent.

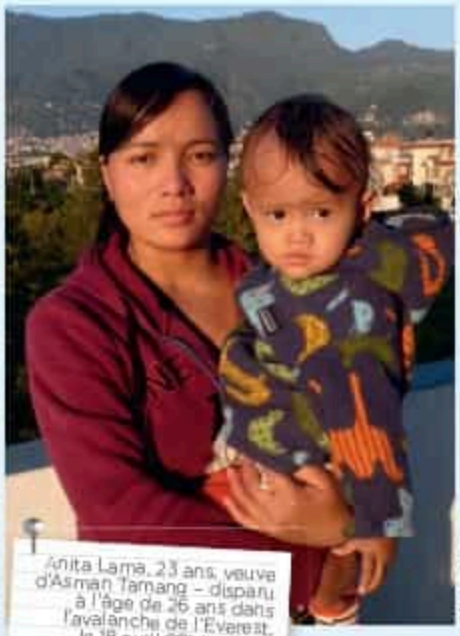
CAHIER PHOTOS

Thukla Pass (4 830 mètres), le 18 avril 2014. Des trekkeurs se recueillent autour de petits cairns érigés en mémoire des alpinistes disparus sur l'Everest et ses sommets satellites.

Avalanche meurtrière sur les flancs du mont Everest, le 18 avril 2014. L'hélicoptère et les secouristes qui recherchent les victimes semblent microscopiques...

Effroi et consternation au camp de base de l'Everest (5 345 mètres) pendant l'opération de secours du 18 avril 2014.





Anita Lama, 23 ans, veuve d'Asman Tamang – disparu à l'âge de 26 ans dans l'avalanche de l'Everest, le 18 avril 2014 –, avec leur fille Dolma, 17 mois.

Sur l'aérodrome de Lukla (2 866 mètres), l'hélicoptère de l'armée népalaise est en panne. Les corps des victimes reposent sous une bâche blanche.

Ang Tsering Sherpa, 67 ans, à Thame (3 820 mètres), amputé mais miraculé après trois nuits passées au col sud de l'Everest (7 900 mètres) dans une tempête en 1982.

Lhamu Chhiki Sherpa tient seule son lodge de Thamo (3 450 mètres) depuis la mort de son époux, le guide d'altitude Chhewang Nima Sherpa, en octobre 2010 sur un sommet proche de l'Everest.

Marché du samedi à Namche
Bazaar (3 440 mètres).
le 12 avril 2014.

Lakpa Rita Sherpa en poster géant sur une façade du magasin amiral Sherpa Adventure Gear à Katmandou.

Ambassadeurs de la marque népalaise Sherpa Adventure Gear. De gauche à droite, le Britannique Kenton Cool, Lakpa Rita Sherpa et Dawa Yangzum Sherpa.

Vue de Thame (3 820 mètres), depuis le lodge d'Apa Sherpa, qui a gravi vingt et une fois l'Everest avec succès.

Russell Brice, guide de haute montagne néo-zélandais et patron de l'agence Himalayan Experience. Un habitué du Toit du monde.

Wang Jing, femme d'affaires chinoise et unique cliente d'expédition commerciale à avoir gravi l'Everest par le versant népalais au printemps 2014.

Phurba Tashi Sherpa (44 ans) est le sirdar de l'agence Himalayan Experience. Il a gravi vingt et une fois l'Everest et trente-cinq sommets de plus de 8 000 mètres : un record absolu.

Tashi Tenzing Sherpa, l'un des sherpas accompagnateurs de Wang Jing sur l'Everest en mai 2014. Il est également l'un des protagonistes de la rixe d'avril 2013 au camp II.

Restauratrice et... alpiniste népalaise, Maya Sherpa a gravi le K2 (8 611 mètres) au Pakistan avec Pasang Lhamu Sherpa et Dawa Yangzum Sherpa à l'été 2014.

Pasang Lhamu Sherpa, guide UIAGM népalaise, formatrice à la NNMGA et ambassadrice de la marque Sherpa Adventure Gear.

Formation des guides népalais à l'escalade rocheuse.

Campus de l'école Edmund-Hillary à Khumjung (3970 mètres). C'est la toute première école construite dans le Khumbu. Elle a été offerte par le célèbre alpiniste néo-zélandais Sir Edmund Hillary pour donner une éducation gratuite aux enfants des travailleurs d'altitude du peuple des Sherpa, qui l'ont aidé à conquérir l'Everest.

# TABLE

*Avant-propos*
*Sherpa et sherpa*
1 - Le jour où l'Everest s'en est pris aux sherpas…
2 - Montagnards contre hommes des plaines
3 - Les « Poilus » de l'Everest
4 - Veuves et orpheline de l'Everest
5 - Wang Jing-Phurba Gyaltsen : alliance sino-népalaise sur le Toit du monde
6 - Le sherpa du nouveau millénaire
7 - Diplômés ès Himalaya
8 - Sherpa taille patron
9 - Starlettes aux sommets
10 - Heureux sans les « 8 000 »
11 - Plaidoyer occidental pour un Everest « meilleur »
Épilogue
*Annexe*
Le mont Everest en dates
Glossaire
Bibliographie
Filmographie
Documents et articles
*Remerciements*
*Cahier photos*

## Notes

1. Himalayan Rescue Association (voir glossaire).

▲ Retour au texte

2. Chefs d’équipe, en népali.

▲ Retour au texte

3. Ils sont chargés de l’entretien et de l’équipement (ils installent par exemple des échelles et des cordes) de la périlleuse cascade de glace du Khumbu – première section de l’ascension de l’Everest qui avance d’un mètre par jour.

▲ Retour au texte

4. Cérémonies religieuses.

▲ Retour au texte

5. « Champ de pop-corn » : amas gigantesque de pénitents (lames) de glace et de crevasses.

▲ Retour au texte

6. Ministry of Culture, Tourism and Civil Aviation (voir glossaire).

▲ Retour au texte

7. *Liaison Officers* (voir glossaire).

▲ Retour au texte

1. En 2013, vingt-sept expéditions ont obtenu les permis d'ascension de l'Everest, générant un revenu de 274 millions de roupies (2,4 millions d'euros).

▲ Retour au texte

2. Nepal National Mountain Guide Association (voir glossaire).

▲ Retour au texte

3. Sagarmatha Pollution Control Committee (voir glossaire).

▲ Retour au texte

4. Nepal Mountaineering Association (voir glossaire).

▲ Retour au texte

5. Primes d’assurance pour les travailleurs d’altitude (voir glossaire).

▲ Retour au texte

6. Le quinzième est entré en fonction en septembre 2014.

▲ Retour au texte

7. Expedition Operators Association (voir glossaire).

▲ Retour au texte

8. Trekking Agencies Association of Nepal (voir glossaire).

▲ Retour au texte

1. Khumbu Climbing Center (voir glossaire).

▲ Retour au texte

1. Emergency Rescue Committee (voir glossaire).

▲ Retour au texte

2. Converti au bouddhisme, Edwin Marzec œuvre également, entre autres, pour la préservation des tortues au Costa Rica…

▲ Retour au texte

3. Dignitaire dans le bouddhisme tibétain, dont le titre – honorifique – signifie le « précieux joyau ».

▲ Retour au texte

1. Sommets peu techniques dont la difficulté essentielle consiste à marcher longtemps dans la neige en haute altitude.

▲ Retour au texte

2. Grandissons et partageons tous ensemble.

▲ Retour au texte

3. Nepal Tourism Division (voir glossaire).

▲ Retour au texte

4. Union internationale des associations de guides de montagne (voir glossaire).

▲ Retour au texte

1. Il détient notamment les records d’ascension de la face nord du Cervin, de l’Eiger et des Grandes Jorasses.

▲ Retour au texte

1. Sans cordes fixes, sans oxygène, sans porteur au-delà du camp de base, et avec un minimum de camps intermédiaires.

▲ Retour au texte

2. Intermédiaires qui dispatchent les appels vers les compagnies d’hélicoptères.

▲ Retour au texte

1. « Nous sommes Sherpa. »

▲ Retour au texte

2. « Le courage sherpa en action. »

▲ Retour au texte

3. « Testé par des Sherpa, porté par tous. »

▲ Retour au texte

4. « Fabriqué au Népal tout comme nous. »

▲ Retour au texte

1. Nepal Tourism Board (voir glossaire).

▲ Retour au texte

2. Nepal Mountaineering Instructors Association (voir glossaire).

▲ Retour au texte

3. International Centre for Integrated Mountain Development (voir glossaire).

▲ Retour au texte

1. Bikram Sambat 2070. Le calendrier népalais de l'ère Bikram – ou Vikram – est le calendrier officiel du Népal. Ainsi le 14 avril 2014 marque le début de l'année 2071. C'est aussi l'année fiscale pour tout exercice budgétaire au Népal.

▲ Retour au texte

2. Chef-lieu du district de Kaski, connu pour son lac et ses perspectives sur le massif de l'Annapurna (8 091 mètres) et le Machapuchare (6 993 mètres).

▲ Retour au texte

1. La zone est empruntée chaque année par des centaines de trekkeurs qui ne payent rien.

▲ Retour au texte

2. Énormément de dons privés ou d’associations étrangères ont été versés directement aux familles.

▲ Retour au texte

1. Par rapport aux standards népalais.

▲ Retour au texte

1. L’Everest en népali.

▲ Retour au texte

2. World Wide Fund for Nature.

▲ Retour au texte